Christian de Meistermann

12e Année

Fiction

Chaque mois

N° 123

Février 1964

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SECTION SPECIALE BRADBURY

SCIENCE - FICTION

RUBRIQUES

Couverture de Jean-Claude Forest : La cargaison perdue.

Introduction

Ce numéro de *Fiction* s'ouvre sur une « section spéciale Ray Bradbury », formule qui, si elle a votre agrément, pourra être appliquée par la suite à d'autres auteurs.

Se trouvent réunis dans cette section :

— Deux récits de Bradbury, paraissant pour la première fois en langue française.

— Deux articles à son sujet, dépeignant à la fois l'homme et l'écrivain.

— Un index général de ses œuvres, qui sera un précieux document pour les curieux et les chercheurs.

Bradbury reste aujourd'hui le nom le plus célèbre dans notre domaine. Des controverses ont lieu pour savoir si ce qu'il écrit relève ou non de la SF et du fantastique. La variété de son talent, la difficulté qu'on éprouve à le définir, l'envie suscitée par sa réussite matérielle, ont pu inciter certains à minimiser son apport à notre genre littéraire. Mais pour beaucoup de gens, notamment les lecteurs qui ne posent pas de questions, la SF reste synonyme de Bradbury. Et nous pensons qu'il n'est pas indigne de tenir cette place. Les pages qui suivent contribueront peut-être à le souligner.

RAY BRADBURY

Phénix

La première des deux histoires de Ray Bradbury présentées dans ce numéro est une curiosité littéraire. Elle fut écrite en 1947, trois ans avant la publication des **Chroniques martiennes,** qui devaient être le premier grand succès de Bradbury. Soumise à plusieurs magazines, elle fut refusée et demeura dans les tiroirs de l'auteur... jusqu'au jour où les idées qu'elle renfermait se développèrent et aboutirent à **Fahrenheit 451**. Voici donc aujourd'hui, rendu significatif par le recul, le texte qui fut le point de départ du célèbre roman de Bradbury. Celui-ci en commente ainsi la portée : « L'idée de cette nouvelle est que les livres ont une vie propre au-delà de leurs pages, qu'ils deviennent partie intégrante de quiconque les a lus, et par conséquent ne peuvent jamais être détruits. Qui sait à quel point notre langage et nos sentiments sont marqués par nos lectures, à quel point elles sont à la source de nos convictions ? »

C'ÉTAIT un jour d'avril 2022 ; j'entendis la porte de la Bibliothèque claquer violemment.

Je levai la tête pour un sourire d'accueil, et c'est à ce moment qu'au bas des marches menant à mon bureau, je vis Jonathan Barnes, portant avec une assurance agressive cet uniforme de la Légion Unie qui ne lui seyait plus aussi bien qu'à ses débuts, vingt ans auparavant.

Il me sembla hésiter un peu, et je le regardais me souvenant des dix mille discours que ses lèvres avaient généreusement dispensés aux Vétérans, des innombrables défilés qu'il avait suivis, suant et soufflant, des banquets de patriotes, petits pois et poulet froid, qu'il avait pratiquement préparés lui-même, et me souvenant aussi de tous ses projets avortés.

Jonathan Barnes se mit à monter lourdement, pesant sur chaque marche de toute sa corpulence et de toute l'autorité dont il venait d'être investi, et j'entendais craquer le bois sous ses pas.

La grande coupole en répercutait le bruit. Est-ce cela qui lui fit prendre conscience de la grossièreté de ses manières, car, lorsqu'il s'approcha de mon bureau, me soufflant au visage son haleine saturée d'alcool, sa voix n'était qu'un chuchotement :

— « Je suis venu pour les livres, Tom. »

Négligemment, je consultai quelques fiches.

— « Quand ils seront prêts, nous vous appellerons. »

— « Une seconde, » dit-il, « attendez. »

— « C'est bien le lot des livres attribués à l'hôpital que vous voulez ? »

— « Non, » cria-t-il, « je suis venu chercher *tous* les livres. »

Je le regardai sans répondre.

« Enfin, » reprit-il, « je veux dire, *presque* tous. »

— « Presque tous, » murmurai-je, absorbé dans la vérification de mes fiches, « mais on n'a droit qu'à dix à la fois, d'ailleurs vous n'avez pas renouvelé votre carte depuis trente ans, quand vous étiez âgé de vingt ans. Voyez vous-même, » dis-je en lui tendant la fiche.

Barnes s'appuya des deux mains au bureau et pencha vers moi sa grande carcasse ; il haletait et il avait le visage rouge.

— « Vous cherchez à me mettre des bâtons dans les roues. Je n'ai pas besoin de cartes pour faire *mon* travail. »

Il chuchotait toujours, mais si fort cette fois que des myriades des pages s'arrêtèrent de tourner sous la verte lumière des lampes et que quelques livres se fermèrent sans bruit.

Les lecteurs levèrent les yeux, des yeux tendres et effarouchés, comme ceux des biches, des yeux que l'atmosphère de la Bibliothèque au cours d'années studieuses avait empreints de sérénité, et ces yeux demandaient humblement le silence comme toujours lorsque le tigre vient boire à la source. Je regardais ces doux visages tournés vers moi, et je pensais à ces quarante années passées à travailler, à dormir, au milieu des personnages imaginaires vêtus de vélin. J'ai toujours considéré ma Bibliothèque comme un hâvre de fraîcheur, où les hommes, après l'activité fébrile de la journée, viennent se détendre et baigner leur esprit, dans la verte lumière et la brise légère des pages tournées. Alors ils peuvent à nouveau se concentrer, et, les membres plus souples, les idées plus claires, plonger dans la brûlante réalité, affronter la foule, et la vieillesse improbable, et la mort inéluctable. Combien en ai-je vus pénétrer dans ces murs avec des yeux affamés et ressortir apaisés, et vu d'autres qui se cherchaient en vain et ont trouvé la sérénité, et connu de matérialistes qui sont venus rêver ici et de rêveurs qui se sont éveillés à la réalité dans ce sanctuaire de marbre où chaque livre est marqué au sceau du silence.

— « Oui, » dis-je enfin. « Cela ne prendra pas longtemps pour vous refaire une carte. Tenez, remplissez cette fiche, vous donnerez deux références. »

— « Je n'ai pas besoin de référence, » dit Jonathan Barnes, « pour brûler des livres. »

— « Ce n'est pas mon avis, » dis-je, « il vous en faut encore plus. »

— « Mes hommes sont une référence suffisante. Ils attendent en bas pour les livres. Ils sont dangereux. »

— « Les hommes de ce genre sont toujours dangereux. »

— « Non, non, c'est des livres que je veux parler, imbécile. Ce sont les *livres* qui sont dangereux. Dieu du ciel, quand on y pense, il n'y en pas deux qui soient du même avis. Toujours le double jeu et la tour de Babel, et toute cette salive dépensée en pure perte ; nous, nous venons pour épurer, pour élaguer. Il nous faut... »

— « Excusez-moi, » dis-je, prenant un Démosthène sous le bras, « c'est l'heure où je dîne, venez avec moi et nous parlerons de tout ça. »

J'étais presque à la porte quand Barnes, les yeux exorbités, se souvint soudain du sifflet d'argent accroché à sa ceinture ; il l'approcha de ses lèvres et en donna un coup perçant.

Les portes s'ouvrirent à toute volée et une troupe d'hommes en uniforme anthracite se précipita bruyamment dans la Bibliothèque.

— « Doucement, » dis-je en un murmure à peine perceptible.

Ils s'arrêtèrent surpris.

Barnes me prit par le bras.

— « Ainsi, vous vous opposez à l'accomplissement de la loi ? »

— « Non, » dis-je, « je ne vous demanderai même pas votre permis légal. Tout ce que je demande, c'est le silence pendant que vous travaillerez. »

Les lecteurs s'étaient levés brusquement devant la bruyante invasion. Sans mot dire, je leur fis signe de se rasseoir. Ils se plongèrent de nouveau dans leurs livres et pas un ne leva les yeux sur ces hommes impeccablement sanglés dans leur uniforme sombre qui me regardaient avec une stupéfaction non feinte.

Barnes fit un signe de tête.

Doucement, les hommes s'avancèrent sur la pointe des pieds. Avec mille précautions, ils ouvrirent les fenêtres, prirent les livres sur les rayons et allèrent les jeter dans la cour en-dessous, cela dans le plus grand silence. A peine les entendait-on chuchoter. De temps à autre, ils jetaient un regard scrutateur aux lecteurs qui, calmement, continuaient à tourner les pages, mais pas un ne chercha à prendre ces livres-là, ils ne touchèrent qu'aux rayons.

— « Bon, » dis-je.

— « Bon ? » reprit Barnes.

— « Vos hommes peuvent travailler sans vous, venez donc. »

Et je sortis si vite qu'il ne put que me suivre, brûlant de me questionner.

Nous traversâmes la pelouse où une fournaise portative avait été dressée ; c'était un gros poêle noir, enduit de goudron. De sa gueule béante sortaient des flammes rouges et bleues dans lesquelles les hommes précipitaient les oiseaux sauvages et les tendres colombes de vélin qui prenaient leur vol en un battement

d'ailes frénétiques pour tomber sur le sol blessés à mort. De toutes les fenêtres, c'était un envol d'oiseaux sans prix qui tombaient lourdement sur le sol où ils étaient imbibés d'essence avant d'être jetés dans les flammes dévorantes.

— « Il devrait y avoir foule, » murmura Barnes d'un ton méditatif comme nous passions devant ce spectacle de destruction qui ne manquait certes pas de couleur. « Comment expliquez-vous... ? » Mais sa phrase resta en suspens, car je l'avais déjà quitté et il lui fallut courir pour me rattraper.

Dans le petit café du trottoir d'en face, nous prîmes place à une table et Barnes, irrité sans raison aucune, se mit à crier sitôt assis.

— « Garçon, garçon ! Vite, vite, il faut que je retourne tout de suite au travail. »

Walter, le patron, s'approcha, un menu à la main.

Walter me regarda. Je lui fis un clin d'œil.

Walter dit :

— « *Viens avec moi, et sois mon amour, et nous serons heureux ensemble.* »

— « Quoi ? » dit Jonathan, s'étouffant de surprise.

— « Appelez-moi Ismaël, » dit Walter.

— « Ismaël, » dis-je, « nous prendrons du café pour commencer. »

Walter revint avec le café.

— « *Tigre, tigre, qui flamboies, dans les forêts de la nuit,* » dit-il.

Barnes, l'œil fixe, regarda l'homme qui s'éloignait d'un pas nonchalant.

— « Qu'est-ce qui lui prend ? Il est cinglé ou quoi ? »

— « Non, » dis-je. « Mais continuez ce que vous me disiez à la Bibliothèque. Expliquez-moi. »

— « Que j'explique ? Oh ! je sais, il faut toujours expliquer. Très bien. Je vais vous expliquer. Nous faisons une expérience formidable, et c'est cette ville qui nous servira de test. Si ça réussit ici, ça réussira partout. Nous ne brûlons pas tout, non, non, vous avez dû remarquer que mes hommes ne débarrassaient que certains rayons. Nous élaguons à 49,2 %. Ensuite, nous ferons notre rapport au Comité Central. »

— « Excellent, » dis-je.

Barnes me regarda avec curiosité.

— « Comment pouvez-vous être aussi joyeux ? »

— « Le problème de toute Bibliothèque, » dis-je, « est de savoir où mettre les livres ; vous m'avez aidé à le résoudre. »

— « Je croyais que... que vous auriez peur. »

— « J'ai côtoyé des vauriens toute ma vie. »

— « Vous dites ? »

— « Il faut appeler un chat un chat. Qui brûle des livres est un vaurien. »

— « Allez au diable. Je suis Commissaire Principal à la Censure à Green Town, Illinois. »

Un nouveau garçon arriva, une cafetière fumante à la main.

— « Bonjour, Keats, » dis-je.

— « *Saison des brumes et douceur des fruits mûrs...* » dit le garçon.

— « Keats ? » dit le Commissaire Principal. « Il ne s'appelle pas Keats. »

— « Mais c'est vrai ! » dis-je. « C'est bien un restaurant grec ici, n'est-ce pas, Platon ? »

Le garçon remplit ma tasse en déclarant :

— « *Le peuple a toujours quelque champion qu'il pousse en avant et dont il fait un chef. C'est de cette graine et seulement de celle-là que sort le tyran. Lorsqu'il apparaît, c'est un protecteur.* »

Barnes se pencha en avant, louchant pour mieux voir le garçon, puis il s'agita en soufflant avec force sur son café.

— « Comme je vous l'ai expliqué, notre plan est aussi simple que deux et deux font quatre. »

Le garçon dit :

— « *Je n'ai presque jamais vu de mathématiciens qui soient capables de raisonner.* »

— « Allez au diable, » cria Barnes en posant brutalement sa tasse sur la soucoupe. « La paix ! Fichez le camp, ou ça ira mal, Keats, Platon, Holdridge... *ça* c'est votre nom. Je m'en souviens maintenant. *Holdridge !* Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? »

— « De l'imagination, de la vanité, » répondis-je.

— « Je vous en foutrai, moi, de l'imagination et de la vanité ! Mangez donc seul, moi je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison de fous. »

Barnes avala son café, et pendant tout ce temps, le patron et le garçon le regardaient boire avec attention. Et je le regardais avec attention, et de l'autre côté de la rue, le feu de joie flambait férocement dans le ventre du monstrueux poêle. Enfin, Barnes frissonna sous nos regards silencieux, sa tasse à la main et une goutte de café au menton.

— « Pourquoi ? Pourquoi ne criez-vous pas ? Pourquoi ne luttez-vous pas contre moi ? »

— « Mais je lutte, » dis-je, et, prenant le livre que j'avais sous le bras, j'en déchirai une page, montrai à Barnes le nom de Démosthène, la roulai en cigare, l'allumai et ajoutai : « *Quels que soient les dangers auxquels un homme puisse échapper, il n'échappera jamais complètement aux gens qui ne reconnaissent pas à une personne telle que lui le droit d'exister.* »

Barnes poussa un cri de rage, bondit, m'arracha le pseudo-cigare de la bouche, le piétina et sortit.

Je le suivis. A la porte, il bouscula un homme qui entrait. C'était un vieillard et il faillit tomber. Je le soutins.

— « Professeur Einstein, » dis-je.

— « Mr. Shakespeare, » dit-il.

Barnes s'enfuit.

Je le retrouvai sur la pelouse près de ma Bibliothèque, si ancienne et si belle. Et les hommes noirs, qui dégageaient à chaque mouvement une odeur d'essence, continuaient à transporter par brassées des pigeons blessés, des faisans mourants ; tout l'or et l'argent d'un somptueux automne tombaient des hautes fenêtres, et tout cela dans le plus grand silence. Et tandis que continuait cette pantomime tranquille et presque sereine, Barnes restait immobile, les mâchoires serrées étouffant les cris qui torturaient sa langue, ses lèvres, ses joues, et que nul ne pouvait entendre. Mais les cris sortaient de ses yeux fous comme des éclairs, crispaient ses poings rageurs, coloraient son visage qui passait du blanc au rouge tandis qu'il me regardait, regardait le café, et son démon de patron et le terrible garçon qui, de la porte, lui faisaient des signes amicaux. L'incinérateur de Baal ronflait férocément, parsemant la pelouse d'étincelles, et Barnes regardait cet aveugle soleil rouge qui brûlait dans son ventre affamé.

— « Ecoutez, » dis-je calmement aux hommes noirs qui s'arrêtèrent. « Décret municipal. On ferme à 9 heures juste. Il faudrait que vous ayez fini à ce moment-là, s'il vous plaît. Je ne voudrais pas enfreindre la loi. Bonsoir, Mr. Lincoln. »

— « Lincoln ? » dit le Commissaire Principal, se tournant vers le passant que je venais de saluer. « C'est Bowman. Je vous connais, Charles, venez, revenez donc, mon ami. »

Mais l'homme s'était déjà éloigné et les voitures passaient et, de temps à autre, tandis que le feu continuait à brûler, des passants m'interpellaient et je leur répondais, et tantôt c'était Mr. Poe, tantôt c'était un simple salut à quelque étranger dont le nom était Freud, et ma voix était joyeuse, et ils me répondaient de même, et Mr. Barnes souffrait et tremblait chaque fois comme si une flèche de feu eût pénétré dans sa chair pour le consumer intérieurement. Et personne ne s'arrêta pour regarder le spectacle.

Soudain, sans raison apparente, Mr. Barnes ferma les yeux, ouvrit la bouche toute grande, prit sa respiration et hurla :

— « Arrêtez ! »

Les hommes cessèrent immédiatement de jeter leurs brassées de livres par les fenêtres.

— « Mais, » dis-je, « ce n'est pas l'heure de fermeture. »

— « On ferme, » cria-t-il. « Que tout le monde parte. »

Les yeux de Jonathan Barnes étaient deux trous d'ombre. Il fit signe de fermer les fenêtres et, docilement, elles retombèrent com-

me autant de couperets de guillotine et on entendit vibrer les carreaux.

Stupéfaits, les hommes noirs descendirent.

— « Commissaire Principal, » dis-je, « revenez demain, observez le plus grand silence, et finissez votre travail. »

Je lui mis de force dans la main la clef qu'il ne voulait pas prendre.

Ses yeux d'ombre essayèrent en vain d'accrocher mon regard.

— « Ça dure... ça dure depuis combien de temps ? » bégaya-t-il.

— « Ça ? »

— « Ça... et... ça... et eux... » Il ébaucha un geste vague pour désigner le café, les voitures, les calmes lecteurs descendant de la Bibliothèque ; tous me souriaient en passant, car tous étaient mes amis. Son regard aveugle ne trouva que l'obscurité à la place de mon visage, sa langue paralysée remua avec difficulté.

« Vous croyez que je vais me laisser avoir par vous tous ? Me laisser avoir, moi ! Moi ! *Moi !* »

Je ne répondis pas.

« Comment pouvez-vous être sûr que je ne vais pas brûler les gens comme j'ai brûlé les livres ? »

Je ne répondis pas.

Je le laissai immobile dans la nuit noire.

Je rentrai dans la Bibliothèque et vérifiai les derniers volumes de ceux qui s'en allaient, tandis que la nuit s'obscurcissait et que la grande machine de Baal vomissait encore la fumée de son feu mourant dans l'herbe épaisse, et que le Commissaire Principal, immobile comme une statue, ne voyait même pas ses hommes partir. Brusquement, il leva le poing. Quelque chose de brillant vola et vint briser la vitre de la porte d'entrée. Alors, Barnes s'éloigna à la suite de l'incinérateur cahotant sur les pavés, urne funéraire noire et pansue traînant à sa suite de longues écharpes de deuil, de longs voiles de fumée noire.

Je m'assis et j'écoutai.

Là-bas au fond de la pièce, sous la douce lumière, il y avait un faible bruissement de feuilles, le glissement d'une brise légère, d'imperceptibles mouvements, le chatoiement d'une bague, l'éclat d'une prunelle vive comme celle d'un écureuil, un geste de main à peine ébauché. Quelque voyageur attardé évoluait encore parmi les rayons à moitié vides. Les eaux de la sérénité coulaient doucement jusqu'à une mer lointaine.

Mes frères, mes amis, un par un sortaient du sanctuaire de marbre, de la verte clairière, pour se plonger dans une nuit meilleure que nous n'aurions jamais osé l'espérer.

A neuf heures, je sortis pour prendre la clef jetée par Barnes, et quittai la Bibliothèque avec le dernier lecteur, un vieillard. Comme je verrouillais la porte, il aspira à peins poumons l'air

de la nuit, regarda la ville, la pelouse jaunie par les étincelles, et dit :

— « Est-ce qu'ils reviendront ? »

— « Qu'ils reviennent, nous sommes prêts à les accueillir, n'est-ce pas ? »

Le vieillard me prit la main.

— « *Le loup demeurera avec l'agneau, et le léopard s'étendra auprès du faon, et le jeune lion auprès du veau gras.* »

Nous descendîmes ensemble.

— « Bonsoir, Isaïe, » dis-je.

— « M. Socrate, je vous souhaite le bonsoir. »

Et chacun partit de son côté dans la nuit noire.

Traduit par Christine Renard.
Titre original : Bright phoenix.

RAY BRADBURY

L'abîme de Chicago

L'histoire n'est pas seulement la chronique des batailles, des grands hommes et des dynasties. Les grands chefs-d'œuvre artistiques ne font pas toute la culture. L'histoire et la culture, ce sont aussi les mille et une choses qui sont le sel de la vie et que ne signalent pas les manuels. Ce qui a formé notre jeunesse, c'est peut-être la fréquentation des grands auteurs classiques, mais c'est tout aussi sûrement Tarzan ou Guy l'Eclair. C'est sur ces petites choses, cet aspect marginal et pourtant essentiel de notre civilisation, que Ray Bradbury se penche dans la seconde de ses nouvelles. Voici ce qu'il écrit pour la présenter : « **Phénix** traitait d'un futur où l'on détruit les livres et, apportant au problème une solution intellectuelle, définissait un projet grandiose. **L'abîme de Chicago,** au contraire, aborde le banal, le terre-à-terre, les choses auxquelles on tient même si elles ne sont pas nécessaires, les choses qu'on regrette même si leur absence ne vous enlève rien. » De fait, soyons francs : dans un monde privé à la fois des tableaux de Vinci et de l'arôme du café, laquelle des deux choses nous manquerait le plus ? Supposons l'humanité au bord de la faillite. Est-ce la religion, la science, qui pourraient la sauver ? Le Bradbury de **Phénix** suggère que ce serait le souvenir des grands livres. Mais le Bradbury du second récit propose quelque chose d'entièrement différent. Et a-t-il tort ?

LE ciel d'avril était pâle et les rapides bouffées de vent sentaient encore l'hiver. Il était midi et le parc était presque désert lorsque le vieil homme y pénétra, traînant misérablement ses pieds enveloppés de bandages sales. Ses cheveux trop longs étaient en désordre, ils étaient gris comme sa longue barbe qui soulignait les contours d'une bouche tremblante de révélations contenues.

Son regard fouillait avidement l'horizon lisse et les ruines sinistres de la cité ; las de sa quête vaine, il se traîna jusqu'à un banc où était assise une femme seule. Il l'examina, hocha la tête et, s'étant assis à l'autre extrémtié, ne la regarda plus.

Il resta trois bonnes minutes les yeux clos, les lèvres remuant silencieusement, puis il se mit à agiter lentement la tête comme s'il écrivait un mot avec son nez, un seul mot dans l'air léger, et quand il l'eut écrit, il ouvrit la bouche et le prononça nettement de sa belle voix claire :

— « Café. »

La femme sursauta, soudain raidie.

Les doigts noueux du vieil homme posés sur ses genoux se livrèrent alors à une étonnante pantomime.

« On tourne la clef. Une belle boîte brillante, avec de belles lettres jeunes. De l'air comprimé, c'était ! Préparé sous vide, oui. Et quand on l'ouvrait, ça sifflait comme un serpent.... siss !... »

La femme secoua la tête, comme si on l'avait giflée, et, fascinée, regarda le vieil homme qui continuait à parler.

« Du brésilien... sombre, riche, merveilleux... ah ! l'odeur, le parfum, l'arôme !... »

La femme se leva d'un bond et s'éloigna, la démarche mal assurée, comme si on lui avait asséné un coup sur la tête.

Les yeux du vieillard s'agrandirent.

« Non... je... »

Mais elle était déjà loin.

Le vieil homme soupira, se leva et alla vers un autre banc où se trouvait un jeune homme complètement absorbé par la confection d'une cigarette. Ses doigts minces façonnaient l'herbe sèche avec une tendre minutie, comme s'il se fût agi d'un rite ; puis, tremblant, il roula autour le petit carré de papier, le mit à ses lèvres, et, le regard fixe, l'alluma. Alors il se laissa aller, le dos appuyé, les yeux clos, communiant avec l'âcre odeur qui emplissait sa bouche, ses poumons. Le vieil homme regardait les volutes de fumée dans l'air transparent.

— « Chesterfields, » dit-il.

Les mains du jeune homme se crispèrent sur ses genoux.

— « Philip Morris, » dit le vieil homme, « Lucky Strikes. »

Le jeune homme posa sur lui des yeux agrandis.

— « Kent, Kools, Marlboro, » reprit le vieillard sans le regarder. « Il y avait des tas de noms différents et elles étaient dans de beaux paquets de toutes les couleurs : blanc et rouge, vert et ambre, bleu ciel, or, avec la petite bande rouge qu'il fallait arracher pour ouvrir l'étui de cellophane qui craquait sous les doigts. »

— « La ferme ! » dit le jeune homme.

— « On les achetait dans les drugstores, dans les kiosques, dans les couloirs du métro. »

— « La ferme ! »

— « Doucement, » dit le vieillard, « c'est votre fumée, voyez-vous, qui m'y fait penser. »

— « Eh bien, ne pensez plus, » dit le jeune homme avec une telle violence que sa cigarette patiemment roulée tomba sur ses genoux et que l'herbe s'éparpilla. « Regardez, » continua-t-il, « regardez ce que vous m'avez fait faire. »

— « Je suis désolé. Une journée si amicale... »

— « Je ne suis pas votre ami. »

— « Nous sommes tous amis, ou alors à quoi bon vivre ? »

Machinalement, le jeune homme prenait du bout des doigts de minuscules brins d'herbe.

— « L'amitié ? » dit-il d'un ton grincheux. « Peut-être y avait-il des amis en 1970, mais maintenant... »

— « 1970... Vous étiez tout petit. A cette époque-là, on avait encore des chocolats fourrés. Les Butterfingers sous papier jaune clair. Les Baby Ruths. Les Clark Bars au papier orange. Et les Milky Ways... on avalait un univers d'étoiles, de comètes et de météores. C'était bon... »

— « Qu'est-ce qui vous prend ? » hurla le jeune homme. « Ce n'est pas vrai ! Qu'est-ce qui vous prend ? »

— « Ce qui me prend ? Tenez, il me prend que je me souviens des citrons et des pamplemousses. Vous souvenez-vous des oranges ? »

— « Allez au diable, vous et vos oranges ! Vous voulez que je me sente malheureux, c'est ça, n'est-ce pas ? Vous ne connaissez pas la loi, espèce d'imbécile ? Je pourrais vous faire arrêter, vous savez. »

Le vieil homme haussa les épaules avec lassitude.

— « Je sais, je sais, c'est le soleil qui m'a tapé sur la tête ; j'ai eu envie de comparer. »

— « Ce sont des rumeurs que vous comparez. On nous l'a dit, ceux de la police et de la brigade spéciale, des rumeurs, vous entendez, espèce de fauteur de troubles, vous n'êtes qu'un salaud !... »

Il attrapa le vieil homme par ses revers de veste qui se déchirèrent et il dut s'y reprendre à deux fois pour tenir fermement le tissu à pleines mains.

« Il y a longtemps que je n'ai touché personne, » hurlait-il, « et j'ai bien envie de vous sonner. »

Et il secouait le vieil homme. Puis l'idée lui vint de lui envoyer quelques bourrades dans les côtes, de là il en vint aux coups de poing, et bientôt ce fut une grêle de coups qui s'abattit sur le vieillard immobile sous l'orage, levant timidement ses mains frêles pour se protéger, pendant que le jeune homme continuait à crier et que ses cris réclamaient les cigarettes, les chocolats, les oranges, les gâteaux. Enfin, le vieil homme s'écroula. Le jeune homme lui donna un coup de pied. Puis il s'arrêta et fondit en larmes. Le vieil homme recroquevillé sous la douleur retira ses mains de devant sa bouche ensanglantée, et ouvrit les yeux pour regarder son agresseur avec surprise. Le jeune homme pleurait toujours.

— « Je vous en prie, » dit le vieil homme.

Le jeune homme pleurait de plus en plus fort et des larmes sillonnaient ses joues.

« Ne pleurez pas, » dit le vieillard, « nous n'aurons pas toujours faim. Nous rebâtirons les villes. Ecoutez-moi, je n'aurais pas voulu vous faire pleurer. J'aurais voulu vous faire réfléchir à ce que nous voulons faire, à ce que nous sommes en train de faire, à ce que nous avons fait. Vous ne m'avez pas blessé. Ce n'est pas moi que vous vouliez atteindre et détruire, c'est autre chose ; c'est moi que vous aviez sous la main, c'est tout. Vous voyez, je peux m'asseoir, je me sens très bien. »

Le jeune homme s'arrêta de pleurer et regarda le vieillard à travers ses larmes, et le vieillard lui sourit de sa bouche pleine de sang.

— « Vous... vous ne pouvez pas continuer à rendre les gens malheureux, » dit le jeune homme. « Je vais vous faire arrêter. »

— « Attendez ! » cria le vieillard essayant de se relever. « Non !... »

Mais le jeune homme courait comme un fou, criant toujours.

Tristement, le vieil homme tâta ses membres avec précaution. Il trouva une de ses dents, toute rouge dans le sable, et la prit entre ses doigts.

— « Imbécile ! » dit une voix.

Le vieillard leva la tête.

Un homme d'une quarantaine d'années, grand et maigre, était appuyé à un arbre et, dans son visage las, ses yeux brillaient de curiosité.

« Imbécile, » répéta-t-il.

— « Comment ! » haleta le vieillard. « Vous étiez là et vous n'avez *rien* fait ? »

— « Lutter contre un jeune crétin pour défendre un vieil imbécile ? Non merci. »

L'étranger l'aida à se relever et à secouer la terre de ses vêtements.

« Quand je me bats, c'est que ça en vaut la peine, » continua-t-il. « Venez, je vous emmène chez moi. »

— « Pourquoi ? » dit le vieil homme dans un souffle.

— « Ce garçon sera ici avec la police d'une minute à l'autre ; vous êtes une valeur précieuse, vous savez, et je n'ai pas envie de vous voir disparaître. Ça fait des jours que je vous cherche, et quand je vous trouve, vous êtes en train de débiter ces sornettes qui ont fait votre célébrité. Qu'avez-vous donc dit à ce garçon pour qu'il devienne fou ? »

— « Je lui ai parlé des oranges, des citrons, des chocolats, des cigarettes. Et je m'apprêtais à raconter en détail les jouets mécaniques, les pipes et les bibelots quand l'avalanche est arrivée. »

— « Je ne peux guère le blâmer, il y a toute une partie de moi

qui aimerait vous frapper. Allez venez, Monsieur d'Autretemps. Voilà la sirène, vite ! »

Rapidement, ils sortirent du parc par une autre porte.

⁂

Il buvait le vin fabriqué par ses hôtes parce que boire était plus facile que manger. La nourriture attendrait que la faim soit plus forte que la douleur de sa bouche écrasée. Il buvait à petites gorgées, hochant la tête.

— « Merci, merci mille fois. »

L'étranger qui l'avait fait fuir du parc était assis en face de lui, les coudes sur la table branlante, tandis que sa femme disposait des assiettes ébréchées sur la nappe usée jusqu'à la corde.

— « Et pourquoi s'est-il mis à vous battre ? Comment cela s'est-il passé ? » demanda l'homme.

De frayeur, sa femme faillit casser une assiette.

« Calme-toi, » dit son mari, « personne ne nous a suivis. Parlez-nous, dites-nous pourquoi vous vous conduisez comme un saint qui cherche le martyre. Vous êtes célèbre, vous savez. Tout le monde a entendu parler de vous, et beaucoup veulent vous connaître, et moi le premier. Alors ? Parlez... »

Mais le vieil homme était absorbé dans la contemplation du plat de légumes sur l'assiette fendue placée devant lui. Vingt-six, non, vingt-huit petits pois ! Il comptait et recomptait la somme impossible, penché sur les incroyables légumes comme un religieux sur les grains de son chapelet. Vingt-huit magnifiques petits pois bien verts, plus quelques morceaux de spaghetti montrant que c'était bien un jour de fête. Mais la fente noire de l'assiette laissait deviner que les temps n'étaient guère à la joie. Le vieil homme comptait toujours, penché au-dessus de son assiette comme un grand épervier, venu par quelque inexplicable folie faire son nid dans cet appartement sombre et froid. Son hôte, le bon Samaritain, continuait de le regarder.

— « Ces vingt-huit petits pois, » dit enfin le vieillard, « me rappellent un film que j'ai vu quand j'étais petit. Un comédien — vous connaissez le mot, c'est un homme qui fait rire — un comédien, donc, rencontre un fou dans une boîte de nuit et... »

Le mari et la femme se mirent à rire.

« Non, non, » dit le vieillard, d'un ton d'excuse, « ce n'est pas ici qu'il faut rire. Le fou fait asseoir le comédien à une table vide ; pas de couteau, pas de fourchette, rien à manger. « Le dîner est servi, » dit-il. Ayant peur de se faire assassiner, le comédien joue le jeu. « Formidable, » s'écrie-t-il, faisant semblant de manger de la viande, des légumes, du dessert, en mâchant dans le vide. « Déli-

cieux, » dit-il, avalant de l'air. « Magnifique... » Eh ! vous pouvez rire maintenant... »

Mais le mari et la femme restaient immobiles devant leurs assiettes ébréchées.

Le vieil homme hocha la tête et continua :

« Le comédien, voulant impressionner son compagnon, s'écrie : « Et ces pêches Melba sont une pure merveille ! » « Des pêches ? » hurle le fou. « Je ne vous ai jamais servi de pêches. Vous êtes fou ! » et il lui tire un coup de revolver. »

Il y eut un grand silence. Le vieil homme prit le premier petit pois, contemplant sa magnifique rondeur sur sa fourchette en fer blanc. Il allait le porter à sa bouche quand il y eut un coup violent à la porte.

— « Brigade spéciale, » cria une voix.

Silencieusement, les mains tremblantes, la femme cacha l'assiette supplémentaire, tandis que son mari, calmement, faisait glisser un panneau du mur. Le vieillard entra dans la cachette et le panneau se referma sur lui ; il resta immobile dans l'obscurité tandis que, là-bas, la porte s'ouvrait. Il y eut un murmure de voix excitées et le vieil homme imaginait les hommes de la brigade spéciale dans leur uniforme bleu nuit, la mitraillette au poing, et il se représentait la petite pièce sombre et froide, avec ses meubles de pacotille, ses murs nus, son plancher recouvert de lino, ses fenêtres où les vitres étaient remplacées par des cartons, toute cette mince pellicule de civilisation laissée sur une plage déserte quand la guerre, mer déchaînée, s'est retirée.

— « Je cherche un vieil homme, » dit le brigadier d'une voix lasse. C'est étrange, pensa le vieil homme, même la police connaît la lassitude de nos jours. « Il a des vêtements rapiécés. » Mais, pensa le vieil homme, tout le monde a des vêtements rapiécés. « Sale, environ 80 ans. » Mais, est-ce que tout le monde n'est pas sale, est-ce que tout le monde n'est pas vieux ? criait silencieusement le vieil homme. « Si vous le faites arrêter, vous recevrez en récompense les rations d'une semaine, » dit le policier, « plus dix boîtes de légumes et cinq boîtes de soupe par-dessus le marché. »

De vraies boîtes de conserve, avec de belles étiquettes brillantes, pensa le vieil homme. Les boîtes brillaient dans le noir, sous ses paupières closes, comme autant d'étoiles. Merveilleuse récompense. Non pas dix mille dollars, non pas vingt mille dollars, mais cinq incroyables boîtes de soupe, de vraie soupe, pas de l'imitation, et dix, oui, dix boîtes brillantes, pleines de légumes, des petits pois ou peut-être du blé bien doré. Pensez-y, pensez-y.

Il y eut un long silence et il semblait au vieil homme qu'il entendait murmurer les estomacs endormis mais qui ne cessaient de rêver aux dîners d'antan, avant le Jour de l'Annihilation.

— « Soupe, légumes, » répéta le brigadier, une dernière fois, « quinze belles boîtes. »

La porte claqua.

Le bruit des bottes s'éloigna. La brigade alla frapper à d'autres portes comme pour éveiller quelque Lazare dans son cercueil en lui parlant de vraie soupe et de boîtes de conserve.

Enfin le panneau glissa silencieusement. Le vieil homme sortit. Le mari et la femme détournèrent le regard. Le vieil homme savait pourquoi.

— « Même moi, » dit-il, « j'ai été tenté d'aller me livrer pour avoir la récompense, pour manger de la soupe. »

Mais ils ne le regardaient toujours pas.

« Pourquoi, pourquoi ne m'avez-vous pas livré ? Pourquoi ? »

Le mari fit un signe à sa femme. Elle alla jusqu'à la porte, hésita. Son mari la regarda avec insistance et elle sortit, silencieuse et grise. Ils l'entendirent frapper doucement à des portes, et les portes s'ouvraient sur des exclamations étouffées, des chuchotements, des murmures.

— « Qu'est-ce qu'elle fait ? Qu'est-ce que vous voulez faire ? » demanda le vieil homme.

— « Vous le verrez bien. Asseyez-vous, finissez votre dîner et expliquez-moi pourquoi vous avez tant de folie en tête, et pourquoi cette folie nous prend aussi, nous qui allons vous chercher. »

— « Pourquoi suis-je ainsi ? Oui, pourquoi ? » dit le vieil homme en s'asseyant. Il se mit à mâcher lentement, prenant les petits pois un par un dans l'assiette qu'on lui avait rendue. « Oui, j'ai la folie en tête, c'est vrai. Comment cela a-t-il commencé ? Eh bien, il y a des années, devant ce monde blessé à mort, devant la dictature, devant les états et les nations saignés à blanc, je me disais : « Que puis-je faire, moi chétif ? Comment rebâtir sur un désert ? » Mais, une nuit, comme je somnolais, un vieil air de mon enfance, que chantaient les sœurs Duncan, tinta dans ma mémoire. Et cette chanson s'appelait « *Rappelle-toi* ». « Je me souviens, c'est tout, » disait la voix du souvenir. « Je me souviens, ô mon ami, tâche de te souvenir aussi. » Et je chantai la chanson et ce n'était plus seulement un chant, mais le sens même de ma vie. Qu'avais-je à offrir à un monde en train d'oublier sinon mes souvenirs ? Et cela aiderait les autres en leur donnant des points de comparaison. En racontant aux jeunes ce que nous possédions autrefois, je leur ferais prendre conscience de ce que nous avions perdu... Et je découvris que plus j'essayais de me souvenir, plus ma mémoire m'était docile. Cela dépendait en général de mes voisins, je veux dire des gens à côté de qui je me trouvais. Parfois je me souvenais des fleurs artificielles, et parfois des cadrans de téléphone, ou bien des Frigidaires ou des baby-foot (est-ce que vous savez y jouer ?),

ou encore des chromes des bicyclettes, pas des bicyclettes, mais des chromes des bicyclettes, c'est extraordinaire, n'est-ce pas ? Une fois, un homme m'a demandé de me souvenir des pare-chocs de Cadillac, et je les ai décrits. Je m'en souvenais parfaitement. Je lui ai donné tous les détails. Il s'est mis à pleurer. Voilà, c'est tout : je me souviens. Non de la littérature, car je n'ai jamais eu de mémoire pour les pièces de théâtre ou les poèmes, ils s'estompent dans mon esprit et finissent par s'effacer complètement. Je ne suis qu'un médiocre. C'est ainsi que me considérait cette civilisation qui courait à l'abîme. Aussi, tout ce que je peux offrir aujourd'hui, c'est du toc, du toc scintillant, tous ces objets manufacturés par d'innombrables robots. Voyez-vous, d'une manière ou d'une autre, il faut qu'on retrouve le chemin de la civilisation. Ceux qui peuvent chanter les papillons n'ont qu'à le faire, et ceux qui peuvent tisser des filets à papillons n'ont qu'à le faire. Mes présents à moi sont plus humbles, et peut-être mes efforts sont-ils méprisables, mais il *faut* que je croie à mon utilité. Car tout ce dont on se souvient, c'est cela qu'on cherchera à avoir de nouveau, même si c'est une babiole sans importance. C'est pourquoi je leur retourne le couteau dans la plaie, ainsi peut-être viendra-t-on à remettre sur pieds la grande mécanique, la cité, la nation, le monde.

» Il y aura un homme qui voudra du vin et un autre qui voudra une chaise longue, et un troisième voudra un planeur pour flotter dans le vent, et on construira de grands ptérodactyles électriques qui braveront vents et tempêtes. Et il y aura un homme qui voudra des arbres de Noël, et il se trouvera quelqu'un d'assez avisé pour aller les couper pour lui, et ainsi tournera sans fin la roue des désirs et des efforts pour les assouvir, et moi je suis là pour mettre de l'huile, et je le fais sans trêve. Il fut un temps où je proclamais que seule la meilleure qualité avait quelque valeur, mais maintenant je sais que les roses poussent sur le fumier et que l'excellente qualité peut sortir de la médiocrité. Aussi, je serai le meilleur médiocre qu'il y eut jamais, et je combattrai tous ceux qui prêchent le laisser-aller, qui disent qu'il faut se laisser enfoncer, se rouler dans la boue, et qui voudraient nous enterrer vivants. Et j'élèverai ma voix contre ceux qui retournent à l'état de singes et ceux qui, tels des moutons, mâchent l'herbe des champs que les loups viennent visiter, les loups, ces barons féodaux enfermés au sommet des rares gratte-ciels, avec une abondance de nourritures oubliées. Et ces gredins, je les tuerai, oui, avec un ouvre-boîtes et un tire-bouchon, et je les réduirai à merci avec des fantômes de Buick et de machines à sous, et je les battrai avec des bâtons de réglisse, jusqu'à ce qu'ils demandent qu'on ait pitié d'eux. Puis-je faire cela, dites-moi, le puis-je ? Je ne sais, mais j'essaye, j'essaye. »

Le vieil homme avala le dernier petit pois tandis que le bon Samaritain le regardait, les yeux pleins d'émotion neuve. Et là-bas,

dans toute la maison, on entendait des bruits de porte, des bruits de pas, et bientôt ce fut à la porte même, et l'hôte dit :

— « Et vous me demandez pourquoi nous ne vous avons pas livré ! Entendez-vous ? »

— « On dirait que tout le monde dans la maison... »

— « Oui, vieil homme, vieux fou, tout le monde. Vous vous souvenez des salles de cinéma et des écrans en plein air qu'on pouvait regarder de sa voiture ? »

Le vieil homme sourit.

— « Et vous ? Vous en souvenez-vous ? »

— « Oui. Enfin, presque. Ecoutez, aujourd'hui, si vous voulez être fou, si vous voulez courir des risques, faites-le pour une foule, frappez le plus grand nombre. Pourquoi dépenser votre salive pour un ou deux ou trois peut-être, alors que... »

Il ouvrit la porte et fit un signe. Silencieusement, un par un, et par couples, ils entrèrent. Entrèrent dans cette pièce comme ils auraient pénétré dans une synagogue, ou une église, ou cette sorte de sanctuaire qu'on appelait une salle de spectacle. Et la nuit tombait, et bientôt, dans le soir finissant, la pièce serait plongée dans la pénombre et la voix du vieil homme s'élèverait et ils écouteraient en se tenant la main, comme au bon vieux temps, dans les fauteuils de cinéma ou sur les sièges des voitures ; et dans l'obscurité, il n'y aurait que les souvenirs, que les mots, les mots décrivant le vin, les bonbons, le chewing-gum, le porridge, que les mots, mais des mots quand même...

Et tandis que les gens entraient et s'asseyaient sur le plancher, le vieil homme les regardait, incrédule. Comment les avait-il ainsi rassemblés, sans même le savoir ?

— « N'est-ce pas mieux ainsi que de courir le risque seul dehors ? » dit doucement son hôte.

— « Oui. C'est étrange. J'ai la souffrance en horreur, je déteste être molesté, chassé, mais c'est ma langue qui tourne toute seule. Et il faut que j'écoute ce qu'elle a à dire. Mais c'est mieux ainsi. »

— « Bien. » L'homme lui mit un ticket rouge dans la main. « Quand tout cela sera fini, d'ici une heure, vous partirez avec ce billet de chemin de fer ; je l'ai eu par un de mes amis qui travaille dans les transports. Il y a un train qui traverse le pays une fois par semaine, et toutes les semaines, j'ai un billet pour quelque imbécile que je veux aider. Cette semaine, c'est vous. »

Le vieil homme lut le lieu de destination sur le billet rouge : *Abîme de Chicago.*

— « L'abîme y est toujours ? » demanda-t-il.

— « Oui, mais cette fois, il se peut que le lac Michigan crève la dernière paroi et se déverse dans la cuvette où se trouvait autrefois la ville, formant ainsi un nouveau lac. Autour du cratère, ce n'est pas tout à fait inhabité, et il y a un train qui va vers l'Ouest

tous les mois. En sortant de cette maison, partez tout droit, ne vous arrêtez nulle part, et oubliez que vous nous avez rencontrés, oubliez que vous nous connaissez. Je vous donnerai une petite liste de gens comme nous. Vous pourrez aller les voir dans le désert, mais pas tout de suite, dans un certain temps ; pour l'amour de Dieu, pendant un an à dater de maintenant, tenez-vous tranquille quand vous êtes dehors tout seul. Accordez-vous ce délai pour votre mission. N'ouvrez plus votre merveilleuse bouche. Tenez, prenez encore ceci, » ajouta-t-il lui tendant une carte jaune, « c'est l'adresse d'un dentiste que je connais. Dites-lui de vous refaire une nouvelle mâchoire qui ne s'ouvrira que pour manger. »

Quelques rires fusèrent et le vieil homme se mit à rire aussi, et ils étaient tous là maintenant, et ils étaient nombreux, très nombreux, et le jour baissait. Les hôtes fermèrent la porte et s'y adossèrent, tournés vers le vieil homme, attendant de l'entendre ouvrir la bouche pour la dernière fois en cette mémorable circonstance.

Le vieil homme se leva.

Et soudain l'auditoire fut silencieux.



Le train arriva à minuit dans un tintamarre de ferrailles rouillées. Ils furent enveloppés dans un nuage de poussière blanche et hostile ; puis une foule de gens fatigués, mal lavés, envahirent les vieux wagons et un compartiment qui était les toilettes, autrefois. Bientôt, le sol ne fut plus qu'une masse grouillante de corps qui, dans l'obscurité, essayaient de trouver le sommeil.

Le train fonçait dans l'immensité cotonneuse.

Le vieil homme pensait : « Tiens-toi tranquille, tais-toi, ne parle pas, rien, pas un mot, reste immobile, pense seulement, attention. » Il était affalé contre le mur et les cahots du train le ballottaient d'un côté et de l'autre. Dans cet enfer de rêves et de cauchemars, ils n'étaient que deux à être debout et non couchés, que deux... À quelques pas de lui, pareillement appuyé à la paroi, se trouvait un petit garçon d'une dizaine d'années, pâle et les traits tirés. Bien éveillé, les yeux brillants, il semblait regarder, mais non ce n'était pas une illusion, il regardait vraiment, il regardait la bouche du vieil homme. Parce qu'il ne pouvait pas ne pas la regarder. Et le train sifflait, rugissait, tanguait, hurlait dans sa course.

Une demi-heure passa dans le bruit assourdissant et le vieil homme serrait les mâchoires. Encore une heure et ses lèvres sont toujours collées l'une à l'autre. Encore une heure et les muscles autour de ses joues commencent à se détendre. Encore une heure et ses lèvres s'écartent légèrement, et le petit garçon a toujours les yeux ouverts, le petit garçon qui avait compris, et qui attendait. Et le train poursuivait sa course à travers d'énormes épaisseurs de

silence et de nuit. Les voyageurs, du fond du sommeil, sentaient l'étreinte d'une terreur inexprimable ; et le petit garçon ne quittait pas le vieil homme des yeux, et le vieil homme enfin se pencha en avant.

— « Comment t'appelles-tu, petit ? »

— « Joseph. »

Le train tangua et grogna dans son sommeil, monstre fonçant dans un chaos d'obscurité hors du temps, vers quelque impossible matin.

— « Joseph, » répéta le vieil homme avec délectation.

Il se pencha en avant, les yeux brillants de douceur, et son visage était beau comme un marbre pâle. Ses yeux semblaient les grands yeux d'ombre d'un aveugle, perdu dans quelque rêve incommunicable. Il se racla la gorge doucement.

Le train hurla en prenant un tournant ; les dormeurs s'agitèrent dans leurs cauchemars.

« Eh bien, Joseph, » chuchota le vieil homme, la main levée, « il était une fois... »

Traduit par Christine Renard.
Titre original : To the Chicago abyss.

Les deux articles suivants ont le même objet : faire le portrait de Ray Bradbury, à travers sa vie, son œuvre et l'image que ses compatriotes se font de lui.

Fallait-il, pour éviter un double emploi, n'en publier qu'un seul ?

On aurait pu tenir compte alors de leur date respective de rédaction : l'article de Sam Moskowitz a paru pour la première fois dans **Amazing** en octobre 1961 ; celui de William Nolan a été publié par notre édition américaine en mai 1963, ce qui suffit à lui garantir une information plus large (ne serait-ce que parce qu'il a lu le précédent).

D'autre part, Moskowitz est infiniment plus connu et plus doué que Nolan : sa série d'articles monographiques sur les grands écrivains de S.F., dont **Fiction** entreprendra la publication ultérieurement, font de lui le plus grand historien du genre aux Etats-Unis.

En face de ce remarquable talent, Nolan n'a qu'un atout, mais de taille : celui d'être depuis treize ans une des grands amis de Bradbury. Assurément les bonnes intentions ne suffisent pas, et son hagiographie n'évite ni la convention ni la naïveté. Mais l'intimité du maître se traduit par un article informé en profondeur et qui vaut par l'abondance des déclarations originales de Bradbury.

Finalement, l'intérêt principal de cette confrontation est d'opposer sur l'auteur deux points de vue : Nolan, fanatique de Bradbury, brosse une apologie nuancée, mais où tout concourt selon lui à rehausser en fin de compte l'image de son grand homme ; Moskowitz, lui, est beaucoup plus proche de l'orthodoxie S.F., et derrière son apparente impassibilité d'érudit, son article reflète la rancune des amateurs de science-fiction contre l'écrivain.

Devant ces éclairages contraires projetés sur une même vie et une même œuvre, le lecteur pourra, s'il le désire, se livrer à un salutaire exercice de pirandellisme ; il pourra surtout choisir sa propre vérité. Tous les éléments du dossier sont sous ses yeux.

Un mot encore. Le thuriféraire et l'Aristarque ont en commun d'être des critiques américains ; leurs articles ont en commun plus d'un trait propre à surprendre le lecteur français. On voudra bien se rappeler qu'ils ont été écrits pour le public d'outre-Atlantique, pour qui la réussite matérielle de l'écrivain, comme celle de tous les autres Américains, représente un problème fondamental.

J. G.

Qu'est-ce qui fait brûler Bradbury ?

par Sam Moskowitz

Ne nous embarrassons pas d'arguties : il est clair que parmi les écrivains de science-fiction, partis de l'obscurité précaire des revues populaires, aucun dans la génération actuelle n'a conquis une audience aussi large et aussi solide que celle de Ray Bradbury. Dans ce genre où les plus grandes prouesses littéraires ne rapportent à leur auteur que l'adulation d'une coterie de fanatiques et quelques *cents* par mot publié, ses titres de gloire, remarquables à tous points de vue, restent inégalés.

Par exemple, en 1954, l'Institut National des Arts et Lettres lui attribua son prix annuel de 1000 dollars « pour sa contribution à la littérature américaine dans les *Chroniques martiennes* et *L'homme illustré* », deux recueils de nouvelles pour la plupart reprises des magazines de science-fiction. La même année, le Commonwealth Club de Californie lui donna sa seconde médaille d'or annuelle pour *Fahrenheit 451*, court roman d'abord paru dans *Galaxy* sous le titre *The fireman* et rebaptisé pour la publication en volume.

Il n'y a pas eu moins de deux douzaines de distinctions particulières accumulées sur sa tête depuis 1946, date où la qualité particulière de son œuvre fut reconnue par un public relativement large. Les prix ne furent pas la seule récompense de Bradbury. Il ne cessa pratiquement jamais de vendre des nouvelles aux revues qui payent le mieux : *Saturday Evening Post, Collier's, Esquire, New Yorker, McCall's, Seventeen* et *McLean's Magazine,* et se vit offrir un contrat pour écrire le scénario du *Moby Dick* de John Huston, joué par Gregory Peck. Ses nouvelles furent réimprimées ou sélectionnées des centaines de fois dans des anthologies, et leurs adaptations radiophoniques et télévisées approchent le seuil de la centaine. Quand un nouveau livre de Ray Bradbury paraît, les journaux et les revues qui comptent n'oublient jamais d'en parler, et le traitent avec tout le sérieux voulu. La question à l'ordre du jour est la suivante : comment va évoluer son talent ? Jusqu'où va-t-il le conduire ?

Il est d'usage, quand on fait le bilan d'un auteur, de faire au moins une rapide allusion à son enfance, même si les événements rapportés ne paraissent pas avoir influencé directement ses écrits. Dans le cas de Bradbury, l'enfance et l'adolescence sont un facteur capital des motivations de l'homme.

⁂

Ray Douglas Bradbury partage avec l'acteur Jack Benny l'honneur d'être originaire de Waukegan (Illinois), où il naquit le 22 août 1920. Son père descendait d'une famille anglaise qui s'établit en Amérique en 1630. Sa mère était d'origine suédoise. Sa sœur et un de ses frères moururent en bas âge et il grandit en compagnie d'un seul frère, son aîné. Bradbury se réfère rarement à

sa mère, mais toujours avec une grande affection. Il parle très peu de son père, « qui travaillait dans une puissante société », et jette le masque dans la dédicace révélatrice d' *Un remède à la mélancolie*, publié en 1959. « *A papa, dont l'amour, vraiment tard dans sa vie, a surpris son fils.* »

Il y a des allusions à une enfance modérément heureuses dans sa note autobiographique parue dans *Weird Tales* (novembre 1943) :

« *Dans certains de mes premiers souvenirs, je me vois montant l'escalier la nuit et trouvant une bête horrible qui attendait près de la dernière marche. Je descendais en hurlant et courais à ma mère. Alors, ensemble, nous remontions à l'étage. Invariablement, le monstre était parti. Ma mère ne l'a jamais vu. Quelquefois j'étais irrité par son manque d'imagination.*

» *J'imagine que je devrais me féliciter, pourtant, de cette peur de l'obscurité. Il faut connaître la peur et l'appréhension d'une manière ou d'une autre pour être en mesure d'en parler valablement, et Dieu sait que mes dix premières années furent pleines de l'habituel bric-à-brac de fantômes, de squelettes et d'hommes morts qui pirouettaient dans ma cervelle affolée. Quel odieux petit gosse morbide j'ai dû être !* »

Il parle aussi de ses difficultés avec les petites brutes qui le brimaient — et plus explicitement, dans son article *Where do you get your ideas* (publié dans le numéro de 1950 du fanzine *Etaion Shrdlu*), il écrit : « *On n'est pas vraiment vieux avant d'avoir compris à quel point on est seul dans le monde.* »

Beaucoup des contes fantastiques de Bradbury sont puisés dans ses terreurs d'enfant et se passent en plein Middle West, à Waukegan. Le même décor sert pour *Le vin de l'été*, roman à base de nouvelles paru en 1957, où il recrée avec nostalgie le Waukegan de 1928. Mais dans les années 50, c'est un Bradbury plus riche et plus satisfait qui a composé le livre. Il a à cette époque une femme et trois filles, une belle réputation, un compte en banque et une charmante demeure. Aussi la peine est-elle mise en veilleuse et le bonheur apparaît-il en pleine lumière. Le jeune héros, Douglas (c'est là le second prénom de Bradbury), n'en a pas moins entrelacé quelques-uns de ses contes d'horreur dans la trame de l'ouvrage, en particulier *The night* (1).

⁂

Les notes autobiographiques de Bradbury révèlent un apprentissage à peu près continu du fantastique, débutant avant même que l'auteur sache lire. Sa mère lui lut la série du Magicien d'Oz et sa tante le laissa lire Poe sans la moindre précaution. On a pu dater avec précision son premier contact avec un magazine de science-fiction. Ce fut le numéro d'automne 1928 d'*Amazing*, qui comportait en particulier un curieux roman de A. Hyatt Verril, *World of the giant ants*, illustré par les fascinantes images oniriques de Frank R. Paul, qui à elles seules suffisaient à susciter le sens du merveilleux chez tout enfant normalement constitué. Le numéro fut passé au petit Bradbury, âgé de huit ans, par une adolescente en pension dans la famille. Il fut depuis un fan invétéré.

La grande crise a peut-être amené les Bradbury, en 1932, à quitter Waukegan pour l'Arizona. Il y devint l'ami d'un jeune homme qui avait une pleine caisse de vieux

(1) Pour toutes les nouvelles citées dans cet article et le suivant, le titre anglais a été conservé lorsqu'il s'agissait de textes **non traduits** ; dans le cas contraire, on a adopté le titre de l'édition française. (N. D. T.)

Amazing et de *Wonder Stories* et lut le tout. Bradbury ne se lasse jamais de parler de sa passion pour les *Tarzan* et les romans martiens d'Edgar Rice Burroughs à l'âge de douze ans ; dépourvu d'argent, il tapait ses propres suites sur une machine à écrire pour enfants qui n'écrivait qu'en capitales.

Deux ans après, en 1934, sa famille alla s'installer à Los Angeles. C'était sa dernière migration. Richard Donovan, dans son article *Morals from Mars* (*The Reporter, 26 juin* 1951), rapporte que Bradbury à cette époque était « *un enfant grassouillet qui portait des lunettes et n'était pas capable de jouer correctement au football. Humilié, il se tourna vers la littérature.* »

Le début de septembre 1937 fut un tournant dans sa vie : alors qu'il regardait les livres et les revues chez Shep, un libraire de Los Angeles spécialisé dans la science-fiction, il reçut une invitation à visiter la section de Los Angeles de la Ligue de Science-Fiction. Le 5 septembre, il se rendit à une réunion au domicile d'un des membres et reçut le premier numéro d'un magazine à diffusion privée intitulé *Imagination !* La possibilité d'être publié pour de bon dans cette revue d'amateurs emporta sa décision. Il s'inscrivit à la réunion d'octobre.

La première nouvelle publiée de Bradbury, *Hollerbochen's dilemma*, parut dans le numéro de janvier 1938 d'*Imagination !* Elle n'avait que peu de rapports avec un travail littéraire de marque ; mais cette histoire d'un homme qui engendre une énorme quantité d'énergie en « restant immobile dans le temps » et explose, rayant la ville de la carte, au moment où il reprend son cours normal, est répétée si étroitement dans la première histoire des Marchands d'Armes de Van Vogt, *The seesaw* (*Astounding*, juillet 1941), que le lecteur ne peut manquer de s'interroger.

Cette nouvelle ne reflète guère le caractère de Bradbury à cette époque, puisqu'il jouait apparemment dans le club le rôle du clown. Un des membres le décrivit comme « *le plaisantin de la Ligue de Los Angeles. En d'autres termes, c'était le préposé aux grosses farces.* » La plupart de ses œuvres publiées à cette époque étaient des tentatives d'humour pathétiquement ratées, dans le domaine de la fiction comme dans celui de l'essai. Aujourd'hui, elles font le désespoir de l'érudit bradburyste, ayant été publiées dans d'obscurs bulletins ronéotypés comme *D'journal, Fanta-Science Digest, Nova, Mikros, Fantasy Digest, Polaris* ou *Sweetness And Light*.

Une description étonnamment précise et amusante de l'apparence physique de Bradbury à cette époque fut donnée par lui-même dans le numéro de juin-juillet 1939 de *Fantasy Digest* : « *Cette horrible chose dans le miroir avait trottiné à travers la vie en portant des lunettes, des yeux bleus, un toupet sale de cheveux blondasses, des oreilles siamoises, un filet de bave qui coulait été comme hiver et un nez qui aurait pu passer pour un chou avec un éclairage un peu déficient. Elle a des dents blanches, aucune prothèse et une complexion apoplectique (sevré au ketchup, si vous voyez ce que je veux dire). Elle se tient (ou plutôt se penche) à la hauteur de cinq pieds dix pouces — sans compter le démon familier qui chevauche ses sourcils dans toutes les directions par temps froid et chante* Frankie et Johnnie. »

A peu près toutes les descriptions de Bradbury adolescent faites à l'époque par ses connaissances parlent de son amabilité sans faille, de son inébranlable bon caractère, de sa

constante bouffonnerie et de sa modestie. Il apparaissait comme un homme sans opinion acide sur aucun sujet. Le contraste abrupt entre ce personnage et le Bradbury terrifié, colérique, hypersensible et meurtri révélé par ses œuvres postérieures suggère une façade délibérément construite. Cette hypothèse est peut-être confirmée par cette appréciation sur Bradbury, due à l'un de ses meilleurs amis d'autrefois, T. Bruce Yerk, dans une plaquette intitulée *Memoirs of a superfluous fan* et publiée en décembre 1943 : « *Le trait qui le distinguait de tous les autres membres du groupe était son humour effréné, dément et rebattu, mais au-dessous de sa grivoiserie paillarde et incontrôlée (...) il y avait une profonde compréhension des gens et des signes des temps.* »

Le club de Los Angeles fut une très bonne chose pour Bradbury. Parmi ses membres figuraient des auteurs déjà arrivés comme Henry Kuttner et Arthur K. Barnes, et, plus tard, Robert A. Heinlein et Leigh Brackett. Quand il reçut ses diplômes d'enseignement secondaire en 1938, Bradbury envisagea sérieusement de devenir écrivain et les auteurs professionnels appartenant à la section locale ou en visite trouvèrent en lui une véritable sangsue, insatiable dans sa quête du secret de la réussite littéraire.

Cependant, non seulement le jeune Bradbury n'obtint rien des éditeurs professionnels, mais même chez les fanzines d'amateurs, qui rejettent rarement quelque chose, il reçut un accueil négatif très surprenant. Il ne lui restait plus qu'une chose à faire : au début de l'été 1939, Ray Bradbury ronéotypa *son propre* périodique intitulé *Futuria Fantasia*. Le premier numéro se signalait par une couverture de Hannes Bok, à peu près inconnu alors, et une nouvelle de Bradbury sous le pseudonyme de Don Reynolds. Plus significativement, la plus grande partie du numéro était consacrée à promouvoir un mouvement désigné sous le nom de « Technocracy Incorporated ».

Les maîtres à penser de la Technocratie professaient que le système économique américain s'effondrerait vers 1945. Ils étaient prêts à intervenir en désignant une hiérarchie de savants qui gouverneraient le pays avec une précision et une infaillibilité totalement scientifiques. Ils estimaient que, sous leur système, chaque individu dans le pays disposerait annuellement de l'équivalent de 20.000 dollars, rachetables en certificats d'énergie. On travaillerait quatre heures par jour et cinq jours par semaine. Le pays serait divisé en 100 districts, et un complexe industriel satisferait aux besoins de chaque district.

Bradbury disait alors : « *Je pense que la Technocratie combine tous les espoirs et les rêves de la science-fiction. Nous en avons rêvé depuis des années — et maintenant cela peut, en un temps très court, devenir une réalité.* »

Bradbury aujourd'hui est catalogué pour son attitude anti-scientifique. Sa peur de la science mal utilisée est réelle et évidente. Mais il n'y avait aucune trace de cette attitude en 1939, quand il prédisait, de façon très idéaliste, qu'un pays totalement gouverné selon les préceptes d'une technocratie scientifique était une bonne chose. Le système ne prévoyait pas d'élections, mais ce détail ne le gênait guère, car il pensait alors qu'une « dictature limitée » était souhaitable.

Quelques semaines après la sortie du premier numéro de *Futuria Fantasia*, Ray Bradbury assista à la première Convention Mondiale de la Science-Fiction, tenue à New York pendant le week-end du 4 juillet 1939. Le 7, il alla voir Farnsworth

Wright, rédacteur en chef de *Weird Tales* (1), avec un double objectif : examiner les possibilités de vendre des nouvelles à ce magazine, et montrer à Wright des spécimens des dessins de Hannes Bok, qui était spécialisé dans un style baroque convenant parfaitement au conte fantastique. Cette dernière mission connut un plein succès. Wright acheta d'enthousiasme les œuvres de Bok et Bradbury fut l'instrument de l'apparition de cet artiste sur la scène professionnelle.

A long terme, ce que Bradbury fit de plus important pendant son voyage à New York fut sa rencontre avec Julius Schwartz. Celui-ci était alors le principal agent littéraire spécialisé dans la science-fiction et le fantastique. Sa liste d'auteurs ressemblait à un Who's Who de l'époque. Le numéro d'automne 1939 de *Futuria Fantasia* contenait une nouvelle de Bradbury, *Pendulum*, publiée sans nom d'auteur. Bradbury persuada Henry Hasse, un enthousiaste qui avait déjà publié nombre d'histoires de science-fiction de son cru, de l'aider à la récrire. Schwartz, scrupuleusement, présenta la chose comme une collaboration, avec l'espoir que la réputation de Hasse ferait vendre la nouvelle.

Pendant l'été 1941, Julius Schwartz et le populaire auteur de science-fiction Edmond Hamilton décidèrent de louer ensemble un appartement à Los Angeles pour les mois de juillet et d'août, Schwartz pour prendre ses vacances et Hamilton pour s'attabler devant sa machine à écrire. Le premier après-midi, Schwartz se promenait sur Norton Street, à 50 mètres de son appartement, vers le carrefour avec Olympic Street, quand il fut arrêté par un appel : « Journal, monsieur ! » Il se retourna et découvrit que le vendeur était Ray Bradbury ! Bradbury vendait des journaux tous les après-midis à ce carrefour. Ce fut sa principale source de revenus entre 1938 et 1942.

⁂

Bradbury ne désarma pas. Il était toujours fourré dans l'appartement de Schwartz et Hamilton, qu'il ne quittait que pour aller vendre ses journaux. La situation était devenue à peu près intolérable quand, le 18 juillet 1941, arriva la nouvelle que *Pendulum* était acheté pour 27,50 dollars par *Super Science Stories*. La nouvelle, qui parut dans le numéro de novembre de cette revue, racontait l'histoire d'un savant de l'avenir qui, en faisant la démonstration d'une nouvelle découverte, tue accidentellement une douzaine de savants parmi les premiers du monde. Pour le punir, on l'enferme dans un pendule géant que l'on met en marche. Le balancement le rend presque immortel, et il regarde les siècles défiler, pour tomber finalement en poussière quand des envahisseurs venus d'outre-espace arrêtent le mouvement du pendule. Tant pour le style que pour le scénario, cette nouvelle était au-dessous du niveau minimum requis, même à cette époque.

La gloire d'avoir découvert Bradbury (bien qu'il eût vendu à *Script*, sept mois plus tôt, un petit texte critique) revient donc à Alden H. Norton, qui venait de succéder à Fred Pohl, une semaine auparavant, au poste de rédacteur en chef de *Super Science Stories*. Norton devint par la suite directeur associé de *Popular Publications*.

Une autre nouvelle écrite en collaboration avec Henry Hasse, *Gabriel's horn*, faisait le tour des salles de rédaction et devait être vendue par la suite à *Captain Future*, mais à ce moment la préoccupation ma-

(1) Célèbre revue fantastique américaine, aujourd'hui disparue. (N. D.T.)

jeure de Bradbury était de mener à bien personnellement sa deuxième « affaire ». Il se plongea dans les archives de *Futuria Fantasia* et, dans son quatrième et dernier numéro (été 1940), trouva *The piper,* publié sous le pseudonyme de Ron Reynolds. Il revint frapper à la porte de Schwartz. C'était un jour de canicule, et tous deux s'assirent sur le bord du trottoir pour réviser *The piper* d'après les indications de Schwartz. Toutes les fois qu'ils prenaient du repos, Bradbury mangeait un hamburger et un lait malté, les deux éléments de base de son régime.

The piper fut la première nouvelle vendue par Bradbury sous son seul nom, et sa première nouvelle située sur Mars. Telle qu'elle parut dans *Thrilling Wonder Stories* (février 1943), elle racontait l'histoire du dernier Martien civilisé, qui attire une race primitive hors des collines, en jouant de la musique, pour détruire les Joviens qui exploitent la planète. La version originale de *Futuria Fantasia* était inférieure, mais plus proche du style que Bradbury allait finalement adopter. Les exploiteurs de Mars n'y étaient pas les Joviens, mais les Terriens. La description des villes de la planète rouge ressemblait beaucoup à celle des *Chroniques martiennes.* Cette histoire montre clairement qu'en essayant de singer les méthodes des auteurs à succès, Bradbury était mal inspiré. Il en serait devenu un plus vite et mieux à sa manière.

Bradbury n'avait personne pour le lui dire. Il louait un local avec une machine à écrire et un bureau et, huit heures par jour, il écrivait des nouvelles sans en vendre une seule. Il finit par brûler trois millions de mots de manuscrits et, de désespoir, essaya de forcer la porte de *Weird Tales.* Il demanda l'aide de Henry Kuttner, qui lui rédigea les deux cents derniers mots de sa nouvelle *The candle.* Ce très faible conte sur la volonté de mort et son châtiment fut vendu à *Weird Tales* pour 25 dollars et publié dans le numéro de novembre 1942 de cette revue. Puis vint *Promotion to satellite,* histoire d'un Italien qui meurt dans l'espace en sauvant l'équipage de son navire et se voit transformer en satellite de la Terre pour rendre hommage à son héroïsme : cette nouvelle parut dans *Thrilling Wonder Stories* (automne 1943). C'est presque une réussite, et l'on y trouve les premières traces du Bradbury plus inspiré qui allait venir.

⁂

Jusqu'à présent, Bradbury a essayé d'imiter les autres écrivains de science-fiction. Dans *Le vent* (*Weird Tales,* mars 1943) il prend pour modèle Ernest Hemingway : cette assez longue histoire d'un homme menacé et finalement absorbé par le vent est racontée en grande partie avec ce dialogue incisif si caractéristique du maître. Hemingway allait rester une des sources majeures de son style désormais. Le numéro de mai 1943 de *Weird Tales* donnait sa nouvelle *La foule,* variation évidente sur *L'homme de la foule* d'Edgar Poe, basée sur ces gens qui semblent surgir de nulle part quand un accident arrive.

La faux (*Weird Tales,* juillet 1943) était une terrifiante allégorie sur la Sinistre Faucheuse, mais Bradbury ne décrocha vraiment la timbale qu'avec *The ducker,* dans le numéro de novembre 1953. L'histoire de Johnny Choir, qui croyait que la vraie guerre était un jeu d'enfant et en sortit indemne, fut la première exploitation par Bradbury de la riche mine de souvenirs d'enfance qui devait le rendre célèbre. L'accueil des lecteurs fut si spontané

qu'une suite, *Bang ! you're dead,* devait reprendre le même personnage dans le numéro de septembre 1944. La revue publia sa biographie. Bradbury était en marche, pour la première fois, vers la renommée.

Ses efforts pour vendre de la science-fiction n'obtenant guère plus de succès qu'auparavant, il redoubla d'efforts dans le domaine du fantastique. Le plus éminent débouché pour la science-fiction en 1942 était *Astounding,* dont régulièrement le rédacteur en chef jetait un coup d'œil à chaque nouvelle de Bradbury et non moins régulièrement la refusait. Il finit pourtant par investir 45 dollars sur une nouvelle quasi-fantastique intitulée par son auteur *Everything instead of something* et qui, rebaptisée *Doodad,* fut publiée en septembre 1943. L'histoire, parodie transparente du cycle van vogtien des Marchands d'Armes, montrait un magasin qui vendait des gadgets venant de toutes les périodes du temps et capables de faire à peu près n'importe quoi. Le héros les utilise pour triompher d'un gangster dans un des plus navrants textes fantastiques jamais parus dans *Astounding.*

Astounding publiait un autre magazine, *Unknown Fantasy Fiction,* spécialisé dans le fantastique insolite. Bradbury réussit à lui vendre un de ses contes surnaturels. L'ironie du sort voulut que la revue disparût avant d'avoir utilisé la nouvelle, et celle-ci, *L'émissaire,* fut insérée finalement dans le premier recueil de Bradbury, *Dark carnival,* publié par Arkham House en 1947. Il était difficile de croire que ce récit plein de qualités fût du même auteur que *Doodad. L'émissaire* raconte l'histoire d'un enfant invalide dont le chien amène régulièrement une gentille jeune femme en visite et mène à bien une dernière fois sa mission favorite quand la femme est morte et enterrée. C'était un classique de la terreur sur le mode mineur.

Ainsi, de mauvais gré, Bradbury concentra l'essentiel de son énergie sur le fantastique, l'horreur et l'épouvante. Puisant surtout dans ses souvenirs d'enfance, il produisit un flot continu de contes alambiqués, baroques ou bizarres tels que *Le bocal, Le lac, La grande réunion, The sea shell, The tombstone,* et le plus remarquable de tous peut-être, *The night,* magnifique récit réaliste racontant la montée graduelle de la tension et de la peur au cours de l'attente, puis de la recherche d'un enfant sorti trop tard et qui n'était pas rentré.

Une tentative analogue, *The long night,* appartenait au genre policier, et Julius Schwartz l'envoya à *New Detective,* une revue des Popular Publications. En l'achetant, le rédacteur en chef W. Ryerson Jolinson dit à Schwartz : « Ce Bradbury est sans discussion l'auteur le plus prometteur que j'aie jamais lu. Il fera du chemin et je veux voir autre chose de lui. »

Schwartz transmit le message à Bradbury, qui désormais alterna les contes fantastiques et les histoires criminelles, dont il finit par vendre presque une vingtaine à *Detective Tales, Detective Fiction, Detective Book Magazine, Dime Mystery* et *New Detective.* L'une d'elle, *Wake for the living* (*Dime Mystery,* septembre 1947), était une nouvelle de science-fiction, reposant sur l'idée d'un cercueil entièrement automatique. Une autre, *Le petit assassin,* sur un bébé qui tue son père et sa mère, est devenue un classique de Bradbury.

♣

De temps en temps paraissait une histoire de science-fiction signée Bradbury. *I, rocket* (*Amazing,* mai

1944) était une saisissante aventure interplanétaire racontée du point de vue de la fusée. Un peu avant, *King of the gray spaces* (*Famous Fantastic Mysteries,* décembre 1943) décrivait avec sensibilité le comportement d'un jeune garçon entraîné, puis choisi parmi beaucoup d'autres, pour voyager dans l'espace.

Le débouché le plus sûr pour la science-fiction de Bradbury était une revue populaire d'aventures et d'action appelée *Planet Stories*. Il se conforma d'abord aux lois du genre, faisant même revivre le Conan de Robert E. Howard dans *Lorelei of the red mist,* écrit en collaboration avec Leigh Brackett. L'idée d'un navire-morgue, chargé du ramassage des cadavres après les guerres interplanétaires, est entièrement originale, mais il en a fait à peu près le même usage dans deux autres nouvelles, *Morgue ship* et *Lazarus, come forth.*

Puis survint l'événement. Une nouvelle intitulée *Family outing* et soumise à *Planet Stories* parut dans le numéro d'été 1946 de la revue, sous le titre *Le pique-nique d'un million d'années*. Elle ne fut payée que 32 dollars, mais le fut incalculablement plus par la réaction des lecteurs. Cette histoire de la dernière famille de la Terre, qui se pose sur une rivière de Mars pour devenir la fondatrice d'une nouvelle race de Martiens, ne fut pas seulement la première des *Chroniques martiennes* publiée, mais une des meilleures.

Beaucoup plus remarquable encore fut *The creatures that time forgot* (*Planet Stories,* automne 1946). Ce fut la deuxième longue nouvelle de Bradbury (elle avoisinait les 22.000 mots) et elle présentait tous les caractères d'une épopée. Où et comment eut lieu l'expérience décisive ? En tout cas Ray Bradbury, à l'âge de 26 ans, avait clairement compris ce qu'implique le fait d'être mortel. Dans cette nouvelle, primitivement intitulée *Eight day world,* il mettait en scène un groupe d'hommes échouant sur une planète radioactive où tout le processus de la croissance et de la sénescence était réduit à une durée de huit jours. « *La naissance était rapide comme un coup de couteau,* » écrivait Bradbury. « *L'enfance était traversée en un éclair. L'adolescence était une lueur éphémère. L'humanité était un rêve, la maturité un mythe, la vieillesse une réalité implacable et fugitive, la mort une prompte certitude.* »

Un an avant, les espérances de Bradbury avaient été comblées par la vente d'une nouvelle réaliste, *La grande partie entre noirs et blancs,* à l'*American Mercury*. Dirigé alors par Lawrence Spivak, l'*American Mercury* était une revue de prestige et ses droits d'auteur, quoique bas si on les comparait à la plupart des revues de diffusion générale, n'en furent pas moins les plus élevés que Bradbury eût jamais reçus. Puisant une fois de plus dans son enfance, il s'était essayé à traiter le thème d'une tension interraciale dans un jeu de ballon. La nouvelle fut retenue pour l'anthologie de Martha Foley, *Les meilleures nouvelles de 1946*, ce qui, compte tenu du talent déployé dans les histoires de science-fiction de Bradbury, était un présage : *Collier's* dans son numéro du 13 avril 1946, publia sa nouvelle *One timeless spring* et *Charm,* en avril 1946, *The miracles of Jamie.*

Mademoiselle, dans son numéro de novembre 1945, avait publié *L'enfant invisible,* touchante histoire d'une sorcière essayant de conquérir la solitude avec des charmes qui n'agissent pas. La même revue mit dans le mille en octobre 1946, avec *La grande réunion,* qui fut retenue pour les O. Henry Memorial Award Prize Stories de 1947. *La grande réunion*

raconte la réunion d'une famille de sorcières, de vampires et de fantômes où l'adolescent est né humain, ce qui lui vaut le dédain de ses parents plus « chanceux ». Cette nouvelle exprimait brillamment le vif désir des enfants pour certains des attributs magiques des créatures de la superstition et de la fantaisie ; elle suggérait aussi que le sentiment de la mort chez Bradbury était né du folklore, dans la prime jeunesse de l'auteur.

⁂

Defense mech (*Planet Stories*, printemps 1946), est une nouvelle sous-estimée ; en fait c'est une première tentative, presque réussie, sur le thème rendu ensuite fameux par *La troisième expédition*, à ceci près que dans cette nouvelle, c'est simplement un voyageur de l'espace ayant perdu la raison qui voit des scènes de la Terre sur Mars. *L'heure H* (*Planet Stories*, automne 1947) fut présentée par la rédaction comme « une des meilleures nouvelles de science-fiction que nous ayons jamais lues. Peut-être penserez-vous que c'est la *meilleure !* » C'est un classique de plus dans la tradition de *Un certain Monsieur Belzé* de John Collier et de *Tout smouales étaient les borogoves*, d'Henry Kuttner, reflétant l'abîme d'incompréhension qui sépare parents et enfants et l'antagonisme qui en résulte.

Bradbury, jusqu'alors, avait très rarement reçu plus d'un *cent* le mot pour ses nouvelles ; mais à cette époque le tarif, en science-fiction, grimpa jusqu'à deux *cents* le mot : c'est ce que paya *Planet Stories* pour *Pillar of fire*, soit en tout 250 dollars pour un des contes les plus étranges de Bradbury. Un zombie sort de son cercueil, dernier mort d'un monde qui brûle tous ses morts. Nous faisons ici connaissance avec la planète Mars des *Chroniques martiennes*. En outre, les livres ont été brûlés, et l'incinération de ce mort-vivant effacera les derniers souvenirs d'Edgar Poe, Ambrose Bierce, H. P. Lovecraft, Nathaniel Hawthorne et autres maîtres du fantastique. Quand les autorités finissent par appréhender et brûler ce dernier des morts, *Pillar of fire* devient un captivant prélude aux *Bannis* (*MacLean's Magazine*, 15 septembre 1949), où les fantômes des grands écrivains du passé, cachés sur Mars, s'évanouissent quand disparaît le dernier souvenir d'eux.

Puis ce fut *La troisième expédition* (*Planet Stories*, automne 1948). Bradbury subit peut-être ici l'influence de l'*Odyssée martienne* de Stanley G. Weinbaum, où une plante prédatrice, pour attirer et tuer ses victimes, évoque les mirages des objets qu'elles désirent le plus. Des Terriens se posent sur Mars et y trouvent toute une ville du Middle West, orphéon compris. Ils rencontrent leurs parents morts qui les attendent pour leur souhaiter la bienvenue, s'endorment dans leurs souvenirs d'enfance, et sont massacrés. C'est certainement une des plus originales méthodes jamais conçues pour repousser une invasion interplanétaire.

En mai 1947, le premier recueil relié de Ray Bradbury, *Dark carnival*, composé principalement de ses contes fantastiques, fut publié par Arkham House. Bradbury envoya à son agent Julius Schwartz un exemplaire ainsi dédicacé : « *Pour Julot, en souvenir ému de Norton Street, et parce que vous avez vendu presque toutes les nouvelles de ce livre pour moi. Avec l'affection de Ray Bradbury.* »

Six mois après, Schwartz vendit *The black Ferris* à *Weird Tales* : c'était le 2 janvier 1948, et leurs relations d'affaires prirent fin. Schwartz était trop spécialisé en

science-fiction. Il écrivit à Bradbury pour lui dire franchement que, comme agent, il l'avait emmené aussi loin qu'il pouvait. Désormais, loin d'aider son client, il ne pouvait que le retarder.



De son côté, Bradbury était déjà en bons termes avec le *New Yorker* et *Harper's*. Quelques années après, *Coronet* allait donner un digest de *La troisième expédition*, et *Esquire* devait en réimprimer le texte dans sa totalité. *Esquire* allait aussi réimprimer *Les hommes de la Terre*, *The spring night* et *Usher II*, toutes reprises de revues populaires de science-fiction. Bradbury avait longtemps vendu au-dessous de son public. Il ne pouvait être ignoré plus longtemps. Les critiques des quotidiens et des revues se montrèrent généreux, mais dans les milieux du fantastique et de la science-fiction, la réaction fut mitigée.

Les critiques de Bradbury l'accusent souvent de n'avoir rien d'autre à fournir que de l'émotion. Cette opinion est très éloignée de la vérité, qui révèle qu'il introduisit quelques changements durables dans le domaine de la science-fiction. Richard Matheson fut sans conteste influencé par Bradbury, dans son style comme dans sa sensibilité et sa technique. Sa plus célèbre nouvelle, *Journal d'un monstre*, est une variation sur l'horreur enfantine telle que l'utilise Bradbury. Judith Merrill, qui fonda sa réputation sur *That only a mother*, histoire d'une mère qui ne trouve rien de défectueux en son enfant mutant dépourvu de membres (*Astounding*, juin 1948), doit certainement une part de son inspiration à Bradbury, dont le touchant conte *The shape of things* (*Thrilling Wonder Stories*, février 1948) est l'histoire d'une femme qui ne trouve rien de défectueux en son enfant, né sous la forme d'un triangle. James Blish, qui devait gagner un Hugo avec *Un cas de conscience*, roman sur le dilemne d'un prêtre sur la planète Vénus, dont les habitants sont exempts du péché originel, pourrait donner un coup de chapeau respectueux en direction des *Boules de feu*, récit paru d'abord dans *Imagination* (avril 1951), et où il est question de prêtres découvrant des Martiens libres de péché originel.

Bradbury a gagné plusieurs procès ; l'un d'eux l'opposait à une émission de télévision accusée de s'être approprié des idées prises dans ses livres. Il est donc évident que ceux-ci doivent contenir quelque chose de plus substantiel que de l'émotion et une atmosphère empruntée. Le fait le plus révélateur, c'est qu'*Astounding*, la revue de John Campbell, eut la primeur de la plupart des nouvelles majeunes de Bradbury, dont *La troisième expédition*, *L'heure H*, *Pillar of fire*, *Le pique-nique d'un million d'années* et *Les hommes de la Terre* et les refusa comme n'étant pas dans sa ligne rédactionnelle. Or, maintenant, *Astounding* publie précisément ce genre d'histoires. Exemple : *The first one* de Herbert D. Kastle (juillet 1961), sur la solitude du premier homme revenu de Mars et la brèche qu'il trouve entre sa famille et lui.

Les *Chroniques martiennes* (1950) et le recueil *L'homme illustré* (1951) valurent à Bradbury une audience universelle pour ses œuvres de science-fiction. On s'est souvent demandé pourquoi les contes remarquablement originaux et habiles de *Dark carnival* et, plus tard, du *Pays d'octobre*, n'ont pas rencontré un succès analogue. Mais il y a eu, il y a toujours nombre de spécialistes extraordinairement brillants dans le do-

maine de l'insolite, de l'horreur et du surnaturel. On pourrait citer maints auteurs admirables par leur maîtrise du langage et leur originalité, comme John Collier, Roald Dahl, Edgar Poe, Ambrose Bierce, A. E. Coppard, Algernon Blackwood, Theodore Sturgeon, Walter de la Mare, Saki, M. R. James, W. F. Haway, E. F. Benson, May Sinclair, Lord Dunsany — et le tableau d'honneur est à peine entamé. Bradbury dépasse peu d'entre eux, en égale quelques-uns et reste inférieur à la plupart ; en tout cas il ne peut pas compter sur le premier prix dans une confrontation de ce genre.

⁂

La science-fiction offre l'exemple du cas contraire. Là ses idées paraissent étonnamment originales et son style brille de tous ses feux. Sur le plan du style, il n'a guère de rivaux, et le caractère unique d'une histoire sur Mars ou Vénus racontée dans les rythmes opposés d'Hemingway et de Thomas Wolfe suffit pour fasciner n'importe quel critique.

Littérature générale pour les thèmes et l'écriture, science-fiction pour le décor : telle est la formule littéraire de Bradbury. En cela il est singulièrement original, et une revue comme *Collier's* n'hésite pas à publier son chef-d'œuvre mineur, *Il viendra des pluies douces,* description indirecte d'un désastre atomique, ou *Le renard et la forêt,* tentative d'un couple pour s'évader d'un avenir de type « 1984 » et rejoindre la liberté relative du Mexique d'aujourd'hui. Dans cette veine, le *Saturday Evening Post* distinguera *La brousse,* sur une chambre d'enfants avec télévision tridimensionelle, dont les images deviennent réalité dans la quatrième dimension, ou *La sirène,* où un monstre préhistorique endormi dans la vase au fond de l'Atlantique se réveille pour répondre à l'appel d'une corne de brume.

Une des accusations lancées contre Bradbury est vraie : ses histoires soulèvent des problèmes à un niveau purement émotionnel et n'offrent pas de support logique aux positions prises. Il est souvent difficile de déterminer quels dénouements il crée artificiellement pour les besoins de l'histoire, et dans quels dénouements il est sincère.

Ce problème fut résolu par la publication en volume de *Fahrenheit 451,* celle de toutes ses œuvres qui ressemble le plus à un roman. L'ouvrage explique en détail sur quoi se fondent les griefs de Bradbury. C'est l'histoire d'une Amérique future où le travail des pompiers n'est pas d'éteindre les incendies, mais de brûler les livres ; son rythme est un peu plus lent que celui des nouvelles de l'auteur, mais c'est à tous points de vue l'un de ses meilleurs livres, un des plus révélateurs. Si nous lisons entre les lignes, nous comprenons que le traitement des préjugés raciaux par Bradbury dans *A travers les airs* et sa suite, *Comme on se retrouve,* ressortit de la pure fabrication et non du sentiment — puisque dans *Fahrenheit* 451 il invective les *minorités* comme un facteur essentiel dans la censure des livres, de la presse, du cinéma, de la radio et de la télévision, sujet sur lequel il est très véhément.

L'ouvrage ne dit à peu près rien sur la religion, qui avait été le centre des *Boules de feu* et de *L'homme,* d'où l'on peut raisonnablement inférer que ce matériau n'avait été utilisé que pour sa force d'impact.

Il nous dit *pourquoi* il craint la science, mais ne nous dit pas *quand* ce sentiment est né. Sur ce point, on peut émettre l'hypothèse suivante. Peu de chose affectèrent Bradbury

aussi gravement que les autodafés de livres par les nazis. Sa colère et son indignation, sa peur que la civilisation d'aujourd'hui ne soit en train de « brûler » les livres — sinon littéralement, du moins par négligence — revient sans cesse dans *Fahrenheit* 451. Un psychologue pourrait dire que, puisque la littérature offrait à Bradbury son seul espoir d'immortalité, la destruction ou l'oubli des véhicules nécessaires pour transmettre ses pensées menace en fait son âme. Cette idée forme précisément le thème de son récit *Les bannis,* où les esprits des grands auteurs du passé s'évanouissent un à un, en même temps que les derniers exemplaires de leurs livres sont brûlés ou que meurent les dernières personnes qui s'en souviennent. En 1942, « Technocray Incorporated » mit des annonces dans cent journaux américains pour demander que les Etats-Unis mettent fin à leur aide aux alliés en guerre contre l'Allemagne nazie.

La technocratie, défendue par Ray Bradbury avec tant d'idéalisme, était maintenant l'aliée des brûleurs de livres. La science après tout n'était que le simple instrument du genre humain et non sa rédemptrice. Confiée à des mains mal choisies, elle pouvait détruire le monde.

Bradbury est aujourd'hui un écrivain important sur la scène américaine, mais s'il donna un jour ses lettres de noblesse à la science-fiction, cette action bénéfique semble bien appartenir au passé. Non seulement sa production actuelle se rattache à la littérature générale, mais encore elle est conformiste, qu'elle soit écrite pour *Playboy* ou pour un journal littéraire. C'est du bon et habile travail ; mais dans le genre fantastique, ce n'est pas supérieur à celui de légions d'autres bons et habiles écrivains.

Quand on critique le dernier livre de Bradbury, on relève invariablement les rares traces de science-fiction et le reste ne recueille qu'une approbation polie. Les seuls livres de Bradbury que l'avenir ne « brûlera » pas sont les plus proches du style des *Chroniques martiennes.* Ses « messages » ne produisent leur effet que lorsqu'ils sont habillés d'un vêtement scientifique. H. G. Wells et Jules Verne ont tous deux eu à méditer cette leçon. C'est maintenant le tour de Bradbury.

(Traduit par Jacques Goimard.)

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. **LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)**

Etudes approfondies du rêve, de ses symboles, messages et correspondances, sur les bases de la psychologie des profondeurs de Jung. Travail **sérieux.** Prix réduit aux lecteurs de **Fiction.** Ecrire en joignant 2 timbres à Madame BRECHT, psychanalyste onirique, La Chesnaye, Le Blanc (Indre).

Vends **Fiction** nos 1 à 121 (collection complète). Faire offre à : Georges ANDRIEN, 6 rue Jean Paquot, BRUXELLES 5 (Belgique).

Recherche : Série complète dessinée **Le Magicien de la Forêt Morte,** collections **Coq Hardy, Hurrah, Robinson, Aventures, Junior, Hop-là,** albums cartonnés **« Tarzan »** (Hachette), ainsi que toute documentation vie, ouvrages, autographes Jean Ray. Ecrire : Jacques LORCEY, Comédie Française, PARIS.

Bradbury : un poète en prose à l'âge de l'espace

par William F. Nolan

Je connais Ray Bradbury depuis plus de douze ans. Quand je l'ai rencontré, en juin 1950, un mois après la publication des *Chroniques martiennes,* il vivait modestement à Venice (Californie) (1) et sa première fille, Susan, n'avait pas tout à fait huit mois. Aujourd'hui Susan est une demoiselle de treize ans, qui a trois sœurs, et Ray est un des plus célèbres et des plus populaires écrivains contemporains d'Amérique, bénéficiant d'une audience internationale grâce aux *Chroniques martiennes* (qui se sont vendues à plus d'un million d'exemplaires) et aux nombreux livres qui suivirent. Il possède actuellement à Cheviot Hills une maison d'un étage, meublée avec amour et pleine de corridors, assez grande pour sa famille et ses deux automobiles — dont une Thunderbird, très prisée de sa femme Maggie, qui la conduit sportivement. Bradbury refuse toujours d'apprendre à conduire une voiture, de même qu'il refuse avec obstination de monter à bord d'un *jet :* ce sont peut-être ses derniers retranchements contre l'âge atomique dans lequel il vit. En 1955, quand le clan Bradbury fut attaqué par les oreillons, Ray permit à ses filles de louer un récepteur de télévision. Une fois le monstre en place, la bataille était perdue : le récepteur fut bientôt acheté. Des années durant, Ray se battit pour empêcher le téléphone d'entrer chez lui ; maintenant encore, il change périodiquement de numéro pour repousser une foule d'appels indésirables qui le dérangent dans son travail.

« *Sa voix n'a jamais cessé d'être celle du poète dressé contre la mécanisation de l'humanité,* » a dit un critique, et cette peur de l'engloutissement a trouvé des échos nombreux dans ses nouvelles. Bradbury ne s'est jamais méfié des machines, mais il s'est toujours méfié des hommes qui les utilisent.

« *Les machines, par elles-mêmes, ne sont que des gants vides,* » aime-t-il à dire, » *et la main qui les remplit est toujours la main de l'homme. Cette main peut être bonne ou mauvaise.* » Voici comment il développe sa pensée : « *Aujourd'hui nous sommes arrivés au bord de l'Espace, et l'homme, dans son flux gigantesque, est sur le point de monter comme une marée jusqu'à de nouveaux mondes lointains... mais il doit maîtriser en lui-même une semence d'autodestruction. L'homme est à moitié idéaliste, à moitié destructeur, et court encore un danger réel et terrifiant : celui de se détruire lui-même avant d'avoir atteint les étoiles. Je vois la moitié autodestructrice de l'homme, l'araignée aveugle qui s'impatiente dans l'ombre vénéneuse, rêvant de nuages en*

(1) Dans la banlieue de Los Angelès. (N.D.T.)

forme de champignons. La mort résout tout, murmure-t-elle, secouant une poignée d'atomes comme un collier de grains noirs... Nous touchons au plus grand âge de l'histoire, et bientôt nous serons en mesure de laisser derrière nous notre planète natale, et de partir dans l'espace pour un fantastique voyage de survie. Rien ne doit faire obstacle à ce voyage, notre dernière grande migration dans l'immensité déserte. »

Ce sont là les paroles d'un moraliste de l'âge spatial, et Bradbury a souvent montré, dans ses nouvelles, quel intérêt profond il porte à l'avenir de l'humanité. Aldous Huxley l'appelle « *un des plus grands visionnaires de toute la litérature contemporaine* », et un critique anglais ajoute : « *Il voit l'homme dressé pareil à Faust, tenant un pouvoir divin dans ses mains, mais conscient d'une fragilité inhérente à son état de mortel.* »

A titre personnel, Ray n'a rien d'un sombre moraliste : en fait, il est d'une gaieté désarmante, plein d'humour et d'entrain, souvent délirant, quelquefois paillard, toujours bouillant et volubile — au point que son enthousiasme tend à écraser l'interlocuteur trop doux. Malgré ses épaisses lunettes, il est loin de paraître ses quarante-deux ans, et sa personnalité brille devant tous les publics. La chaleur qu'il engendre est contagieuse et toujours bienvenue. Mais c'est aussi un hypersensible, qui se vexe facilement et se met vite en colère s'il sent qu'on l'a traité injustement.

Un excellent exemple de Bradbury dans son personnage d'offensé fut son procès contre la fameuse émission de TV, « *Théâtre* 90 ». Il y a quelques années, quand cette émission était à son apogée, elle présenta une pièce de 90 minutes, *Concerto pour plusieurs batteries,* représentant une époque future où la censure était reine, et où l'on faisait appel aux « libristes » pour brûler les maisons de ceux qui défiaient leur société en secrétant des livres. Bradbury explosa quand il vit cette émission, appela son avocat et fit un procès séance tenante à « *Théâtre* 90 » et à la chaîne pour plagiat. Cette émission, déclara-t-il, était purement et simplement une adaptation de son *Fahrenheit* 451. Après une véritable bataille rangée devant la justice, Ray finit par remporter la victoire en appel et reçut un dédommagement appréciable. « *La plupart d'entre nous n'essaieraient pas d'attaquer cette boîte, même en rêve,* » reconnut un scénariste d'Hollywood, « *mais Bradbury n'a pas seulement attaqué, il a gagné ! C'est comme si on essayait de prendre Krouchtchev en flagrant délit de calomnie !* »

Dans *L'univers de la science-fiction,* Kingsley Amis appelle Bradbury « *le Louis Armstrong de la science-fiction* », formule dont il donne l'explication suivante : « *Il est le seul spécialiste dont le nom soit connu de ceux qui ne connaissent rien dans ce domaine.* » Et de fait aucun autre écrivain de SF n'a conquis une aussi vaste audience, et il n'est pas sûr qu'un autre écrivain, quel que soit son domaine, ait figuré dans plus d'anthologies que Bradbury, dont les œuvres sont apparues dans plus de 130 recueils collectifs, sans compter les recueils de morceaux choisis pour l'enseignement secondaire et supérieur, où la table des matières associe son nom à ceux de Poe, Thurber, Hemingway, Steinbeck ou Saroyan.

Cité dans le *Who's Who in America* et dans *Twentieth Century Authors,* Ray s'est élevé très loin audessus du domaine où il avait fait ses premières armes, et il n'est plus

exact d'attacher le label « science-fiction » à son œuvre. De ses 237 nouvelles publiées, 100 seulement peuvent être à juste titre rattachées à la SF ; 43 autres sont du fantastique pur, et les 94 qui restent sont des histoires réalistes situées en Irlande, en Illinois ou au Mexique. Bien entendu, cette dernière catégorie comprend ses récits criminels et plusieurs textes insolites à peu près impossibles à classer.

Bradbury n'a jamais prétendu être un écrivain de science-fiction *stricto sensu,* et il donne raison à Isaac Asimov quand celui-ci déclare : « *A mon avis, Ray n'écrit pas de la science-fiction ; c'est un écrivain de fiction* sociale ». *Et, comme le* dit *Time : « La muse fantastique de Bradbury n'est évidemment qu'un seul élément dans un talent plus étendu qui inclut la passion, l'ironie et la sagesse.* »

En octobre 1950, parlant des *Chroniques martiennes,* Bradbury déclara : « *Je ne me suis jamais réellement pris pour un écrivain de SF, ce sont* les autres *qui m'ont imposé ce label. En fait, j'ai essayé de persuader Doubleday* (1) *d'enlever l'appellation SF du livre.* »

Cependant, malgré toutes les déclarations de ce genre, Ray a toujours admiré et défendu la littérature de science-fiction, et il sent bien qu'elle procure à l'écrivain le plus vaste terrain possible pour y développer des idées sérieuses sur la société. En ce sens, on peut dire que Bradbury a utilisé le genre comme une « caisse de résonance » et comme une sorte de « décor de scène » pour ses paraboles du futur.

Ecrivant dans *The Nation* sur la science-fiction, il déclara : « *Il y a peu de genres littéraires, me semble-t-il, aussi liés aux thèmes qui concernent profondément tous les hommes d'aujourd'hui. Il y a peu de genres plus excitants, il n'y en a pas de plus juvéniles, de plus débordants de concepts indéfiniment renouvelés et renouvelables. C'est le domaine des* idées *: vous pouvez tour à tour y soutenir et y attaquer vos propres théories politiques et religieuses. Il n'est pas de frontières, pas de tabous, pas de restrictions qui puissent faire hésiter l'écrivain de science-fiction. Sa mission est d'être un moraliste de l'âge de l'espace, de nous en montrer les dangers, les risques, et peut-être de nous aider à éviter des fautes coûteuses quand nous atteindrons des nouveaux mondes...* »

Bradbury a été violemment attaqué pour son usage impropre de la science dans plus d'un de ses livres et un lecteur mécontent protestait : « *Cet homme est un mécanicien débile, un ingénieur idiot qui ne connaît rien en physique pratique, dont la chimie est une abomination et chez qui les notions les plus élémentaires d'électronique sont en court-circuit.* »

Voici la réponse de Ray : « *Il est trop facile pour un sentimentaliste de faire fausse route aux yeux d'un scientifique, et à coup sûr mes livres ne pourraient pas servir de manuel de mathématiques supérieures. En un sens, malgré tout, je me console en me permettant de penser que si les savants spécialisés peuvent vous décrire exactement la forme, la place, les battements, la musculature et la couleur du cœur, nous autres sentimentalistes pouvons le trouver et le toucher plus vite.* »

Le sentiment a toujours été la clé de l'œuvre de Bradbury. Les sentiments primaires, amour, joie, haine, peur, colère, lui ont inspiré le passage suivant : « *Découvrez ce qui vous excite et vous comble de joie, ou ce qui vous irrite le plus, puis jetez-le sur le papier,* » conseille-t-il

(1) Editeur américain des **Chroniques Martiennes.** (N.D.T.)

à l'écrivain néophyte. « *Après tout, c'est votre personnalité que vous voulez isoler. Travaillez à partir du subconscient ; accumulez les images, les impressions, les faits — puis plongez dans ce « puits du moi » pour écrire vos histoires. Les personnages que vous choisirez feront partie de vous-même. Je suis tous les personnages de tous mes livres. Des jeux de miroirs innombrables me réfléchissent dans mes créatures et les renvoient jusqu'à moi. Il n'y a qu'un truc : nourrir le subconscient, remplir le puits.* »

⁂

Quel est le *vrai* Ray Bradbury ? Quel genre d'homme s'est formé, et sur quel décor, dans les quarante-deux ans de sa vie ?

« *Je suis né un dimanche après-midi, au mois d'août,* » dit Ray, « *alors que mon père et ma mère étaient allés voir une partie de base-ball à l'autre bout de la ville.* »

La ville était Waukegan, Illinois ; cela se passait en 1920 — et Mrs. Bradbury en était à son quatrième enfant. Le frère de Ray, Leonard, de quatre ans son aîné, devait grandir avec lui. Mais le frère jumeau de Leonard, Samuel, était mort à l'âge de deux ans. Une sœur, Elizabeth, était morte à un an. Ce nouvel enfant, Ray Douglas, était le dernier qu'Esther Moberg Bradbury put porter et élever.

« *Mon père, Leonard Spaulding Bradbury, était poseur de lignes dans les services postaux,* » raconte Ray. « *Il descendait d'une famille d'éditeurs de journaux et d'imprimeurs. Mon grand-père et mon arrière-grand-père formèrent la « Bradbury and Sons » et publièrent deux journaux dans le nord de l'Illinois autour de 1900 : on peut donc dire que j'avais le métier de publiciste et d'écrivain dans le sang. Pourtant, quand j'étais enfant, je me sentais beaucoup plus proche parent de mon ancêtre Mary Bradbury, qui fut jugée comme sorcière à Salem au XVII*e *siècle.* »

En fait, l'imagination hypertrophiée du jeune Ray fut aiguillonnée par sa tante Neva, qui lui faisait des lectures tirées des livres féeriques de L. Frank Baum, alors qu'il avait sept ans, et l'emmenait en rêve sur la route de briques jaunes jusqu'à la terre enchantée d'Oz (1). Sa mère lui lut Poe tous les soirs aux chandelles quand il eut huit ans, et il fut bientôt assez âgé pour découvrir Tarzan et John Carter de Mars en dévorant avec délices les œuvres d'Edgar Rice Burroughs dans la collection de son oncle Bion.

« *J'avais une passion pour* Tarzan, » raconte Ray, « *et je commençai à découper les bandes dessinées adaptées de Burroughs et à les coller sur un grand album. J'avais déjà en 1928 commencé à coller la série de* Buck Rogers, *ce que je fis jusqu'en 1937. J'ai aussi mis de côté des planches de* Flash Gordon, *et* Prince Vaillant *était un autre de mes favoris. J'ai encore dans ma cave toutes ces magnifiques bandes dessinées d'aventures, emballées dans une vieille malle. Quand je veux retrouver cette époque, je n'ai qu'à soulever le couvercle.* »

La magie entra dans sa vie en 1931, quand l'enfant, âgé de onze ans, assista à une représentation au théâtre local où figurait Blackstone, le fameux magicien. Ray fut invité à monter sur la scène, où il assista à la création en bonne et due forme d'un lapin, tiré par le prestidigitateur de son chapeau haut-de-forme. Très impressionné par cette manifestation de sorcellerie, le jeune Bradbury annonça à ses parents qu'il de-

(1) Allusion à la célèbre série du **Magicien d'Oz,** de L. Frank Baum.

viendrait plus tard le plus grand magicien du monde.

« *Notre maison devint un fouillis de coffrets à dés et de boîtes à apparitions,* » raconte-t-il. « *Je fis venir de Chicago ma panoplie de magicien, m'affublai d'une moustache en papier et tirai un haut-de-forme d'un morceau de carton. A la maison, je sollicitai le concours de papa pour des séances élémentaires de télépathie où nous entrions en relations avec nos ancêtres. Ils se laissèrent faire de bon cœur plutôt que de me laisser jouer du violon, mon* autre talent ! »

Laborieusement, tous les après-midi pendant un an, le jeune Ray recopia le dialogue d'une émission de radio, *Chandu le magicien.* Et quand un cirque ambulant vint en ville pour la fête du travail, Bradbury fit la connaissance de « Mr. Electric », un pasteur défroqué qui vendit à l'enfant un vase truqué où les fleurs disparaissaient.

« *Lon Chaney était mon idole,* » dit Ray. « *J'essayais d'imiter son génie du déguisement, m'habillant en chauve-souris avec de grandes ailes de velours noir coupées dans la cape de cérémonie de ma grand-mère, ou utilisant du jute à sac et des ficelles détortillées pour me transformer en gorille.* » Bradbury raconte gaiement comment, la nuit, il pendait des mannequins aux arbres « afin d'épouvanter ses petits camarades », cependant que des dessins de squelettes et de châteaux décorés de toiles d'araignées remplissaient ses cahiers de classe.

La peur de la mort est un thème qui revient souvent dans l'œuvre de Bradbury, et cette peur prend racine dans l'enfance de Ray. Il le reconnaît : « *Une bonne part de ma jeunesse se passa à prévoir un destin fatal qui surviendrait la veille du jour prévu pour mon triomphe ou mon bonheur.* » A sept ans, comme il jouait au bord d'un lac, son cousin faillit se noyer sous ses yeux (expérience qu'il transposa plus tard en termes de fiction dans *Le lac*). Et quand il attendit très tard, un soir, son frère parti dans le ravin noir tout près de la maison, Ray fut sûr que la Mort l'avait réclamé (cet épisode fut brillamment recréé dans *The night*).

En 1932, les Bradbury allèrent s'établir en Arizona, et l'enfant tomba sous l'influence d'une collection de magazines populaires de science-fiction, propriété d'un de ses nouveaux camarades. Il y avait *Amazing Stories* et *Wonder Stories* avec leurs couvertures lugubres et leur prose inimaginable. Ce n'étaient que fourmis géantes, monstres aux yeux en boules de loto, Choses écailleuses venues d'un autre monde, spacemen intrépides, maniant le pistolet à rayons en guise de colichemarde et sauvant, impavides, des jeunes filles terrifiées de griffes inhumaines.

« *Evidemment je mordis à l'hameçon,* » dit Ray. « *Je créai mes propres fictions sur des rouleaux bruns de papier de boucher, où j'écrivais au crayon — cela jusqu'à mon douzième anniversaire, où je reçus une machine à écrire pour enfants. Je me reconvertis à cette machine, qui n'écrivait qu'en capitales, et entrepris d'écrire des suites aux nouvelles que j'avais lues. C'est alors que je pris la décision de devenir un écrivain, parce que je ne pouvais pas imaginer une vie plus merveilleuse. En fait, je ne le peux pas davantage aujourd'hui.* »

Les apparitions de Bradbury sur scène comme magicien amateur en Illinois avaient révélé une petite vocation d'acteur, et bien qu'il eût abandonné l'idée de devenir un magicien professionnel, il était fasciné par les artistes de la radio. Il se mit à hanter les abords de la station locale, la KGAR, dans l'espoir

d'être engagé, et épata ses copains de classe en leur disant qu'ils entendraient bientôt sa voix sur leurs postes.

« *Finalement la résistance de la KGAR s'effrita,* » dit Ray, « *et je reçus la tâche de lire l'émission adaptée des bandes dessinées aux enfants tous les samedis soirs.* » L'enfant resta cinq mois dans ce travail, et s'efforça de changer sa voix pour chaque personnage, de Talispin Tommie à Jiggs et Maggie. (« *J'ai même pris un épais accent allemand pour jouer les Katzenjammer Kids.* ») (1) A la fin de son emploi de lecteur de bandes dessinées, Bradbury s'occupa d'effets sonores et joua des rôles occasionnels dans d'autres émissions, seulement frustré de ne pouvoir écrire les scénarios de chaque pièce.

En 1934, à l'âge de quatorze ans, Ray abandonna sa carrière d'artiste en herbe et alla s'établir en Californie avec sa famille. Ray découvrit que la fille des voisins d'en face avait une « vraie » machine à écrire et se mit à lui dicter des histoires à une cadence vertigineuse.

Bradbury allait au collège à Los Angeles, où il vit pour la première fois ses tentatives littéraires couronnées par l'impression sur le journal de l'école : *The blue and white* et deux de ses poèmes furent publiés dans la rubrique des élèves. Il écrivit aussi plusieurs pièces où, dit-il, « *je m'assurais de séduisants premiers rôles. Ces rôles étaient toujours taillés pour un jeune homme d'un mètre soixante-seize, un peu gras et portant des lunettes !* »

Il suivit le cours de Jennet Johnson pour les écrivains amateurs et commença à lire les œuvres de Hemingway et de Thomas Wolfe, dont l'influence sur son style n'est pas à démontrer. En sautant un repas deux fois par semaine pendant plusieurs mois, il économisa assez d'argent pour acheter sa première vraie machine à écrire, et se mit à rédiger des nouvelles pour *The Saturday Evening Post* et *Harper's*. (« *Ils me les réexpédiaient régulièrement, ce qui me paraissait tout à fait délirant. Comment, m'étonnais-je, pouvait-on refuser les œuvres d'un auteur mûr de dix-sept ans ?* »)

En septembre 1937, Bradbury alla pour la première fois à une réunion de la Ligue de Science Fiction de Los Angeles, ce qui se révéla être un pas décisif vers sa carrière d'écrivain professionnel.

C. Bruce Yerke, qui avait invité Ray au club, le décrit à cette époque comme « *un enthousiaste aux cheveux ébouriffés qui nous inspira de l'affection à tous, bien qu'il fût souvent victime d'assauts quelque peu brutaux, dûs aux victimes en fureur de ses espiègleries sans fin.* »

Forest J. Ackerman, qui fut l'un des pionniers du club, décrit Bradbury adolescent comme « *un garçon presque impossible de turbulence, avec un sens de l'humour un peu gros, qui n'arrêtait pas d'imiter Hitler, W. C. Fields et Franklin Roosevelt. Nous, les anciens du club, nous avons des callosités aux genoux, à force de nous agenouiller tous les soirs en disant : « Merci, mon Dieu, qui nous as empêchés de le noyer !* »

C'est Ackerman qui encouragea Ray à donner une nouvelle de SF, *Hollerbochen's dilemma*, au magazine ronéotypé du club, *Imagination*. Elle parut dans le numéro de janvier 1938 et n'avait strictement aucun rapport avec le talent original de Bradbury, pas plus que la majorité

(1) Jiggs et Maggie sont connus en France sous le nom de **Famille Illico,** les Katzenjammer Kids sous les titres de **Pim, Pam, Poum** et du **Capitaine Fouchtroff** (l'accent allemand des protagonistes a disparu de la version française). (N.D.T.)

des autres textes que Ray écrivit fiévreusement pour une poignée de fanzines locaux.

« *Durant cette période je me mis à hanter les antichambres des professionnels de l'endroit, dont beaucoup appartenaient au club,* » dit Ray. « *Je désespérais d'apprendre leurs secrets, et j'apparaissais toutes les semaines avec une nouvelle histoire que je faisais passer, en sollicitant critiques et conseils, de Henry Kuttner à Leigh Brackett, puis à Ed Hamilton, puis à Bob Heinlein, Ross Rocklynne, Jack Williamson et Henry Hasse. Tous étaient incroyablement gentils et patients avec moi et avec ces atroces tentaives d'adolescent. En fait, les auteurs susnommés maigrissaient et dépérissaient à force de fuir leur appartement par la porte de derrière quand Bradbury apparaissait tout à coup à la grande porte, un nouveau manuscrit entre les dents.* »

Ray sortit diplômé du collège de Los Angeles en 1938, et tout de suite prit un travail de crieur de journaux au coin d'Olympic Street et de Norton Street, qui lui rapportait 10 dollars net par semaine. Avec cette maigre somme et ce qu'il pouvait tirer de ses parents, il loua une pièce vide dans un immeuble de bureaux voisin, installa une table et une chaise et coltina sa machine jusque là.

« *Entre les éditions du matin et celles du soir, je passais tout mon temps à cogner sur cette machine,* » dit-il. « *En plus, je m'entretenais la main au jeu de l'acteur, ayant adhéré au groupe du Petit Théâtre de Loraine Day. Mais je passais le plus clair de mon temps à écrire, remplissant les pages de descriptions, d'images, de morceaux narratifs, de portraits, d'impressions, de dialogues et de nouvelles. Je me débarrassais de beaucoup de poids mort, apprenant au jour le jour et essayant de nettoyer le terrain pour le travail professionnel.* »

⁂

Dans l'été 1939, pour donner un débouché à une partie de sa production, Bradbury lança son propre fanzine, *Futuria Fantasia.* Là, sous son propre nom et quatre pseudonymes (Guy Amory, Ron Reynolds, Anthony Corvais et Doug Rogers), il remplit les pages d'articles, de poèmes, de satires et d'une demi-douzaine de nouvelles. Heinlein, Kuttner, Rocklynne, Hannes Bok, Ackerman, Yerke, Hasse et Damon Knight donnèrent de courtes contributions à « *FuFa* », mais le rédacteur en chef Bradbury eut beau faire appel à une aide financière pour continuer la publication (« *les contributions seront cajolées avec enchantement et consues dans un sac de velours vert* »), « *FuFa* » décéda au bout de quatre numéros.

Emergeant du berceau douillet du petit groupe des fans, Bradbury réussit à se poser, si peu que ce soit, comme un écrivain professionnel en novembre 1940 avec *It's not the heat, it's the hu,* satire parue dans *Script,* magazine de luxe de la côte ouest qui donna aussi à d'autres écrivains talentueux mais inconnus (dont William Saroyan) leur première chance. Ce magazine, à ce point de son existence troublée, fut incapable de payer le texte, ce qui ne diminua en rien l'immense joie de Bradbury, qui voyait enfin son nom imprimé en caractères professionnels.

« *Cependant,* » dit Ray, « *quand plusieurs mois eurent passé sans chèque au courrier, je commençai à mettre en doute ma capacité de forcer pour de bon la porte d'une revue qui paye. En juin 1941, je me jurai que si je n'avais rien vendu pour mon 21*e *anniversaire, j'aban-*

donnerais en me cognant la tête contre les murs. »

Un mois à peine avant la date fatidique, à la fin juillet, un chèque de 27,50 $ arriva de *Super Science Stories*, en paiement d'une nouvelle que Ray avait reprise de « *FuFa* » et récrite avec Henry Hasse. C'était *Pendulum*, et elle parut au mois de novembre sous le nom des deux auteurs.

« *Ma part du chèque se montait à* 13,75 $, » dit Ray, « *et c'était comme si j'avais gagné un million ! Je quittai le groupe du Petit Théâtre pour de bon ; il n'était plus question d'être acteur. Par Dieu, j'étais un* écrivain *! A la fin de* 1941, *j'avais écrit* 52 *nouvelles en* 52 *semaines, et j'en avais vendu trois avec le secours de mon agent Julius Schwartz.* »

En 1942, ayant vendu une autre demi-douzaine de nouvelles, Ray quitta son métier de vendeur de journaux pour se lancer dans le travail d'écrivain à plein temps. Il envahit les pages de *Weird Tales*, où son talent s'épanouit pleinement. Avec sa deuxième nouvelle pour cette revue, *Le vent*, publiée au début de 1943, il commença à utiliser ses terreurs et ses souvenirs d'enfance pour élaborer des fictions fondées sur le réel. Et c'est en décembre de la même année que parut sa première nouvelle de science-fiction de qualité, *King of the gray spaces*, chaleureuse et touchante histoire d'un enfant qui quitte ses amis et ses parents pour devenir un pilote de fusée.

Encore indécis, sans ligne directrice, Bradbury fait simultanément du très bon et du très mauvais travail. Le type de science-fiction qu'il voulait écrire, sans trucs ni science, se heurtait à l'opposition inflexible des rédacteurs en chef. Le seul encouragement qu'il reçut jamais d'un rédacteur en chef provenait de ceux des revues policières populaires. Ceux des magazines de SF lui conseillaient de s'adapter, d'écrire selon une formule plus standardisée s'il voulait vendre. Contraint et forcé, il écrivit trois imitations de Leigh Brackett, péniblement transparentes, pour la revue *Planet*, et se lança dans les revues policières avec des histoires criminelles banales et conventionnelles. Ce n'était que dans *Weird Tales* que ses œuvres se montraient vivantes et personnelles, et il gagna ses premiers admirateurs avec des nouvelles comme *The sea shell*, *Le lac* et *Le bocal*.

Exempté de service militaire pour troubles visuels, Bradbury contribua à l'effort de guerre pendant les années 40 en faisant de la publicité et des pièces radiophoniques pour le compte de la Croix Rouge et de la Banque du Sang.

« *A la fin de* 1945, *j'avais besoin de* 500 *dollars pour financer un voyage au Mexique,* » raconte-t-il. « *Avec Grant Beach, qui était un très bon ami et un excellent céramiste, je projetais de faire une collection de masques mexicains qui serait prise en charge par le Musée du Comté de Los Angeles. Je savais qu'il faudrait vendre beaucoup de textes « publics » aux revues qui payent bien pour gagner l'argent nécessaire. Depuis que je paraissais régulièrement dans les magazines populaires, j'avais peur que les rédacteurs en chef des magazines de grande diffusion ne se formalisent si j'utilisais mon vrai nom. Je ficelai donc trois nouvelles histoires sous le nom de William Elliott — et, en l'espace de trois jours, je reçus trois chèques de* Collier's, *de* Mademoiselle *et de* Charm ! *Ce qui me donna plus qu'assez pour notre voyage. J'écrivis immédiatement aux trois rédacteurs en chef, leur révélant mon véritable nom, et il s'avéra qu'aucun d'entre eux n'avait ja-*

mais entendu parler de Ray Bradbury, et qu'ils se feraient un plaisir de restituer mon véritable patronyme. C'était la percée ; le mur était par terre. Quelle fantastique semaine ! »

Cette même année vit la publication d'une admirable nouvelle de Bradbury sur le conflit racial, située dans l'atmosphère réaliste d'une partie de baseball : *La grande partie entre noirs et blancs.* Parue dans *The American Mercury,* l'histoire fut choisie par Martha Foley pour figurer dans *Best American Short Stories of* 1946 — réalisant un rêve d'enfance et propulsant son jeune auteur dans les rangs très fermés du peloton de tête des nouvellistes américains.

Le voyage au Mexique fut à la fois terrible et enrichissant. Bradbury et Beach aboutirent à Guanajuato, et le choc initial de Ray quand il y vit les momies debout sous terre se refléta dans une magnifique novelette, *A qui le tour ?,* publiée (comme plusieurs autres histoires fondées sur l'expérience mexicaine de l'auteur) après son retour en Californie. « *Ce fut mon premier voyage hors des Etats-Unis. Le pays était étrange et solitaire, et nous ne cessions de nous y enfoncer de plus en plus profondément, vers ces petites villes et ces villages étranges. Pendant un moment, j'ai cru que nous n'en sortirions jamais — et c'est cette crainte que j'ai placée dans mon récit.* »

Le mariage fut « le cap redoutable suivant » dans la vie de Bradbury, et la cour qu'il fit à Marguerite Susan McClure, une diplômée de l'université de Californie, commença d'une manière tout à fait inhabituelle :

« *Maggie travaillait dans une librairie de la ville basse. Tous les après-midis, elle voyait entrer votre serviteur, muni d'un porte-documents. Il fourrait son nez partout, sortait quelques livres, les reposait et s'en allait. Quand un certain nombre de volumes furent portés manquants, Maggie fut convaincue qu'elle avait trouvé le voleur : c'était le type au porte-documents et à l'air louche — c'est-à-dire moi ! Voilà comment nous nous sommes connus. Par bonheur les livres manquants furent retrouvés, et je finis par dérober Maggie elle-même.* »

Ils se marièrent en septembre 1947, un mois à peine avant que le premier livre de Ray, *Dark carnival,* fut publié par Arkham House. Le soir précédant son mariage, Bradbury empila des millions de pages manuscrites, représentant un total de deux millions de mots, et en fit un immense feu de joie. (« *Tout cela était mal écrit et bon à brûler ; jamais je n'ai regretté de l'avoir détruit.* »)

Une semaine après la naissance de sa première fille, il écrivit un conte poétique, *Switch on the night,* afin, dit-il, de « *lui apprendre à ne pas avoir peur du noir comme moi quand j'étais enfant.* » (Cette histoire fut publiée en 1955 comme livre pour enfants et gagna un prix.)

Une autre étape majeure dans la carrière de Bradbury fut celle du cycle de Mars, cette série de contes poétiques, finement ouvragés, sur la planète rouge.

« *Durant l'été* 1944 *et jusqu'en automne, j'avais lu beaucoup de merveilleuses histoires de Wolfe, Steinbeck, Hemingway, Sinclair Lewis, Sherwood Anderson, Jessamyn West, Katherine Anne Porter et Eudora Wlety, et une idée m'est venue : faire une série de nouvelles sur Mars, sur les êtres qui y vivent, sur l'arrivée des Terriens, sur la solitude et la terreur de l'espace. Au cours des années les nouvelles se formèrent toutes seules, inspirées tantôt par des poèmes que Mag me*

lisait à voix haute les soirs d'été (comme Et la lune toujours brillante), *tantôt par des essais ou de longues conversations. En 1948 l'ensemble prit forme brusquement à mes yeux, à cause d'un simple refus.* »

Le refus venait des éditions Farrar-Straus, et s'adressait à un pot-pourri de nouvelles que Ray lui avait soumis par le canal de son agent de New York. Il fut renvoyé avec la mention : « *Trop populaire.* »

Bien que certaines de ces histoires eussent effectivement paru dans des revues populaires, Ray était sûr que cette décision puait le snobisme et, de fureur, il fit ses valises pour aller à New York. Il voulait « rencontrer un éditeur face à face » et trancher la question de la qualité.

« *J'aboutis chez Doubleday. Ils ont aimé mon travail, mais ils voulaient un genre de livre plus homogène, avec un seul thème, ce qui aussitôt me fit penser aux contes martiens. Six mois après je bouclais le manuscrit final.* »

C'était la fin des temps obscurs : avec la mise en vente des *Chroniques martiennes,* Bradbury devint une figure majeure du monde littéraire, et des critiques renommés comme Christopher Isherwood, Clifton Fadiman et Gilbert Highet saluèrent son talent.

Quand le livre fut publié en Angleterre, sous le titre *The silver locusts,* le critique Augus Wilson déclara : « *Pour ceux qui se soucient de l'avenir de la littérature d'imagination de langue anglaise, ce livre est, je crois, une des meilleures raisons d'espoir des vingt dernières années...* »

Ray Russell, qui devait par la suite acheter plusieurs nouvelles de Bradbury pour *Playboy,* résuma ainsi l'impact des *Chroniques :*

« *Discutons à notre guise les défauts de l'œuvre de Bradbury (ce que Kingsley Amis appelle, avec une précision incisive, « ce genre particulier de pacotille plus ou moins évanescente, qui se veut poétique et qui va droit au vieux cœur racorni du critique du dimanche* »), *mais il est impossible de nier sa position unique parmi les écrivains de SF : Bradbury seul a accédé à la notoriété universelle sans jamais abandonner réellement le genre de ses débuts. Loin de déserter la science-fiction, il l'a* élevée *en même temps que lui.* »

♣

En 1952, le réalisateur John Huston écrivit à Bradbury pour lui dire qu'il espérait amener un studio à financer une version cinématographique des *Chroniques* — ce qui fut une très excitante nouvelle pour Ray, car Huston était un de ses dieux, un réalisateur avec qui il avait rêvé de travailler. Les choses tournèrent de telle sorte que l'affaire ne se concrétisa jamais, mais Huston reprit contact avec Bradbury à la fin de 1953, lui offrant calmement la chance de faire le scénario de *Moby Dick.*

« *Je fus tout saisi,* » raconte Ray. « *Quand j'étais enfant, j'avais essayé de lire le livre, et j'avais abandonné. Je dis à Huston que je lui répondrais le matin suivant, et me plongeai dans Melville, que je lus toute la nuit. A l'aube, je savais que je pouvais faire le scénario, et ce mois de septembre, avec Maggie, je mis le cap sur l'Irlande pour entreprendre ce qui allait devenir une aventure insensée.* »

L'expérience cinématographique réelle de Bradbury comprenait en tout et pour tout une histoire originale qu'il avait fait cette année-là pour Universal, *The meteor,* rebaptisée par le studio *It came from outer space,* et dont il avait donné un premier traitement utilisé comme ba-

se pour le scénario d'Harry Essex (1). *Moby Dick* était une tâche infiniment plus complexe, qui demandait de transposer l'essence de Melville en termes cinématographiques. Plein d'appréhensions naturelles sur un tel projet, Bradbury n'était pas préparé à la personnalité agressive et impétueuse de Huston.

« *Il dit qu'il s'est donné pour tâche de me corrompre,* » câbla Bradbury de Dublin. « *Huston espère me voir monter à cheval, chasser à courre, faire de la vitesse en avion et d'une manière générale m'enfouir dans la drogue, le stupre et l'alcool.* »

Huston l'indompté, l'imprévisible, rencontra Ray à Dublin et l'invita à parcourir la campagne irlandaise avec lui et un écrivain de ses amis, Peter Viertel (qui se trouvait là pour travailler sur un autre film).

Ray a gardé le souvenir de cette première après-midi avec Huston : « *Nous traversions un champ quand John repéra un énorme taureau noir tout près de là, qui nous regardait d'un air menaçant. Avant que nous puissions l'arrêter, il avait ôté sa veste en un éclair et l'agitait comme une cape de matador à la face de la bête, criant : « Ho, toro, oh-ho ! » Mon Dieu, nous étions paralysés. Finalement le taureau s'ébroua, secoua la tête et s'en alla. John fut réellement déçu qu'il n'ait pas chargé !* »

Huston a toujours été un farceur notoire — et ses plaisanteries vont de la plus innocente à la plus violente et sans pitié. Il transforma une fois un dîner travesti à Londres en séance de destruction libre du matériel, médusa un gros bonnet d'Hollywood qu'il n'aimait pas en battant des bras et en imitant le cri du coq, et déposa un homme de son acabit, complètement ivre, sur le pont désert d'un navire en pleine mer. Bradbury, naturellement, fut sa cible favorite pendant le tournage de *Moby.*

« *Nous avions déjà fait plus de la moitié de la version finale du script,* » raconte Bradbury, « *quand John apporta un télégramme qui, dit-il, provenait des services directoriaux de la Warner. Il lut :* « PENSONS NE PAS POUVOIR CONTINUER FILM SI RÔLE FÉMININ SEXY N'EST PAS RAJOUTÉ IMMÉDIATEMENT. » *Je froissai le télégramme et le foulai aux pieds. John ne parvenait pas à garder son sérieux. Je le retrouvai sur le canapé, plié en deux et riant comme un grand singe.* »

Bradbury, cependant, parvint à renverser les rôles en une autre occasion. « *John avait invité à dîner un groupe de lords et de ladies 100 % dans son domaine d'Irlande. Il me pressait de rester pour la soirée et je lui répondais que je n'avais pas les habits requis. Cela se passait devant Peter Viertel. Finalement John sortit de la pièce, et Peter aussitôt m'attrapa et m'emmena dans les étages. « On va lui faire voir, » dit-il avec un petit rire, et il mit à jour une vieille jupe de tartan, des guêtres noires, une bourse à frange et une jaquette de soirée. « Vous avez vu ? » dit-il. « Un kilt ! » Quand arrivèrent les très distingués invités de John et que celui-ci fut parmi eux, jouant les hôtes improvisés, je descendis des étages. De la grande porte, d'une voix tonnante, Pete annonça : « Laird McBradbury. » Tous les lords et toutes les ladies se retournèrent dans ma direction. Je vis la mâchoire de John s'abaisser de trois pieds ! Ce fut un délicieux moment.* »

Puis il y eut cet après-midi, au manoir de Huston, où un télégramme arriva pour informer Bradbury que son premier roman, *Fahrenheit*

---

(1) Ce film est sorti en France sous le titre **Le météore de la nuit.** (N.D.T.)

451, amère satire d'un avenir où l'on brûle les livres, avait gagné le prix de 1000 dollars du National Institute of Arts and Letters. (« *John me donna une grande tape sur l'épaule et vociféra : « Voilà ce qui s'appelle trouver de l'argent, mon gars ! Et j'ai juste le placement qu'il te faut. Place jusqu'à ton dernier* cent *sur un bon cheval et tu peux doubler ta mise !* » *J'ai été assez sage pour* ne pas *suivre ce conseil.* »)

Ray passa six mois en Irlande à travailler sur le scénario, écrivant et récrivant quelque 1500 pages pour arriver à un total de 134. *Moby Dick,* avec des retouches mineures apportées au script par Huston, fut tourné en 1956, et bien que cette saga de la grande baleine blanche n'ait pas obtenu le succès critique escompté par Ray (surtout à cause du jeu faible et déplacé de Gregory Peck dans le rôle du capitaine Ahab), ce film de 5 millions de dollars rehaussa la réputation de Bradbury, ouvrant la voie à d'autres travaux scénaristiques.

« *Je fus appelé dans un grand studio pour retravailler un scénario fantastique,* » dit Ray, « *et quand j'eus terminé la lecture, le producteur me demanda comment je le trouvais.* « *Excellent,* » *dis-je.* « *Je* dois *l'aimer, puisqu'il* est de moi. » *Le type avait volé une de mes nouvelles, donné l'idée à un autre écrivain, puis m'avait appelé pour écrire la version définitive, sans s'apercevoir que c'était* moi *l'auteur de l'histoire originale qu'il avait volée ! Il finit par payer les droits, et je suis parti de là sans en demander plus. Cette anecdote, me semble-t-il, est typique de Hollywood.* »

L'expérience de Bradbury avec Huston lui avait fourni les matériaux pour une brassée de nouvelles et de pièces irlandaises, outre l'occasion de visiter Venise, Rome, Florence, Milan et Paris. Au cours de l'été 1957, Londres se joignit à la liste : Sir Carol Reed, le célèbre réalisateur anglais, fit venir Bradbury pour lui faire adapter sa nouvelle *Mañana* en scénario de long métrage.

« *Il lui reste toujours à être filmé,* » dit Ray, « *mais cela peut se faire effectivement, puisque Reed aimait le script. Il se heurta à des difficultés pour obtenir l'appoint financier nécessaire. J'ai eu le même genre de malchance avec les* Chroniques *à la MGM en* 1961 *où j'ai travaillé plusieurs mois sur un scénario de* 158 *pages basé sur le livre. Maintenant, les choses vont peut-être aller mieux. Jean-Louis Barrault prépare une version théâtrale des* Chroniques *à Paris, et le réalisateur français François Truffaut projette actuellement de porter* Fahrenheit 451 *à l'écran. Nous verrons bien ce qui sortira de tout cela.* »

Bradbury a toujours plusieurs projets littéraires en cours, et même les projets qui échouent lui rapportent souvent de jolis dividendes. (Il reçut 10.000 dollars de l'émission de TV de Shirley Temple pour une adaptation de *La fusée,* 10.000 dollars encore pour une option sur *Le splendide costume crème à la vanille* qui devait être porté à l'écran. Aucun des deux projets n'aboutit.)

Dès 1951, Ray réalisait chaque année 100 ventes pour réimpression, et il en a maintenant plusieurs milliers à son actif, son œuvre ayant été traduite en plus d'une douzaine de langues et publiées dans maintes revues étrangères comme *Perspektev, Europa, Crespi, Les Temps Modernes, Nuovi, Vitalino* et *Hjemmet.* (Une de ses nouvelles, *Mars is heaven* (*La troisième expédition*), a été publiée plus de 25 fois à travers le monde.)

Bradbury est un défenseur con-

vaincu de Los Angeles, et rien ne le contrarie plus qu'un New Yorkais brossant un sombre tableau des « périls » de la vie aux alentours de Hollywood. (« *Je peux attester qu'un écrivain new yorkais, inquiet pour sa virginité, peut vivre à Los Angeles sans jamais aller à des cocktails déchaînés, ni se faire jeter dans une piscine avec une starlette blonde vêtue seulement de lingeries vaporeuses.* »)

Ray est en train d'achever son nouveau roman *Léviathan* 99, qu'il appelle « un *Moby Dick* de l'avenir », et un nouveau recueil de ses nouvelles paraîtra prochainement. Il a encore en réserve 100.000 mots d'histoires sur l'Illinois qui peuvent par la suite former un autre livre, et d'autres de ses pièces seront peut-être publiées sous forme de recueil.

Bradbury est vraiment un poète en prose à l'âge de l'espace, un homme en proie à la beauté du mot écrit ; son œuvre reflète une passion pour la forme, le son, les rythmes propres du langage — et il s'est montré capable de transformer cette passion en littérature imaginaire sur un plan très élevé. Ayant atteint le rendement d'un nouveau texte imprimé tous les mois depuis 23 ans, il espère faire au moins aussi bien dans les deux prochaines décades.

« *Le succès est un processus continu,* » dit-il. « *Toute halte est un échec. L'homme qui continue à avancer et à travailler ne peut pas échouer.* »

Ray Douglas Bradbury continue à avancer — et à gagner.

(Traduit par Jacques Goimard.)

INDEX GÉNÉRAL DES ŒUVRES DE RAY BRADBURY

Publications en librairie

1 — Dark carnival, Arkham House, 1947. Comprenant 27 nouvelles :

The homecoming
Skeleton
The jar
The lake
The maiden
The tombstone
The smiling people
The emissary
The traveler
The small assassin
The crowd
Reunion
The handler
The coffin
Interim
Jack-in-the-box
The scythe
Let's play « poison »
Uncle Einar
The wind
The night
There was an old woman
The dead man
The man upstairs
The night sets
Cistern
The next in line

---

2 — The martian chronicles, Doubleday, 1950. (**Chroniques martiennes,** Denoël, 1954.) Comprenant 15 nouvelles et 11 interludes (*) :

(*) **Rocket summer (L'été de la fusée)**
Ylla (Ylla)
The summer night (La nuit d'été)
The Earth men (Les hommes de la Terre)
(*) **The taxpayer (Le contribuable)**
The third expedition (La troisième expédition)
And the Moon be still as bright (Et la Lune toujours brillante)
(*) **The settlers (Les pionniers)**
The green morning (Le matin vert)
(*) **The Locusts (Les sauterelles)**
Night meeting (Rencontre nocturne)
(*) **The shore (Le rivage)**
(*) **Interim (Intérim)**
(*) **The musicians (Les musiciens)**
Way in the middle of the air (A travers les airs)
(*) **The naming of names (Nommer les noms)**
Usher II (Usher II)
(*) **The old ones (Les vieillards)**
The Martian (Le Martien)
(*) **The luggage store (La boutique de bagages)**
The off season (La morte-saison)
(*) **The watchers (Les spectateurs)**
The silent towns (Les villes muettes)
The long years (Les longues années)
There will come soft rains (Il viendra des pluies douces)
The million year picnic (Le pique-nique d'un million d'années)

---

3 — The illustrated man, Doubleday, 1951. (**L'homme illustré,** Denoël, 1954.) Comprenant 18 nouvelles, un prologue et un épilogue :

Prologue
The veldt (La brousse)
Kaleidoscope (Kaléidoscope)
The other foot (Comme on se retrouve)
The highway (La grand'route)
The man (L'homme)
The long rain (La pluie)
The rocket man (L'homme de l'espace)
The fire balloons (Les boules de feu)
The last night of the world (La nuit dernière)
The exiles (Les bannis)
No particular night or morning (Ni un soir ni un matin)

The fox and the forest (Le renard et la forêt)
The visitor (Le visiteur)
The concrete mixer (La bétonneuse)
Marionnettes inc. (Automates, Société Anonyme)
The city (La ville)
Zero hour (L'heure H)
The rocket (La fusée)
Epilogue

---

4 — **The golden apples of the sun.** Doubleday, 1953. **(Les pommes d'or du soleil,** Denoël, 1956.) Comprenant 22 nouvelles :

The fog horn (La sirène)
The pedestrian (Le promeneur)
The April witch (La sorcière du mois d'avril)
The wilderness (Le désert semé d'étoiles)
The fruit at the bottom of the bowl (Les fruits posés au fond de la coupe)
Invisible boy (L'enfant invisible)
The flying machine (La machine volante)
The murderer (Le criminel)
The golden kite, the silver wind (Le cerf volant doré et le vent argenté)
I see you never (Je ne vous reverrai plus jamais)
Embroidery (Broderie)
The big black and white game (La grande partie entre noirs et blancs)
A sound of thunder (Un coup de tonnerre)
The great wide world over there (Le vaste monde au-delà des montagnes)
Powerhouse (Station génératrice)
En la noche (En la noche)
Sun and shadow (Soleil et ombre)
The meadow (La prairie)
The garbage collector (Service de voirie)
The great fire (Le grand incendie)
Hail and farewell (Adieu et bon voyage)
The golden apples of the sun (Les fruits d'or du soleil)

---

5 — **Fahrenheit 451,** Ballantine, 1953. **(Fahrenheit 451,** Denoël, 1955.) Comprenant, outre le roman, deux nouvelles :

The playground (Le terrain de jeux)
And the rock cried out (Manana)

---

6 — **The october country,** Ballantine, 1955. **(Le pays d'octobre,** Denoël, 1957.) Comprenant 15 nouvelles reprises de **Dark carnival** et révisées par l'auteur, ainsi que 4 inédites en volume (*) :

(*) The dwarf (Le nain)
The next in line (A qui le tour ?)
(*) The watchful poker chip of H. Matisse) (Le vigilant jeton de poker d'Henri Matisse)
Skeleton (Squelette)
The jar (Le bocal)
The lake (Le lac)
The emissary (L'émissaire)
(*) Touched with fire (Canicule)
The small assassin (Le petit assassin)
The crowd (La foule)
Jack-in-the-box (Le diable à ressort)
The scythe (La faux)
Uncle Einar (Oncle Einar)
The wind (Le vent)
The man upstairs (L'homme du second)
There was an old woman (Il était une vieille femme)
The cistern (La citerne)
Homecoming (La grande réunion)
(*) The wonderful death of Dudley Stone (La merveilleuse mort de Dudley Stone)

---

7 — **Switch on the night,** Pantheon, 1955. (Ouvrage pour enfants non traduit.)

---

8 — **Dandelion wine,** Doubleday, 1957 **(Le vin de l'été,** Denoël, 1959.) Comprenant la matière des nouvelles suivantes, réunies et récrites pour former un roman :

Illumination
Dandelion wine
Summer in the air
The season of sitting
The night
The lawns of Summer
The happiness machine
Season of disbelief
The last, the very last
The green machine
The trolley
Statues
The window
The swan
The whole town's sleeping
Good-by, Grandma
Dinner at dawn

---

9 — **A medicine for melancholy,** Doubleday, 1959. **(Remède à la mélancolie,** Denoël, 1961.) Comprenant 22 nouvelles :

In a season of calm weather (Par un beau jour d'été)
The dragon (Le dragon)
A medicine for melancholy (Un remède à la mélancolie)
The end of the beginning (La fin du commencement)
The wonderful ice-cream suit (Le splendide costume crème à la vanille)
Fever dream (Le rêve de fièvre)
The marriage mender (Le raccommodeur de ménages)
The town where no one got off (La ville où personne n'est descendu)
A scent of sarsaparilla (L'odeur de la salsepareille)
Icarus Montgolfier Wright (Icare Montgolfier Wright)
The headpiece (Le casque)
Dark they were, and golden-eyed (Ils avaient la peau brune et les yeux dorés)
The smile (Le sourire)
The first night of Lent (Le premier soir de Carême)
The time of going away (L'heure du grand départ)
All Summer in a day (Et l'été ne dura qu'un jour)
The gift (Le cadeau)
The great collision of Monday last (La collision mémorable de lundi dernier)
The little mice (Les petites souris)
The shore line at sunset (Coucher de soleil sur la plage)
The strawberry window (La vitre couleur fraise)
The day it rained forever (Le jour où la pluie tomba)

---

10 — **The day it rained forever,** Ruper Hart-Davis, 1959. Edition anglaise de **A medicine for melancholy,** comprenant 18 nouvelles de l'édition américaine, ainsi que 5 autres dont 4 inédites en volume (*) :

(*) Referent
(*) Almost the end of the world
(*) Here there be tygers
(*) Perchance to dream
And the rock cried out

---

11 — **Something wicked this way comes,** Simon and Schuster, 1962. Roman fantastique dont un extrait a paru dans **Fiction** nº 110, sous le titre **Le manège.** (A paraître chez Denoël en mars 1964 sous le titre **La foire des ténèbres)**

---

12 — **R is for rocket,** Doubleday, 1962. Anthologie pour les jeunes gens, comprenant 17 nouvelles reprises de divers recueils, ainsi que 2 inédites en librairie :

Frost and fire
R is for rocket

---

13 — **The anthem sprinters,** Dial Press, 1963. Comprenant cinq pièces en un acte (dont quatre situées en Irlande) :

The first night of Lent
The great collision of Monday last
Stop, consider, think, do !
The anthem sprinters
The meadow

Edition originale des nouvelles (1940-1962)

(Les sigles suivants indiquent dans quel ouvrage figurent les nouvelles qui ont été reprises en volume :

DC : Dark carnival
MC : The martian chronicles
IM : The illustrated man
GA : The golden apples of the sun
F : Fahrenheit 451
OC : The october country
DW : Dandelion wine
MM : A medicine for melancholy
RF : The day it rained forever
RR : R is for rocket

En cas de changement de titre pour l'édition en volume, le second titre est mentionné entre parenthèses.)

1940

It's not the heat, it's the hu—, **Script,** 2 Nov.

1941

To make a long story much, much shorter, **Script,** 5 juil.
Pendulum (avec Henry Hasse), **Super Science Stories,** Nov.

1942

Eat, drink and be wary, **Astounding SF,** juil.
The candle, **Weird Tales,** Nov.

1943

The piper, **Thrilling Wonder Stories,** Fév.
The wind, **Weird Tales,** Mars **(DC)**
Subterfuge, **Astonishing Stories,** Avril
The crowd, **Weird Tales,** Mai **(DC)**
Gabriel's Horn (avec Henry Hasse), **Captain Future,** Printemps
The scythe, **Weird Tales,** juil. **(DC)**
Doodad, **Astounding SF,** Sept.
And watch the fountains, **Astounding SF,** Sept.
Promotion to satellite, **Thrilling Wonder Stories,** Automne.
The ducker, **Weird Tales,** Nov.
King of the gray spaces, **Famous Fantastic Mysteries,** Déc. **(RR : R is for rocket)**

1944

The sea shell, **Weird Tales,** Janv.
Reunion, **Weird Tales,** mars **(DC)**
The monster maker, **Planet Stories,** Printemps
I, rocket **Amazing Stories,** Mai.
The lake, **Weird Tales,** mai **(DC)**
There was an old woman, **Weird Tales,** Juil. **(DC)**
Killer, come back to me, **detective tales,** Juil.
The long night, **New Detective,** Juil.
Yesterday I lived, **Detective Fiction,** Août
Morgue ship, **Planet Stories,** Eté.
The trunk lady, **Detective Tales,** Sept.
Bang ! You're dead, **Weird Tales,** Sept.
Half-pint homicide, **Detective Tales,** Nov.
The jar, **Weird Tales,** Nov. **(DC)**
It burns me up, **Dime Mystery,** Nov.
Undersea guardians, **Amazing Stories,** Déc.
Four-way funeral, **Detective Tales,** Déc.
Lazarus come forth, **Planet Stories,** Hiver.

1945

The poems, **Weird Tales,** Janv.
I'm not so dumb, **Detective Tales,** Fév.
Hell's half hour, **New Detective,** Mars
The tombstone, **Weird Tales,** Mars **(DC)**
Skeleton, **Script,** 28 Avril
The watchers, **Weird Tales,** Mai
Dead men rise up never, **Dime Mystery,** Juil.
Corpse carnival (pseud. « D. R. Banet »), **Dime Mystery,** Juil.
The dead man, **Weird Tales,** Juil. **(DC)**
The big black and white game, **American Mercury,** Août **(GA)**
Skeleton (autre histoire que celle parue dans **Script**), **Weird Tales,** Sept. **(DC)**
The long way home, **Dime Mystery,** Nov.
The invisible boy, **Mademoiselle,** Nov. **(GA)**

1946

Final victim (avec Henry Hasse), **Amazing Stories,** Fév.
The traveler, **Weird Tales,** Mars **(DC)**
One timeless spring, **Collier's,** 13 Avril
The miracles of Jamie, **Charm,** Avril
The smiling people, **Weird Tales,** Mai **(DC)**
Defense mech, **Planet Stories,** Printemps.
Rocket skin, **Thrilling Wonder Stories,** Printemps.
Her eyes, her lips, her limbs, (pseud. « Wm. Elliot »), **Californian,** Juin
Chrysalis, **Amazing Stories,** Juil.
The night, **Weird Tales,** Juil. **(DC)**
The electrocution (pseud. « William Elliot »), **Californian,** Août
Lorelei of the red mist (avec Leigh Brackett), **Planet Stories,** Eté
The million year picnic, **Planet Stories,** Eté **(MC)**

The homecoming, **Mademoiselle,** Oct. **(DC)**
The creatures that time forgot, **Planet Stories,** Automne. **(RR :** Frost and fire)
Let's play poison, **Weird Tales, Nov. (DC)**
The small assassin, **Dime Mystery,** Nov. **(DC)**
A careful man dies, **New Detective,** Nov.

1947

The handler, **Weird Tales,** Janv. **(DC)**
The man upstairs, **Harper's,** Mars **(DC)**
Tomorrow and tomorrow, **Fantastic Adventures,** Mai
The cistern, **Mademoiselle,** Mai **(DC)**
Rocket summer, **Planet Stories,** Printemps **(MC)**
Interim, **Weird Tales,** Juil. **(DC)**
Wake for the living, **Dime Mystery,** Sept. **(DC :** The coffin)
El dia de muerte, **Touchstone,** Aut.
Interim (Time intervening), **Epoch,** Automne
Zero hour, **Planet Stories,** Automne **(IM)**
I see you never, **New Yorker,** 8 Nov. **(GA)**
The irritated people, **Thrilling Wonder Stories,** Déc.
The emissary
Uncle Einar
The next in line
The maiden
The night sets
Jack-in-the-box
} dans DARK CARNIVAL

1948

The candy skull, **Dime Mystery,** Janv.
The shape of things, **Thrilling Wonder Stories,** Fév.
The october game, **Weird Tales,** Mars
Powerhouse, **Charm,** Mars **(GA)**
The black ferris, **Weird Tales,** Mai
Jonah of the Jove run, **Planet Stories,** Printemps
And the moon be still as bright, **Thrilling Wonder Stories,** Juin **(MC)**
The Earth men, **Thrilling Wonder Stories,** Août **(MC)**
Pillar of fire, **Planet Stories,** Eté
The long years, **Maclean's Magazine** (Canada) 15 Sept.
Fever dream, **Weird Tales,** Sept. **(MM)**
End of summer, **Script,** Sept.
Mars is heaven, **Planet Stories,** Automne **(MC :** The third expedition)
Referent (pseud. « Brett Sterling »), **Thrilling Wonder Stories,** Oct. **(RF)**
The square pegs, **Thrilling Wonder Stories,** Oct.
The Women, **Famous Fantastic Mysteries.** Oct.
Touch and go, **Detective Book Mag.,** Nov. **(GA :** The fruit at the bottom of the bowl)
The visitor, **Startling Stories,** Nov. **(IM)**
The off season, **Thrilling Wonder Stories,** Déc. **(MC)**
The spring night, **The Arkham Sampler,** Hiver **(MC :** Summer night)
Asleep in Armageddon, **Planet Stories,** Hiver **(RF :** Perchance to dream)
The meadow, dans BEST ONE ACT PLAYS of 1947-48 **(GA)**

1949

The silence, **Super Science Stories,** Janv.
The man, **Thrilling Wonder Stories,** Fév. **(IM)**
The great fire, **Seventeen,** Mars **(GA)**
The silent towns, **Charm,** Mars **(MC)**
Marionettes, inc., **Startling Stories,** Mars **(IM)**
The concrete mixer, **Thrilling Wonder Stories,** Avril **(IM)**
I, mars, **Super Science Stories,** Avril
The lonely ones, **Startling Stories,** Juil.
Changeling, **Super Science Stories,** Juil.
The one who waits, **The Arkham Sampler,** Eté
The naming of names, **Thrilling Wonder Stories,** Août **(MM :** Dark they were, and golden-eyed)
Holiday, **The Arkham Sampler,** Automne
The mad wizards of Mars, **Maclean's Magazine,** 15 Sept. **(IM :** The exiles)
Kaleidoscope, **Thrilling Wonder Stories,** Oct. **(IM)**
Impossible, **Super Science Stories,** Nov. **(MC :** The martian)
A blade of grass, **Thrilling wonder Stories,** Déc.

1950

I'll not look for wine, **Maclean's Magazine,** 1er Janv. **(MC :** Ylla)
All on a summer's night, **Today,** 22 Janv.
Payment in full, **Thrilling Wonder Stories,** Fév.
Outcast of the stars, **Super Science Stories,** Mars **(IM :** The rocket)

Punishment without crime, **Other Worlds**, Mars
Carnival of madness, **Thrilling Wonder Stories**, Avril **(CM** : Usher II)
Miss Bidwell, **Charm**, Avril
There will come soft rains, **Collier's**, 6 Mai **(MC)**
To the future, **Collier's**, 13 Mai **(IM** : The fox and the forest)
The highway (pseud. « Leonard Spaulding »), **Copy**, Eté **(IM)**
Forever and the Earth, **Planet Stories**, Printemps
The illustrated man, **Esquire**, Juil. **(IM)**
Way in the middle of the air, **Other Worlds**, Juil. **(MC)**
Purpose, **Startling Stories**, Juil. **(IM** : The city)
The window, **Collier's**, 5 Août **(DW)**
Death-by-rain, **Planet Stories**, Eté **(IM** : The long rain)
The whole town's sleeping, **Mccall's**, Sept. **(DW)**
The world the children made, **Sat. Eve. Post**, 23 Sept. **(IM** : The veldt)
Death wish, **Planet Stories**, Automne
Season of disbelief, **Collier's**, 25 Nov. **(DW)**
The bonfire, **Torquasian Times**, Hiver
The green morning } dans THE MARTIAN CHRONICLES
Night meeting } dans THE MARTIAN CHRONICLES

1951

The fireman (première version de FAHRENHEIT 451), **Galaxy SF**, Fév.
The last night of the world, **Esquire**, Fév. **(IM)**
The other foot, **New Story**, Mars **(IM)**
The green machine, **Argosy** (England), Mars **(DW)**
In this sign, **Imagination**, Avril **(IM** : The fire balloons)
The pumpernickel, **Collier's**, 19 Mai
These things happen, **McCall's**, Mai.
The screaming woman, **Today**, 27 Mai.
The rocket man, **Maclean's Magazine**, Mai **(IM)**
The beast from 20.000 fathoms, **Sat. Evening Post**, 23 Juin **(GA** : The fog horn)
The pedestrian, **The Reporter**, 7 Août **(GA)**
The season of sitting, **Charm**, Août **(DW)**
A little journey, **Galaxy SF**, Août
Embroidery, **Marvel SF**, Nov. **(GA)**
No particular night or morning, dans THE ILLUSTRATED MAN
The illustrated man (prologue), dans THE ILLUSTRATED MAN

Here there be tygers, dans NEW TALES OF SPACE AND TIME **(RF)**

1952

The April witch, **Sat. Evening Post**, 5 Avril **(GA)**
The wilderness, **Today**, 6 Avril **(GA)**
The lawns of Summer, **Nation's Business**, Mai **(DW)**
Love contest (pseud. « Leonard Douglas »), **Sat. Evening Post**, 23 Mai
A piece of wood, **Esquire**, Juin
A sound of thunder, **Collier's**, 28 Juin
The smile, **Fantastic**, Eté **(MM)**
Cora and the great wide world, **Maclean's**, 15 Août **(GA** : The great wide world over there)
The tombling day, **Shanandoah**, Automne
A flight of ravens, **California Quarterly**, Hiver
Torrid sacrifice, **Cavalier**, Nov. **(GA** : En la noche)
The gift, **Esquire**, Déc. **(MM)**

1953

Sun and shadow, **The Reporter**, 17 Mars **(GA)**
Hail and farewell, **Today**, 29 Mars **(GA)**
Bullet with a name, **Argosy**, Avril
The murderer, **Argosy** (England), Juin **(GA)**
Dandelion wine, **Gourmet**, Juin **(DW)**
And so died Riabouchinska, **The Saint Detective Mag.**, Juin-Juil.
Time in thy flight, **Fantastic Universe**, Juin-Juil.
The millioneth murder, **Manhunt**, Sept. **(F** : And the rock cried out)
The garbage collector, **The Nation**, 10 Oct. **(GA)**
A scent of Summer, **Argosy** (England), Oct. **(MM** : Scent of sarsaparilla)
The playground, **Esquire**, **Oct. (F)**
The golden apples of the sun, **Planet Stories**, **Nov. (GA)**
The golden kite, the silver wind, **Epoch**, **Hiver (GA)**
The flying machine, dans THE GOLDEN APPLES OF THE SUN

1954

The marriage mender, **Collier's**, 22 Janv. **(MM)**
The dwarf, **Fantastic**, Janv.-Fév. **(OC)**
Dinner at dawn, **Everywoman's Mag.**, Fév. **(DW)**
All Summer in a day, **Mag of Fantasy and SF**, Mars **(MM)**

Interval in sunlight, **Esquire,** Mars
The watchful poker chip (of H. Matisse), **Beyond,** Mars **(OC)**
Shopping for death, **Maclean's Magazine,** 1er Juin **(OC** : Touched with fire)
At midnight, in the month of June, **Ellery Queen's Mystery Mag.,** Juin
They knew what they wanted, **Sat. Evening Post,** 26 Juin
The wonderful death of Dudley Stone, **Charm,** Juil. **(OC)**
The swan, **Cosmopolitan,** Sept. **(DW)**

1955

The last, the very last, **The Reporter,** 2 Juin **(DW)**
The trolley, **Good Housekeeping,** Juil. **(DW)**
The dragon, **Esquire,** Août **(MM)**
The mice, **Escapada,** Oct. **(MM** : The little mice)
The strawberry window, dans STAR SF STORIES, no 3 **(MM)**

1956

Summer in the air, **Sat. Evening Post,** 18 Fév. **(DW)**
The first night of Lent, **Playboy,** Mars **(MM)**
Icarus Montgolfier Wright, **Mag. of Fantasy and SF,** Mai **(MM)**
Next stop, the stars, **Maclean's Magazine,** 27 Oct. **(MM** : The end of the beginning)
The time of going away, **The Reporter,** 29 Nov. **(MM)**

1957

In a season of calm weather, **Playboy,** Janv. **(MM)**
Illumination, **The Reporter,** 16 Mai **(DW)**
Good-by, Grandma, **Sat. Evening Post** 25 Mai **(DW)**
The day it rained forever, **Harper's,** Juil. **(MM)**
The happiness machine, **Sat. Evening Post,** 14 Sept. **(DW)**
Almost the end of the world, **The Reporter,** 26 Déc. **(RF)**

1958

The headpiece, **Lilliput** (England), Mai **(MM)**

The town where no one got off, **Ellery Queen's Mystery Mag.,** Oct. **(MM)**
The magic white suit, **Sat. Evening Post,** 4 Oct. **(MM** : Wonderful ice cream suit)
The great collision of Monday last, **Contact** no 1 **(MM)**

1959

The shoreline at sunset, **Mag. of Fantasy and SF,** Mars **(MM)**
A wild night in Galway **Harper's,** Août
Statues, **Offbeat** no 4 **(DW)**
A medicine for melancholy, dans A MEDICINE FOR MELANCHOLY

1960

Forever voyage, **Sat. Evening Post,** 9 Janv.
Death and the maiden, **Mag. of Fantasy and SF,** Mars
The drummer boy of Shiloh, **Sat. Evening Post,** 30 Avril
The best of all possible worlds, **Playboy,** Août.
Very late in the evening, **Playboy,** Déc.

1961

The begger on the Dublin bridge, **Sat. Evening Post,** 14 Janv.
The illustrated woman, **Playboy,** Mars

1962

A miracle of rare device, **Playboy,** Janv.
Nightmare carousel, **Mademoiselle,** Janv.
Perhaps we are going away, **Topper,** Janv.
The prehistoric producer, **Sat. Evening Post,** 23 Juin
Tread lightly to the music, **Cavalier,** Oct.
Come into my cellar, **Galaxy SF,** Oct.
The machineries of joy, **Playboy,** Déc.

Références de Bradbury dans "Fiction"

NOUVELLES (* : textes non parus en volume)

L'arriéré no 3
Tout l'été en un jour no 26
Le désert d'étoiles no 28
(*) La longue attente no 33
Icare Montgolfier Wright no 57
L'odeur de la salsepareille no 90
(*) La mort et la vieille fille no 100
(*) Le manège no 110

CRITIQUES

Chroniques martiennes no 6
L'homme illustré no 8
Fahrenheit 451 no 20
Les pommes d'or du soleil no 35
Le pays d'octobre no 50
Le vin de l'été no 68
Un remède à la mélancolie no 93

ARTICLES

Ray Bradbury, mage
par Gérard Klein no 33
Préface à Fahrenheit 451
par Alexandre Kazantzev no 44

TRIBUNE LIBRE

Science-fiction et littérature psychologique
par J. C. Passegand no 69
Le vinaigre de l'été
par Roland Celdran no 71

Nouvelles dans d'autres revues

MYSTERE-MAGAZINE :

Dans la ville endormie no 116
Les fruits au fond de la coupe no 173 bis

GALAXIE :

(*) Le grand voyage no 59

LE SAINT DETECTIVE MAGAZINE :

(*) La femme qui criait no 37

NATHALIE CH. HENNEBERG

Le rêve minéral

Ce qui nous a frappés dans ce nouveau récit de Nathalie Henneberg, c'est l'envergure d'un thème réduit par la volonté de l'écrivain à un traitement d'une quarantaine de pages, mais qui eût pu fournir la matière de tout un roman. On y retrouve ces développements épiques et romantiques devenus familiers aux fervents de l'auteur du **Sang des astres** (son dernier roman, critiqué dans ce numéro), Nathalie Henneberg reste une tête de file de la science-fiction française, au talent incontestable et incontesté. On en trouvera un témoignage supplémentaire dans cette évocation de la Terre envahie par des minéraux vivants (digne pendant à l'épopée végétale décrite dans **Les dieux verts**).

— 1 —

L'AVENTURE — pour Gil Page — avait commencé un matin de septembre 2700, temps terrestre.

Il fut convoqué au Centre de Recherches Temporelles, cet organisme formidable, peu connu du public. Les expériences sur la quatrième dimension qui s'y déroulaient étaient mystérieuses ; on savait que les plus grands savants et les plus brillants cosmonautes y étaient parfois conviés — et qu'ils en ressortaient dix minutes ou dix ans plus tard. Parfois les familles recevaient un câble bref, annonçant la disparition d'un héros « dans le glorieux continuum » — et au Panthéon de la Terre, des stèles d'or portaient des dates qui faisaient rêver.

Gil Page avait 26 ans, un conditionnement parfait de voyageur temporel, une vaste culture hypnotique, la connaissance de plusieurs langues mortes et du maniement des armes oubliées. Une seule note négative dans son dossier : son frère aîné, Hugues, n'était jamais revenu d'un voyage dans le passé (Terre, Egypte, XVIIIe dynastie). (1)

Et personne sur cette Terre de 2700 — sauf quelques spécialistes très rares — ne savait encore que les voyages dans le temps avaient deux buts :

---

(1) Aventure relatée dans **Pêcheurs de lune** (Spécial n° 1).

a) prévenir les catastrophes irréversibles ;
b) pallier leurs effets (dans la marge de possibilités qu'offre le principe d'incertitude d'un nommé Heisenberg).

En pénétrant dans la salle dite d'orientation, Gil vit, dans l'énorme viseur qui en formait toute une paroi, l'univers où il devait aller. C'était d'abord comme une grande prunelle ouverte sur les ténèbres opaques de l'infini sidéral, ténèbres vaguement poudrées de nébuleuses et où le dessin précis de deux ou trois grandes étoiles nues le situa — du moins dans l'espace : il n'avait pas quitté le système solaire. Mais subitement l'écran s'enflamma, se remplit d'éclairs, de roses, de brasiers ; il ne fut qu'un pan de nuit ruisselant de feux infernaux. Sur des milliers de parsecs l'espace brûlait. Des globes indistincts roulaient dans cet enfer écarlate — il distingua la Terre, Mars et Vénus et un tourbillon de débris à la place approximative de Mercure. Le bombardement de météorites projetées par cette fournaise était si serré qu'elles devaient percer de part en part les planètes atteintes. Gil regardait, pâle, fasciné, les boucles de ses cheveux roux collés de sueur froide, ses iris glauques devenus presque blancs d'émotion ; toute cette grande statue humaine vibrait en accord avec le terrible spectacle.

— « Par le Cosmos ! » jura-t-il enfin. « Et l'homme a survécu à cela ? »

Une voix tomba des cintres. Modérée, aérienne et chagrine, elle appartenait au Grand Chef des Recherches, personnage fabuleux qui, pour ce qu'on en savait dans le Service, pouvait être aussi bien un visiteur extragalactique qu'un nouveau Vinci, Pascal ou Einstein voyageant dans le temps.

— « Oui, il a survécu. C'est une plante coriace. Raison de plus pour nous de ne pas l'abandonner, non ? »

— « Que dois-je faire ? »

— « Ah ! vous vous réveillez ! Eh bien, on ne vous demande pas l'impossible : ni de tendre un parasol pour recevoir des rochers en feu, ni d'arrêter à son stade initial l'explosion de Mercure. C'est un voyage uniquement d'étude. Vous allez vous matérialiser dix ans après le cataclysme et vous verrez alors ce qu'il y aura à sauver. Vous n'aurez ni à agir ni à combattre ; d'ailleurs vous n'en aurez pas le temps matériel. Vous irez trop loin, nous ne pouvons nous permettre aucune imprudence. Où que vous soyez dans l'espace, la fission dimensionnelle rétroactive, guidée par les tempo-radars, s'opérera au bout de 48 heures. »

— « Me croyez-vous divisible à la manière des êtres-forces ? Qu'aurai-je le temps de voir sur cette Terre en 48 heures ? »

— « Oh ! » dit la voix, « il n'y aura peut-être pas grand-chose à voir... Vous agirez pour le mieux. Allez, commandant Page. Quoi qu'il advienne, nous sommes avec vous. »

C'était un congé en règle, en même temps qu'une promotion. Cela devenait sérieux. Gil rejoignit la station temporelle. En 2700 il n'existait que trente chronoscaphes à commandes ESP. Extérieurement semblable à une carlingue d'astronef, un chronoscaphe agissait individuellement. Ses énergétos exerçaient une stimulation méthodique sur les centres de perception extra-sensorielle (principe Rezky). Les navigateurs étaient projetés dans l'espace-temps contracté et abordaient à n'importe quelle époque — ce n'était pas plus difficile que de visiter une planète. Il y avait cependant une difficulté que Wells n'avait pas prévue : l'appareil ne les suivait pas. Le centre était obligé de récupérer ses émissaires par fission temporelle, avec tous les aléas que cela comportait.

(« Car on ne sait jamais quelle monstruosité d'avant ou d'après les âges peut s'engouffrer à travers le vide dans le temps... »)

Lorsque Gil arriva devant son chronoscaphe, un spationaute stationnait devant la carlingue voisine, un spationaute ou un chronaute, en tout cas il ne le reconnut pas. L'homme lui tournait le dos ; revêtu d'une étrange armure qui semblait faite de mica ou de diamants, il était sensiblement plus grand que les camarades du centre. « Quelque Spacien d'Arcturus, » pensa Page, passant son casque à électrodes. Au même instant, le garçon se retourna et il vit un visage d'onyx, dur et parfait, des cheveux presque blancs et de longs yeux sombres. Un spécimen remarquable — et parfaitement inhumain.

— « Nous décollons à la même minute, » dit Gil en souriant. « Nous voici presque jumeaux. Je m'appelle Page. Je ne vous ai jamais rencontré rencontré à la station. C'est votre premier voyage dans l'espace-temps, n'est-ce pas ? »

— « Non, » répondit l'autre, « le troisième. » Sa voix harmonieuse et rauque semblait émaner d'une harpe et non d'un gosier. « Je m'appelle Erys Geroe. »

— 2 —

Sur la Terre, c'était l'Age Cybernétique et l'Ere du Robot.

La nuit était tombée si brusquement que Siaô Geroe, le Grand Sculpteur (tous les androïdes reproduisaient ses modèles et le considéraient comme un demi-dieu) pesta contre les imprévisions de la météo. Son chronomètre s'était arrêté et le robot des renseignements était absent à son guichet. Siaô en conclut qu'il avait travaillé plus longtemps que d'ordinaire (en fait, Mara, sa femme, étant partie en ville, il ne se pressait pas). Les ateliers et les halls étaient déjà déserts. Mara absente, c'était la maison sans joie et sans lumière... Tout de même, il fallait rentrer. Siaô prit son hélico et survola la Cité des Créateurs, ses édifices d'albâtre et ses parcs d'essences rares. L'humanité depuis 2700 avait appris à vivre... Un

ciel inattendu, violet et plombé, pesait pourtant sur les cimes de jaccarandas et d'eucalyptus géants. Un orage devait se déchaîner quelque part, contenu par des barrières météo, car des coups réitérés, sourds, ébranlaient la plaine. Subitement un choc terrible se produisit tout près et l'hélico fut projeté au sol. La dernière pensée consciente de Siaô fut : « Mara n'aurait pas dû partir... »

Quand il revint à lui, la bouche pleine de sang, la pelouse du Clos des Créateurs n'était qu'une mer de flammes rousses. Il était inconcevable que les installations électro-magnétiques de la Cité n'eussent pu briser cet orage. Il ne sut jamais comment il était parvenu au seuil de sa maison. En travers de la première marche de l'escalier, gisait une mince poupée de son. S'élançant, Siaô releva par des cheveux de miel une tête délicate, un petit visage strié de sang — Maya, sa fille, qui était ce matin en voyage avec sa mère.

— « Maya, » put-il encore demander, « où est maman ? »

L'enfant le fixait. Ses cils et ses sourcils étaient brûlés. Siaô s'étonna de voir à sa fille ce regard violet, sage et amer de grande personne. Il répéta, stupidement :

« Maya, où est ta mère ? »

— « En ville, » dit l'enfant. « Elle m'a dit de prendre l'hélico et de revenir ici. Elle m'a montré comment boucler les courroies et manœuvrer. Des gens voulaient me retenir — la pierre aussi. Il y avait du feu partout. J'ai obéi à maman. »

— « Je ne comprends pas, Maya. La pierre... quelle pierre ? »

— « Elle est venue du ciel. D'autres aussi. »

— « Maya, pourquoi ta mère ne t'a-t-elle pas accompagnée ? »

— « Elle ne pouvait pas, » dit l'enfant. « La pierre était sur ses jambes. »

Juste à cet instant, les néons s'éteignirent sur la Cité du Livre et une lueur écarlate monta à l'horizon. Siaô eut juste le temps d'emporter son enfant au sous-sol de sa maison qui comportait un abri anti-protons, quand la nuit ne fut plus. Un enfer secoué de chocs épouvantables s'ouvrit. La nue violette était striée de lignes de feu où l'on reconnaissait la face d'un globe incandescent soudain effroyablement proche. Une pluie de rochers, une grêle enflammée de météorites écrasaient la plaine et les cités. Le sol tremblait, les édifices et les réserves prenaient feu. Echoués dans la cave, l'homme et l'enfant entendirent la chute des astéroïdes pesant plusieurs tonnes et le crépitement des incendies sur leurs têtes. Les murs ignifugés et les assises creusées aux jours de la Peur Atomique résistaient. Jusqu'à quand ?... Inutilement, puérilement, l'homme tenta de contacter, par audiophone d'abord, puis par la radio, la Cité du Livre, la Métropole ; en vain : toutes les installations se taisaient. Il semblait aux deux captifs que, dans le déchaînement des éléments, le globe terrestre même s'était émietté et qu'ils roulaient au creux d'un éclat de granit dans les ténèbres

sidérales. Et Mara était restée dehors, dans cet enfer ! A un certain moment, Siaô, fou de rage, essaya de quitter la cave, mais la porte s'était bloquée, le système électrique ne fonctionnait plus, il frappa en vain la cloison de ses poings qui saignaient. L'accès de désespoir fut suivi de prostration et d'un évanouissement. Revenu à lui, dans ce vacarme de fin de monde que ne pouvaient plus contenir les blocs insonorisés, il eut avec Maya des colloques inutiles, insensés.

— « Comment était cette pierre ? Un bloc de basalte noir ? »

— « Oh ! non, » disait l'enfant. « C'était du marbre. Ou de l'onyx, d'un blanc rosé. C'étaient peut-être des flammes qui lui donnaient cette couleur-là ? »

— « Ta mère t'a dit de partir, tu lui as obéi. C'est bien. Mais elle ? Comment peux-tu savoir qu'elle ne pouvait pas bouger ? »

— « Si, » disait l'enfant doucement, « je sais. »

Elle n'avait que six ans. Elle savait cependant qu'il ne fallait pas parler à son père de l'horrible odeur de chair brûlée, ni de cette mousse rose et noire qui respirait et d'où sortait encore la voix légère de Mara...



Des jours passèrent. Ou des semaines. Ils se nourrissaient avec les vivres contenus dans le frigidaire, mais celui-ci ne fonctionnant plus, le pain devint sec et les pâtés moisirent. Il fallut se contenter de pilules de concentrés. Après avoir fait plusieurs fois le tour des cadrans, les aiguilles électriques des horloges s'arrêtèrent. Maintenant, Siaô en était sûr : une énorme catastrophe s'était abattue sur le pays entier, peut-être sur toute la Terre. Aucune milice des Cités ne viendrait faire des fouilles pour les retrouver et sans doute, là-haut, n'y avait-il plus de Cités, plus rien. Ils ne devaient plus compter que sur eux-mêmes, et puisqu'il voulait partir à la recherche de Mara, il fallait vivre, il fallait avant tout quitter cette cave à l'air vicié. Il trouva au fond des sous-sols une pioche et s'attaqua à la cloison de sortie. Celle-ci semblait bloquée par le sable et les rochers. Finalement, sous les coups puissants du sculpteur, une issue s'ouvrit, une faible lueur filtra entre deux blocs de pierre. L'homme creusa fébrilement et découvrit deux arêtes étranges qu'il palpa en connaisseur : porphyre ou métaphyre, roche quartzifère, violacée, encore chaude. Ces pierres-là venaient de loin.

— « Je ne sais pourquoi, » dit Maya qui brûlait de fièvre, « ça me semble vivant. Et mauvais. »

Une lueur froide s'insinuait entre deux masses minérales : dehors il faisait jour.

Emergeant du souterrain, Siaô retint un cri : il ne reconnaissait pas le paysage — nivelé, calciné, pavé de météorites étincelantes.

Il ne restait rien des jardins ni du Clos des Créateurs, quelques monticules de gravats marquaient l'emplacement des maisons. Seule, par un hasard providentiel, la Pyramide blanche de la Cité du Livre dominait cette désolation.

Siaô porta sa fille dans la Cité du Livre.

Construite en lécite stellaire, elle n'avait pas souffert extérieurement. Cette sorte de forteresse était le cœur et le cerveau d'un peuple qui était, lui, l'intelligence de l'humanité. Sur le linteau du porche figurait une phrase d'une langue ancienne, douce, morte :

KTEMA EIS AEI

— « *Ici le trésor éternel...* » traduisit Geroe.

Pour Siaô, qui avait grandi dans le Clos des Créateurs, la Pyramide était à la fois un temple et une patrie. Elle était belle : une géométrie harmonieuse régissait le tracé de ses escaliers et de ses pentes, des galeries octogonales la foraient mieux qu'un rayon de miel. Les alvéoles contenaient des millions d'étuis à micro-films, ils offraient l'histoire d'un peuple dans un dé à coudre et une discipline complexe dans le creux d'une main. Sur les paliers, les écrans et les téléniseurs facilitaient l'assimilation. Toutes les connaissances humaines tenaient dans l'admirable édifice, vide.

Dans les galeries inférieures, Siaô se heurta à des masses de robots bloqués, leurs connexions grillées. Au musée d'océanographie, un projecteur à transistors s'était arrêté à jamais sur l'image d'une pieuvre géante. Dans la serre de plantes précieuses où se fanaient les blanches Albanes et les Aurores Boréales éclaboussées de pourpre, là où les savants du monde entier se réfugiaient aux heures de loisir, Siaô trouva sur une cathèdre un exemplaire unique de *Popol-Vuh*, le livre sacré des Mayas, protégé par une fine pellicule plastique, ainsi qu'une bible et un diaire.

On lisait sur le parchemin Maya :

« *Il y eut de grandes destructions, il plut des pierres et du sable, la matière bouillonna et il en sortit des rochers pourpres. Des hommes périrent sous la pluie de feu, d'autres, changés en oiseaux, s'envolèrent, le soleil même brûla et tout se consuma dans les édifices...* »

Et sur la Bible :

« *Une grande étoile est tombée du ciel, elle brûlait comme un luminaire, elle est tombée sur un tiers des fleuves et sur les sources d'eau. Le nom de cette étoile est* ABSINTHE. »

Le diaire était très ancien, rempli successivement par tous les grands archivistes, depuis que la Bibliothèque avait été fondée. Sur la dernière page, une main tremblante avait tracé :

« *Toutes ces prophéties sont justes : la Terre vit des catastro-*

phes alternées. Une grande étoile a éclaté dans les cieux, sa couleur est de cinabre, pour ce qu'elle recèle des vapeurs de mercure. Et c'est son nom. Elle a rompu son orbite et ses débris tombent sur la Terre. C'est la fin — ce cadavre d'astre remplit la nue, un tiers de la surface terrestre brûle et l'humanité périt sous la pluie des météores, le feu et l'horreur. Nous, les quelques survivants, nous nous levons et nous partons car nous avons rêvé... »

Dans les communs de la Bibliothèque, le survivant trouva quelques hélicos de transport et survola la métropole proche. Elle s'ouvrit devant Siaô dans son horreur pétrifiée, avec les squelettes transparents de ses demeures qui se consumaient encore, le dessin cendreux à la place des parcs et des gares. Le pire, c'étaient d'énormes blocs de quartz ou de marcassite qui écrasaient des quartiers. Ces masses semblaient... oui, étrangement vivantes. Gonflées de sève, dépouillées de leur gangue et polies par leur passage à travers l'infini, brûlaient-elles ? Et de quels feux ? Les fauves chalcédoines géodiques étaient pourpres, les monstrueuses opales s'irisaient et les grands aérolithes noirs — les ammonites — prenaient un reflet de sang sec. Sculpteur, connaissant les gemmes, Siaô se surprenait à entretenir des pensées singulières. Etaient-ce vraiment des pierres ? Dans l'infini, la vie prend des apparences si bizarres ! Peut-être sur un autre globe, opaques et inertes, ces masses de carbone et de silex avaient-elles attendu des millénaires que naisse en elles la terrible soif de conquête... Ou bien cela leur était-il venu en traversant le vide spatial, en frôlant les étoiles ? La vie n'est qu'une décharge énergétique entre deux pôles — cela avait pu se produire dans ces amas de sels colloïdaux.

Pris dans le tourbillon de ces pensées, il ne fut pas étonné d'entendre un appel — Mara, sans doute, Mara qu'il croyait morte et qu'il était venu rechercher parmi d'horribles cadavres calcinés... Elle vivait et l'appelait. Siaô allait atterrir et courir vers elle. Mais cette projection mentale s'accompagna d'une vision : abîmes d'astres tournoyants, diamants roses, et roses de flamme. Durant un long moment Siaô flotta dans un monde fantastiquement beau, paré de villes de cristal, peuplé de licornes et de chimères, dans des jardins de chrysoprase et d'émeraude, où une Mara inhumainement belle brillait comme une étoile. Et tout à coup, planant sur les ruines, il vit une colonne lamentable traverser la plaine écrasée. Visages gris, yeux vitreux, vêtements en loques cachant d'affreuses plaies, ils allaient, pâles, hallucinés, comme abreuvés de peyotl-mescal, ils allaient hypnotisés, ivres — et les parents ne se reconnaissaient pas entre eux, les mères laissaient leurs enfants courir en sanglotant derrière elles, l'époux abandonnait l'épouse. Le der-

nier lion marchait à côté de la dernière brebis sans la voir — et cela n'avait rien d'édénique. Au contraire. Tous les regards étaient fixés sur un mirage que Siaô Geroe ne voyait plus.

Il y avait parmi ces rescapés quelques collègues du Clos qu'il appela par leurs noms et qui ne répondirent pas.

— 3 —

Maya attendit son père durant plusieurs jours et nuits. Une loi miséricordieuse veut que l'enfance livrée aux chocs plonge dans une brume. Rien n'est encore décidé et tout est possible, les pires des choses ne sont peut-être que des cauchemars dont on peut s'éveiller.

Siaô, en partant, avait enfermé sa fille dans un petit musée souterrain plein de coquillages et de plantes rares. Elle avait un peu dormi, grignoté pain sec et amandes, bu des jus d'orange, et comme elle n'en pouvait plus d'angoisse et d'oppression, elle s'était joué de petits airs sur une cithare vénusienne. Plus âgée, elle se fût étonnée du calme qui l'entourait : au milieu de la planète ravagée, la Cité des Livres était une île de paix, les orchidées s'épanouissaient dans les serres et les murrhins s'irisaient, intacts. On eût dit qu'une barrière invisible protégeait la Pyramide. Mais Maya avait bien d'autres soucis, sa cheville enflait, elle avait faim. Elle finit par découvrir un tableau d'appel et pressa tous les boutons, comme on crie. Une machine se présenta, un énorme robot des Temps Anciens, modèle jadis employé dans les hospices psychiatriques. Il alluma ses lampes rouges en forme de salut et récita :

— « Je m'appelle KWRX. Je suis robot-ambulancier. Je sais traîner, apporter, présenter, frapper, secouer, malaxer et balancer. Bouton bleu : manière douce, déprimés et enfants. Bouton jaune : autres énergumènes. J'obéis aux inflexions de voix. »

— « Cher KWRX, » dit Maya poliment, « je veux voir mon père. Pouvez-vous me conduire près de lui ? »

— « Parfaitement, petite maîtresse. » Le robot n'était pas habitué à des manières aussi gracieuses ; autrefois les individus qu'il voiturait le couvraient d'injures et le bourraient de coups. Dans la mesure où ses circuits étaient capables de sentiments, il fut aussitôt tout dévoué à cette belle petite fille blonde qu'il souleva délicatement dans ses bras pneumatiques. L'un portant l'autre, ils quittèrent le sous-sol. Le robot n'avait aucune idée de l'endroit où trouver Siaô, il obéissait à une consigne générale : « amuser les malades ». Ce qu'il fit. Ils se promenèrent au hasard dans les salles et les galeries, poussèrent tous les boutons rouges, jaunes et violets, actionnèrent les projecteurs, jouèrent au jaquet et aux dames.

Plus tard, Maya pleura de faim et le robot fut affolé. « Mon père, » répétait-elle, « KWRX, robot chéri, portez-moi chez mon père... »

— « Où ? »

— « Mais aux ateliers de sculpture, bien sûr. »

Elle trouva tout simple de donner cette indication et la machine qui était à court de ses moyens, ayant durant des heures traîné, apporté et balancé des objets divers, s'immobilisa sur cette notion précise.

— « Très bien, maîtresse. »

Ils eurent quelque peine à parvenir aux ateliers, car depuis un moment des météorites avaient commencé à tomber dans les escaliers, mais une douce lueur de torches les guida. L'atelier de sculpture paraissait avoir souffert singulièrement. Le robot ayant hissé Maya à son sommet, elle vit un spectacle étrange.

Son père devait être rentré depuis beaucoup d'heures. Il dormait contre un mur. Il dormait pour la première fois depuis ces jours mortels, il avait laissé tomber près de lui ses beaux et cruels outils de sculpteur et il était couvert des pieds à la tête d'une fine et brillante poussière blanche. Et au milieu de la vaste salle, carrelée d'un marbre rouge et noir pareil aux flaques de sang, il y avait une grande statue enchaînée à un rocher. C'était un de ces immenses blocs d'onyx à peine rosé qui avaient écrasé la Ville et jonchaient les abords de la Pyramide. Siaô l'avait traîné ici et s'était acharné sur cette terrible matière semi-vivante. La beauté prométhéenne de l'Etre, ses yeux incrustés d'agate noire, ses lourdes boucles blondes massées en couronne ne pouvaient pas frapper une enfant. Mais Maya vit les muscles longs écartelés par les chaînes, la plaie ouverte, le vautour perché sur le thorax. Elle eut peur et pleura.

— « Maîtresse, » dit le robot, « cet oiseau me gêne. »

— « Quoi ? »

— « Ce malade est mal attaché, il peut se briser les poignets. Et il y a cet oiseau. S'il continue ainsi, l'homme mourra. »

— « Entendu, » dit Maya, « s'il a mal, détache-le. »

(Plus tard, beaucoup plus tard, une Maya devenue jeune fille se demanderait avec désespoirsi ces choses devaient arriver, fatalement. Avait-elle bien vu sur ce visage parfait les stigmates d'une douleur humaine — l'éclat d'une larme, la contraction pathétique ? Plus tard, elle se maudirait.)

Le robot maniait ses pinces avec dextérité. Quand il eut brisé les chaînes, il saisit l'oiseau et le maintint en l'air. L'être minéral se leva avec lenteur. Ses longs yeux noirs se posèrent sur la machine, puis sur l'enfant.

— « Je m'appelle KWRX, » récita le robot, impressionné. « Je suis robot-ambulancier... »

— « Je m'appelle - Erys, » prononça l'être. « Erys - Geroe. Cet homme - m'a - fait. »

— « Que dois-je faire de la bête ? »

— « Jette-la. Dehors. »

Et KWRX lui obéit. Comme à un Humain.

Erys s'était dressé. La plus belle créature que Maya ait jamais vue — et nettement minérale. Chaque parole était une pierre qui tombe. Il la regardait. Il dit :

— « Tu t'appelles ? »

— « Maya Geroe. »

Elle était glacée d'épouvante.

— « M-a-y-a... » répéta la statue. « Il t'a faite - aussi ? »

Son regard chercha Siaô, immobile comme un mort, et Maya sanglota.

— « C'est mon père ! Ne faites pas de mal à mon père ! »

— « Mal ? » répéta l'être. « Non. Pas à lui. » Une pause, puis des mots difficilement articulés par un gosier non humain. « Il a voulu - me faire - souffrir. Mais - il m'a donné - une forme. Il est dieu. Nous ne toucherons jamais - à lui. Ni à toi - qui m'a libéré. Pourquoi ? »

Une femme adulte eût compris peut-être qu'un travail terriblement lent se faisait dans des cellules minérales. Qu'une entité infiniment complexe prenait à travers elle, à travers son cerveau, son premier contact avec un monde de perceptions et de sentiments. Mais Maya n'était qu'une enfant qui pleura et cria :

— « Parce que je suis une idiote ! J'ai cru que vous souffriez — mais vous ne saignez même pas ! Et cet oiseau, ce n'était qu'un vieil épouvantail ! »

— « Pour les Humains, » dit avec obligeance le robot, « saigner et souffrir, c'est la même chose. C'est une petite Humaine. Née d'un homme et d'une femme, vous savez. Ce sont des mystères humains. C'est très compliqué : ils ont leur époque de floraison, comme les arbres, des germes et tout ça. »

— « KWRX ! » cria Maya. « Tu es idiot ! Pourquoi lui expliques-tu... »

— « Je lui explique parce qu'il me le demande. »

— « Mais il ne parle pas ! »

— « Il pense. C'est plus net que la voix des hommes — et plus lourd. Moi, j'obéis aux inflexions de voix... »

— « Je comprends ! » s'insurgea Maya. « Vous êtes deux choses inanimées, vous vous entendez contre les humains ! Allez-vous-en, sale minéral ! Je vous hais ! »

Quelque chose passa sur le visage d'onyx. Une ombre. Une contraction. Un sourire, peut-être.

— « Je m'en vais, » articula Erys. « Mais - je reviendrai. Quand - ton heure - de floraison - sera - venue. »

Il s'en alla.
Toutes les portes s'ouvrirent devant lui.

Et sur la Terre dépeuplée dix ans passèrent.

— 4 —

Une bagarre violente se livrait à l'entrée d'une avenue — de ce qui avait été jadis une avenue — et dont les ruines écrasées, laminées sous une couche de sable, traçaient encore le parcours. Ce fut la première vision qui se dressa devant Gil Page qui se matérialisait dans cet univers de catastrophe. La ville morte. Des colonnades, des portiques transparents sur un plateau nu. Faute de végétation et de spores, une érosion sèche usait les minéraux terrestres morts. Un silence terrible régnait sur ces choses, rien ne bougeait dans le dessin linéaire des rues, parfois une pierre se détachant d'une corniche tombait mollement dans le magma cendreux. Pics effilés, cratères abrupts — oui, cela rappelait les paysages lunaires, et cette Terre où le Service l'envoyait semblait morte depuis longtemps, globe dépeuplé, roulant dans une clarté livide.

Soudain, dans ce silence total, un cri jaillit, un appel à l'aide. Une voix d'enfant ou de femme très jeune. Gil s'avança rapidement dans cette direction. D'autres voix, indistinctes, rauques, hurlèrent et le voyageur comprit avec difficulté :

— « Sus à la Rogue ! »

— « Sus à la pierre qui boit l'homme ! »

Sous un porche, un groupe hâve — visages décharnés, corps presque nus — était aux prises avec ce que Gil prit pour des porteurs : en fait c'était bien cela, un quarteron de lourdes machines rouillées qui véhiculaient une sorte de litière en plastique transparent. C'étaient certainement de très vieilles machines, leurs gestes se déréglaient et sous l'assaut des assaillants elles ne cherchaient pas à se défendre, mais seulement à protéger la litière. Dans la cage translucide brillait une silhouette blanche. Gil prévit le moment où, sous la pluie de pierres qui les criblait, les robots laisseraient échapper leur charge. Et les troglodytes s'élanceraient... Il fit quelques pas en avant et dit d'une voix mesurée :

— « Frères humains, arrêtez. »

Bien sûr, ils n'en firent rien, l'attaque redoubla de violence et le voyageur dut se placer entre la litière tombée au sol et ces êtres — incontestablement humains — qu'il venait secourir. Il pointa vers la terre son arme thermique et traça un arc éblouissant. Dans la terrible lueur, les assaillants virent à leur adversaire une splen-

deur presque minérale — des yeux d'émeraude, des cheveux de topaze brûlée. Mais sous la visière du scaphandre, le visage étroit était ironique et sensible — humain. Ils n'en gémirent pas moins, la face au sol :

— « La pierre ! La pierre va nous boire ! »

— « Ne faites donc pas les idiots, » conseilla Gil à la troupe éperdue. « Je suis un homme comme vous. On pourrait s'entendre. »

Un des prosternés leva la tête avec circonspection : un squelette à tignasse jaune sous le casque rouillé.

— « Tu dis ça ! Et tu défends une pierre rogue ! Foi de Spacien... »

— « Alpha Proxima Centauri ? » interrogea Gil.

— « Comment sais-tu ?... »

Page allait dire : « J'y ai fait escale en 2698... » Mais il évita les précisions. « A cause du scaphandre, » dit-il. « Il n'y a que les planètes du Centaure pour user encore de métaux oxydables. »

Et l'homme délira :

— « Tu viens d'Alpha Centauri ! Ohé, les gars, c'est un des nôtres ! Je m'en porte garant, c'est un astronaute spatial ! » Immense, absolument décharné, il exécutait une gigue autour de Gil ; on eût dit une grande araignée devenue folle de joie. « Frère, ils voulaient te couper les jarrets, mais ils ne le feront pas ! Il faut leur pardonner, on devient fou à se nourrir d'algues... et encore, je suis un nouveau venu ! On m'a envoyé en reconnaissance quand la Terre parut un peu abordable, seulement ma fusée a explosé au sol. Je me suis parachuté — cinq ans sur ce globe maudit... Et toi, » s'interrompit-il avidement, « tu viens de là-haut aussi ? Ils sont inquiets, n'est-ce pas ? Où est ton astronef ? Et puis attends, attends... Pourquoi défends-tu cette pierre-rogue, cette femelle ? »

— « Cette... quoi ? » Gil jeta un coup d'œil à la silhouette blanche, flexible, qui avait quitté la cage et se tenait en silence près de lui. C'était une fille très jeune, d'une grâce étrange. A travers les ténèbres, son visage brillait comme une veilleuse d'albâtre. « Vous ne me direz pas qu'il s'agit d'une statue... »

— « Oh ! non, elle est humaine, elle ! Mais c'est pire. » Le Spacien cracha par terre. « Ecoute-moi, tu viens de loin, tu ne sais pas. Ce sont des pierres-rogues, les plus dangereuses — des semences à minéraux. Les Cristaux qui sont maîtres de la Terre ne se reproduisent guère, mais il s'est trouvé des femelles pour passer de leur côté. Oh ! ils les traitent bien ! Regarde celle-ci avec sa peau de fleur et sa tunique blanche — eh bien, ce n'est qu'un monstre, une fille qui se laisse féconder par les pierres. Une pierre-rogue, ça n'a pas d'autre nom ! »

Gil sentit monter en lui une horreur nauséeuse.

— « C'est impossible, » dit-il. « Un minéral et un mammifère ne peuvent pas... »

— « Fusionner ? On l'aurait cru. Normalement, une pierre est inanimée. Mais eux, les Cristaux, sont vivants ! »

(Encore ce terme : les Cristaux...)

— « Qui ? »

— « Les météorites, quoi ! Les débris de la planète éclatée. Les Maîtres venus de l'espace. Ils ont envahi la Terre, Mars, Vénus... ils ont tout détruit. C'est une lutte à mort entre eux et nous, et cette fille a trahi l'espèce humaine. Laisse-la-nous, nous l'écraserons — ce sera toujours autant de la graine supprimée, donne-la-nous ! »

— « Donne-nous la fille-rogue ! » râla la foule. « A mort ! A mort ! »

Page posa la main sur le désintégrateur. Délibérément. Mais il parla d'une voix calme.

— « Ecoutez, » dit-il, « je veux bien vous croire. Seulement, moi, j'ai été envoyé ici en reconnaissance. Des secours peuvent venir, mais il faut que je sache d'abord à quoi m'en tenir sur vos Cristaux. Cette fille peut me mettre en contact avec ses maîtres. Il serait donc trop bête de la tuer maintenant. Après, nous aviserons. »

— « En contact avec eux ! » fit le Spacien, reculant. « Tu veux entrer dans Petrea ? »

Rien qu'à ce nom, la foule obscure avait reflué. Les deux voyageurs restaient face à face.

— « C'est le nom de leur ville ? » demanda Gil. « Au fait, pourquoi pas ? Où est-elle ? »

— « Personne ne sait. C'est peut-être l'enfer. C'est sous terre — aucun vivant n'y pénètre. »

— « Je suis armé, » dit Page. « Et j'ai une mission à remplir. Vous rappellerai-je, frère Spacien, que le Code Sidéral ordonne aide et assistance à tout navigateur en mission ? »

Ces simples mots opérèrent un miracle — de nouveau, comme dans les siècles lointains, passé, avenir — la discipline spatiale agit. Le nomade décharné redevint un navigateur d'Alpha Centauri, il rectifia la position et prononça :

— « A vos ordres. Que dois-je faire ? »

— « Emmenez vos hommes et attendez mon retour. Où pouvons-nous nous rencontrer ? Où y a-t-il d'autres humains ? »

Le Spacien réfléchit.

— « A la sortie de la ville, il y a une réserve. Sur la grève. Il n'est pas d'endroit sur la Terre qui échappe aux Cristaux, mais ils semblent avoir fait un pacte, ils laissent vivre les hommes de la grève. Je ne sais pourquoi d'ailleurs. Ceux-là sont totalement abrutis. Ils subsistent de plancton et se cachent dans les cavernes. C'est à peu près tout ce qui reste de l'humanité. »

— « Pas d'autres agglomérations, pas de cités ? »

— « Non. Ils ont tout détruit. Même les animaux. Même les arbres — on dirait qu'ils ont bu la sève. Il y a quelques poignées de nomades, comme nous — nous nous déplaçons, nous avons peur de nous fixer... »

— « Pourquoi ? »

Les yeux du Spacien brillèrent d'une fugitive lueur verte, comme les yeux d'une bête prise de panique.

— « Tu n'as donc pas compris ? Ils jettent le filet du Rêve. Et puis ils boivent la vie. »

— « Nous nous rencontrerons sur la grève, » promit Page. « Quand viendra le jour. »

Comme le groupe, obéissant au Spacien, allait s'éloigner, une fille hâve et livide cria quelques mots, les yeux fixés sur Gil. Le navigateur se retourna.

— « Elle dit, » traduisit-il, « que j'ai oublié un renseignement, et c'est vrai. Sur cette plaine, il y a quelque part une tour, où vivent les dieux. Cela s'appelle la Cité des Livres. Mais c'est peut-être une légende — nous n'avons rien vu — nous sommes nouveaux sur ce littoral. A demain, frère. Tu n'as qu'à crier sur la grève mon nom : Jacques. Je serai là. »

Gil fit un pas en avant et, spontanément, les deux hommes esquissèrent un geste étrange que la Terre avait oublié — ils se serrèrent la main. Puis la poignée des errants disparut dans les ténèbres.

— « A nous deux maintenant, » dit Gil, se tournant vers la jeune fille. « Qu'est-ce qui est vrai dans ce que cet homme m'a appris ? »

Elle ne répondit pas aussitôt. Elle le regardait. Ses yeux violets étaient pleins d'une lumière étrange.

— « Vous êtes humain ! » fit-elle enfin. « Et vivant ! »

— « Les autres aussi, ce me semble. »

Elle secoua la tête.

— « Non. Pas tout à fait. Ce Spacien a dit vrai : quelqu'un boit leur sève et leur vie. Leur intelligence aussi. Comprenez-moi, sauf quelques groupes nomades, comme celui-ci, que les Autres n'ont pas localisés, les hommes vivent... autre part que sur la Terre. »

— « Où donc ? »

— « Dans le Rêve Minéral. Oh ! ce n'est pas une notion de l'espace. C'est... il est difficile d'expliquer. Ils ne sont pas là — voilà tout. Ils voient des choses fantastiquement belles. Tout ce que les Cristaux ont vu au long de leur existence fabuleusement longue : spirales d'astres et nébuleuses, brasiers de diamants et roses d'explosions. Des planètes aussi — jeunes et vertes. Une beauté vivante. Comprenez-moi, ce sont les Cristaux qui leur trans-

mettent tout cela : les Cristaux sont opaques et pesants ; à leur état originel, ils sont sans voix, sans ouïe, presque privés d'organes. Je crois qu'ils voient, qu'ils perçoivent à travers leur texture. Leur seule faculté extérieure est de rêver — ils communiquent leurs rêves aux Humains qui, alors, sont perdus et se laissent dévorer sans résistance. »

— « Dévorer ? »

— « Ou boire. Enfin, ils nourrissent les Cristaux. »

— « Je crois comprendre, » dit Gil. Il avait rencontré des choses bien étranges dans ses voyages antérieurs. « Mais comment se fait-il que vous soyez épargnée, vous ? Etes-vous vraiment... » (il prononça le mot avec une visible horreur) « une pierre-rogue ? »

— « Non, » répondit-elle avec orgueil. « Je m'appelle Maya. Je suis une Geroe. »

— « Cela veut dire ? »

— « J'habite la Tour des Livres avec mon père. Lui non plus ne rêve pas. »

— « Et les pierres ne vous touchent pas ? »

— « Non. » Elle expliqua avec accablement : « Siaô, mon père, est un sculpteur. Moi aussi. Vous comprenez, nous pouvons leur donner une forme. Et je ne sais pas pourquoi, ils ont besoin d'être différenciés. »

— « Vous êtes leurs dieux, en somme, » fit Page. « Mais vous croyez-vous divins, en réalité ? »

Elle lui adressa un regard rempli de lueurs violettes, tournoyantes, un élan d'espoir, l'éclat d'une larme.

— « Nous sommes leurs prisonniers, plus que ceux de la grève. »

— « Voulez-vous me mener vers votre père ? »

— « Venez. »

— 5 —

Ils arrivèrent trop tard.

Dans l'enceinte de la Cité des Livres, l'immense atelier élevé par des robots ressemblait à une cathédrale. On y pénétrait par un goulet souterrain, creusé dans l'argile rouge, et c'était aussitôt le pandæmonium. Les murs et les voûtes d'obsidienne s'élançaient dans les ténèbres. Une vaste plateforme était encombrée de blocs de matière éternelle et précieuse : l'opale voisinait avec l'agate noire et blanche, arborescente, œillée ou entydre, la tourmaline bicolore avec le jade noir, vert ou mat, le porphyre pourpre avec le jaune marbre de Phrygie, à veines vertes. Plus au fond surgissait une jungle de figures étranges, inachevées, issues à mi-corps de la matière. Travaillant pour les Maîtres et pourtant révolté, Siaô avait créé un univers de beauté féroce : il semblait qu'il

reculât devant le dernier sacrilège : donner aux envahisseurs la figure humaine. Dans des gemmes vivantes, troubles et fumeuses, luisantes et opaques — le quartz sulfureux où nageaient les étincelles d'argent, le « morion » où s'agglutinaient les cristaux prismatiques, les améthystes tubulaires ou les rubellites en forme de madrépores — il taillait des monstres. Sa propre imagination s'épuisant, il avait cherché ses modèles dans les antiques enfers, parmi les brassées des papyrus, les microfilms de Chichen Itza et d'Angkor Vat. L'atelier était plein de sphinx, d'Anubis cynocéphales, de Kukulkans à ailes et à griffes.

Depuis un certain instant, Gil sentait des ondes d'inquiétude envelopper Maya qui marchait rapidement dans la forêt de masques bestiaux et divins. Il régnait autour d'eux un silence terrible, le même silence que sur la plaine — et le voyageur ne savait pas à quel point c'était anormal. D'ordinaire, le pandæmonium éclatait de chocs, de grincements — et, oui, même de cris : des centaines de robots, depuis les antiques carcasses rouillées, à coffre énorme, jusqu'aux androïdes biologiques, délicats, s'agitaient parmi les échafaudages, dégrossissaient les blocs, coulaient la stéréoplastine des maquettes, accomplissaient les gros travaux, et Siaô leur criait ses ordres d'une voix rauque, du haut d'un bâti d'aluminium sur lequel il se déplaçait au niveau de ses colosses, le ciseau ou le maillet à la main, couvert de fine poussière scintillante et semblable à un cyclope avec sa puissante carrure et la lampe électrique fixée à son front.

Aujourd'hui les robots étaient immobiles, déconnectés en plein mouvement, et Maya courait parmi les câbles tendus, les tubes d'aluminium, les socles qui attendaient leurs effigies. A la fin, elle se tordit une cheville, tomba à genoux sur l'estrade, et lorsqu'il l'eut rejointe, Page comprit...

L'homme étendu à ses pieds — son cadet de plusieurs siècles — Gil le vit comme un chêne moussu, abattu par des bûcherons, ou encore comme un Zeus créateur, frappé par sa propre foudre. Les bras en croix, ce gisant paraissait immense. Ses cheveux d'argent baignés de sang, les câbles arrachés et les débris de marbre autour de lui, prouvaient que Siaô Geroe était mort comme il avait vécu : en lutteur.

Le corps avait été foulé, écrasé. La cervelle et le sang avaient rejailli jusqu'aux voûtes. Agenouillé à son tour, Gil comprit qu'il ne s'était pas agi d'une arme humaine, d'aucune arme, en fait : seul un poids et un pas minéraux, inexorables, obstinés, avaient pu laminer ainsi la chair et les os. Un maillet sanglant brillait à portée de la main.

— « Ainsi, ils l'ont tué ! » fit Maya entre deux sanglots. « Ils l'ont attaqué, tandis qu'il travaillait, sans méfiance. »

— « Non, » prononça une voix blanche.

Elle venait de très loin — par-delà ce magma de sang et d'os broyés. Mais elle était reconnaissable et Maya s'abattit sur le corps sanglant.

— « Père, oh ! père ! »

— « J'ai eu tort, » reprit la voix. « J'ai voulu ressusciter... Mara. Ta mère, Maya... je lui ai donné les traits d'une femme. Mais ce n'était qu'un monstre — Eria. J'ai frappé. »

Les yeux où palpitait déjà l'obscurité éternelle s'arrêtèrent sur la tête inclinée de Gil.

« Le Messager, n'est-ce pas ? Nous vous avons attendu — espéré... c'était la seule possibilité, si la Terre devait survivre. »

— « Oui, » dit Gil, « je suis un messager, un Humain du fond des temps, envoyé au secours des hommes de cette Terre. Que faut-il faire pour les sauver ? Par où atteindre leurs bourreaux ? Parlez, Siaô Geroe ! »

Mais le mourant délirait déjà. Il dit à Maya : « Tu le sais, il y a deux sortes de créations : la chair et l'esprit. Et nous sommes tous faillibles. » Et à Gil : « Il ne s'agit pas seulement de cette Terre — les êtres de tous les temps et de toutes les planètes sont menacés, s'ils apprennent... Erys a déjà... ils boivent la vie. Un seul moyen : couper leur route vers la vie. Alors la mort et le froid originel les reprendront. A Petrea... »

La bouche au niveau de la face ravagée, Page cria presque (il avait l'impression que Siaô s'éloignait à une vitesse vertigineuse, et avec lui tous ses secrets) :

— « Où est Petrea ? »

Une sorte de sourire incroyable monta à ce qui étaient les lèvres — avec une bulle de sang.

— « Ici, » dit Geroe.

Et il mourut.

...C'est alors qu'ils entendirent le pas.

Il était lourd et lent. Avant même que la porte ne s'ouvrît, Gil sut à qui il aurait affaire. Et parce que Maya tremblait, dans ses longs cheveux opalins, dans son scintillement de larmes et d'étoiles, il la prit dans ses bras, comme pour la défendre du destin. Mais on ne combat pas le destin. Les plus terribles légendes terriennes s'éveillaient au creux de la mémoire hypnotique du voyageur : statues animées et dolmens voyageant dans la nuit, les nains de pierre des Incas, le Commandeur, la Vénus d'Ille... Pour sauver la face — au nom de toute son espèce, fragile, vulnérable, immortelle — le chronaute Gil Page leva la tête.

Dans le sol argileux, une trappe s'était ouverte.

Celui qui parut, dans la lueur de l'aube livide et pourpre (les néons s'allumaient brusquement), comme éclaboussé de sang, était effroyablement humain, et pourtant Gil savait que c'était le Maître

des Cristaux. Plus beau que Maya ou n'importe quel être de la Terre.

Et nettement minéral.

Une sorte d'armure luisante (où donc Gil avait-il déjà vu cette cuirasse irisée ?) le gainait de la tête aux pieds ,et un long manteau de métal bleuâtre, constellé de saphirs, coulait de ses épaules. Il monta les degrés tubulaires de son pas égal. Maya cria :

— « Erys ! »

Comme elle eût jeté : « Gardez-vous, Page ! »

Gil porta la main sur son désintégrateur.

— « N'en faites rien, » conseilla Erys. « Mentalement, je suis plus fort que vous — le coup dévierait. En outre, mon réseau cristallin est monoatomique. Je le tiens de Mercure, mais... » (il s'inclina légèrement) « Siaô m'a donné cette forme. Car il est deux sortes de création — votre Dieu, Lui non plus, n'a pas engendré les hommes. Il les a fait surgir du chaos. »

Ces paroles incroyables tombaient comme des gouttes de diamant. Mais Erys regardait Maya. Une sorte de lueur éclaira l'inhumaine pureté de ses traits.

« Ma sœur, » dit-il. Et puis : « Voici la saison de votre floraison, vous qui êtes... le lys de la vallée... »

Maya cria :

— « Vous avez tué Siaô ! »

— « Même pas. » La douceur minérale était redoutable. « Il a violé le pacte, il a frappé l'un des nôtres. La riposte a suivi. »

— « Il vous sied bien de parler de la violence ! Vous avez écrasé toute vie sur ce globe ! »

— « Reproche-t-on ses dévastations à un cyclone, à un séisme orbital ? Nous n'étions qu'une force cosmique. Mais... » (une effrayante suavité chanta dans ses paroles) « nous avons progressé depuis, Maya. Il n'y avait guère de ressemblance aussi entre le simien du tertiaire et l'Homo Sapiens — ou ce voyageur. Nous aussi nous tendons à nous rapprocher de l'idéal humain. Et c'est d'ailleurs pour cela que je vous cherchais, Gil Page. »

— « Vous me connaissez donc ? » dit Gil, luttant contre les ondes puissantes, froides, inhumaines qui montaient du regard pareil à un lac ténébreux.

— « Oui. Vous venez de loin, moi aussi. On vous a chargé de dépister les envahisseurs à éliminer. Croyez-vous que ce sera facile ? Et est-ce indispensable ? Vous ne pourrez jamais effacer de la trame du temps Mercure ni son désastre — ils se rattachent au passé de la Terre. Ne pourrions-nous pas nous entendre ? Vous paraissez raisonnable et réceptif. Croyez-vous que l'humanité de 2700, si puissante soit-elle, peut lutter contre notre science mille fois millénaire ? Rien ne sert de convaincre, je veux que vous veniez vous-même à ces conclusions. Je sais que vous disposez de

peu de temps. Venez donc, laissons Maya s'occuper de son mort — les femmes humaines sont d'admirables pleureuses. Vous vouliez voir Petrea ? Vous la verrez. Et vous saurez, par la même occasion, ce que l'espèce minérale attend de vous, hommes du passé et de l'avenir. »

Il entraîna Gil, sans donner un regard à Maya.

— 6 —

Le goulet rouge s'étendait plus loin que Page n'avait cru : ses parois luisaient doucement. D'énormes gradins conduisaient à un couloir en déclivité, à la structure métalloïde, puis à un porche d'airain. Cela aussi existait dans une vieille légende de la Terre. Erys précédait le voyageur. Ils passèrent devant d'immenses cerveaux électroniques crépitants, des robots phosphorescents affectant les formes les plus diverses. Les Cristaux s'étaient visiblement beaucoup servi des cerveaux d'hommes qu'ils « buvaient » et aussi des trésors de la Cité des Livres : ces immenses structures, ces machines parfaites étaient leur œuvre. Gil compta plusieurs portes de métal qui coulissaient. C'était vraiment trop facile de visiter cet univers — affreusement facile — on le guidait toujours. Erys dit :

— « Laissez là votre arme. Elle ne vous servira de rien au royaume des Monocristaux. »

Une dernière barrière qui n'était sans doute pas matérielle — un rideau opaque — s'écarta devant eux. Et Page retint un cri d'admiration.

Ils se trouvaient sur une grève, au bord d'une mer interne, sous une clarté indirecte et douce, mauve et argent.

Un prodigieux décor de théâtre se dressait devant eux — une cité de diamant, de marbre et de porphyre. « Des pierres mortes, » le prévint Erys. Il lui sembla au contraire que ces architectures vivaient. Des tours s'enthyrsaient d'une dentelle de gemmes, les plans inclinés des pyramides et des roues zodiacales étincelaient faiblement dans la lueur d'astres artificiels. C'était beau... comme un rêve minéral. Et plus que sur la Terre, cette harmonie de cristal soulignait l'absence de toute vie organique. Sur ce plateau souterrain, pas une plante, pas une ombre animale ; on se serait cru sur une belle planète, morte au sommet de sa civilisation.

Morte.

Oh ! bien sûr, il y avait des jardins ! Gil voyait de loin d'invraisemblables serres suspendues, palmes de métal, parterres de malachite et de turquoise, vastes calices d'albâtre et de rubis. On eût dit que les gemmes dociles avaient d'elles-mêmes ces formes d'Albanes translucides, de Virginales nacrées, d'immenses Alocasia

Metallica de bronze vert. C'était une trahison de fleur, un piège de pierre... Involontairement Page recula et sentit derrière lui la résistance élastique du rideau invisible qui se refermait.

— « Voici Petrea, » dit Erys. « Notre royaume. »

Il se dressait sous l'arche qui ouvrait ce monde minéral insensé, unique figure humaine, plus terrible peut-être que le reste de l'univers, et parlait à Page d'un ton léger d'hôte civilisé. Mais ses paroles étaient d'autant plus effrayantes :

« ...Je dis : notre. Nous n'avons jamais disputé la surface aux Humains. Dès que nous avons pu, nous nous sommes retirés dans ces profondeurs où la Terre ne diffère presque pas de notre planète. Elle aussi se compose de la substance primitive de l'univers, autour de laquelle sont venues d'agglomérer, à raison de 100 tonnes par jour, sur une durée de près de 5 milliards d'années — des poussières météoriques. Oui, nous ne sommes pas les premiers « envahisseurs », loin de là : nous possédons depuis toujours ce globe indivis. Cependant, si nous tenons à être aussi près du noyau de la planète, c'est qu'il n'est point composé de matière au sens propre du mot... c'est un autre état qui tient de la lumière et de l'action... »

— « L'énergie? »

— « Oui, si la vie est énergie. Nous en avons besoin, un besoin impératif. Tâchez de m'entendre — bien que j'aie parcouru à peu près l'ensemble de vos écrits, les mots me manquent. »

En effet, il émettait plus qu'il ne parlait. Gil fit un terrible effort pour pénétrer dans cette sorte de pensée. Il fallait, avant tout, oublier la magnificence mimétique de la Cité, la beauté statuaire de l'Etre. Alors un univers se découvrait — il était statique, pesant et noir. Le chronaute n'eut aucune difficulté ensuite à lire :

Densité. Immanence. Immobilité. Absence de temps, de mouvement, de sons et d'odeurs. Mais la perception subsiste — et même l'avidité. Etre immortel, mais incomplet. Une mémoire effrayante qui contient tous les livres, qui évoque le chaos originel, par-delà l'abîme des temps. Une explosion cosmique — puis une lente cristallisation. Le genèse. Lueur déchirante, feu, éclat. Vol sidéral. Transformation. Adaptation à un globe étranger. L'énorme agrégat des forces et de matière qui tend à prendre forme. Qui cherche — quoi ?... la Vie. Soif de la vie, sous tous ses aspects — énergétique ou organique. La vie est là, sous sa source privilégiée. Boire... S'étendre...

« Il suffit, » dit Erys, « vous avez compris. Nous pouvons parler. »

Ce n'était pas lui seul, c'était toute la Cité qui avait émis! Revenant de loin, Gil affronta l'énormité de la situation : il trouvait en face de lui un adversaire qu'aucune intelligence humaine

n'avait pu prévoir — un sédiment de sels colloïdaux animé, une bourbe cristallisée, du sel gemme — qui pensait, s'exprimait, prétendait traiter avec les Humains !

— « Et c'est pour cela que vous avez détruit l'humanité ! » s'écria Page.

— « Nous n'avons rien détruit, » corrigea Erys avec rigueur. « Nous avons simplement *étanché* la vie organique, pour satisfaire à nos besoins. Mais dès que la première et formidable soif fut calmée, nous avons conclu un pacte avec les Humains des réserves. »

— « Oui, vous leur prenez la vie, mais lentement. »

— « Non. Nous faisons un troc. En échange d'une force vitale stupidement gaspillée, ils reçoivent le Rêve Minéral. »

— « Et c'est... ? »

— « Un état de symbiose parfait. La nature entière vit sur ces cycles, la plante charge l'air d'oxygène que l'homme respire, l'homme à son tour arrose et engraisse la plante... »

— « Et c'est l'homme dans ce cas qui joue le rôle du végétal ? Avec cette différence que l'« oxygène » qu'il vous livre est son intelligence et sa vie ? »

Erys leva les épaules.

— « Sa vie... nous la lui laissons. Quant à son intelligence... celle des Cristaux date de 5 milliards d'années... Le troc serait inégal.

— « Mais alors, ces hommes n'ont rien à vous donner ? »

— « Rien, » dit Erys. « Ou si peu. C'est pour cela que je vous ai amené à Petrea. Pour que vous puissiez vous convaincre par vous-même. Les paroles sont inutiles, ou presque. Nous ne demandons rien à l'humanité actuelle. Et peut-être un seul geste à vous. Vous avez encore une trentaine d'heures à passer... dans notre temps. Je vous laisse. Poursuivez votre mission, faites connaissance de notre univers. »

Et Gil resta seul, sous la clarté des néons versicolores, à l'entrée d'une Cité féerique où les orchidées de gemmes et les palmes métalliques rayaient de leur ombre une avenue en marbre blanc.

Non, pas tout à fait seul. Un bruissement de sable fuyant. Une longue machine argentée émerge à l'angle d'une rue proche. Ses antennes étincelantes palpent l'air. Télépathe, elle se met à décrire des cercles concentriques, saisit la pensée de Gil, stoppe brusquement, et ses dix bras à cils vibratiles jaillissent.

— « Page, Gil, » dit une voix grinçante. « Chronaute. An 2700. Emissaire de 2e classe. Venu sur la Terre pour... »

D'autres créatures surgissaient. Le voyageur fut saisi d'une horreur subtile. Il se savait à peu près invulnérable, il connaissait

Petrea et Erys. Mais rien ne lui avait fait prévoir l'aspect de ses congénères.

Les formes qui se mouvaient dans la lueur froide lui inspiraient une horreur indicible. C'étaient de vagues losanges taillés, gravés. Ils mesuraient près de deux mètres de haut et n'étaient qu'un scintillement d'arêtes et de prismes, à l'éclat dur de pierre céleste. Cela ressemblait un peu aux dramatiques profils de l'île de Pâques — c'était épouvantable, cauchemaresque et réel. Il faisait chaud, très chaud dans ce décor de tours de quartz et de cônes de tourmaline. Des heures avaient coulé depuis sa bagarre avec les nomades, et Gil sentait que ses mains, écorchées dans la lutte, brûlaient. Il avait soif et s'arrêta devant une vasque circulaire. Un jet qui semblait de cristal y suspendait ses perles. L'eau était tiède, étrangement dense, le voyageur temporel éprouva un plaisir à y tremper ses doigts. Mais l'onde se troubla et, avec une angoisse subite, il saisit une multitude de pensées qui flottaient autour de lui, émanant des losanges gravés, des murs, du sol même.

« *Chaud. C'est bon. Boire. Boire la vie...* »

La perception était si nette que Page regarda autour de lui. La place était déserte, la machine-patrouilleur disparaissait au loin. Il vit tout à coup la vasque vide : la pierre avait bu l'eau sanglante. Durant une seconde, son épouvante fut telle qu'il crut voir les murs s'élancer sur lui.

Il fallait fuir. Mais où ? Autour de lui, la cité-vampire ouvrait ses avenues étoilées de pierres chaudes, ses portiques-pièges, ses pyramides axées sur l'infini. Il dut faire un effort — le plus grand de sa vie aventureuse de navigateur — il étancha ses blessures et, avec un mouchoir lacéré, fit un garrot à son poignet meurtri. Il était inutile de prendre des risques. Mais ses doigts étaient gourds et, avec une horreur glacée, il se rendit compte que des milliers de notions s'effaçaient de son esprit. Page, il s'appelait Gil Page. Un bon chronaute, un peu risque-tout, un camarade loyal, un astrogateur précis. Orphelins, lui et son frère, ils avaient été conditionnés dès leur naissance. Ils avaient fait quelques beaux raids dans l'espace-temps et puis Hugues disparut. C'était un souvenir or et noir, un nom glorieux sur une stèle du Panthéon. Hugues n'était pas revenu, parce que... Cependant, toute proche, il y avait une douce lueur argentée — quelqu'un qui l'attendait, l'appelait. Une jeune fille aux cheveux d'opale... Maya... son nom était Illusion.

Il se secoua :

« J'ai toujours su qu'elle existait. Et qu'elle était belle. Puisque le monde était si beau et les étoiles si brillantes, elle devait avoir ce regard violet. Puisqu'il y avait la musique, sa voix devait être douce. J'allais vers elle, à travers les ténèbres et le temps... »

Mais il n'avait pas le temps de rêver : un roulement sourd ébranlait les dalles.

Cette fois, *ils* étaient une centaine. Les formes d'un cauchemar géométrique : des losanges, des cubes, des triangles ; leur formation était prismatique ou tubulaire et cependant elle évoquait un idéal humain. Un agglomérat d'améthyste ou de marcassite présentait un dessin linéaire rompu par une faille en forme d'œil, ses veines imitaient la torsion des muscles, un profil ciselé. Ce n'étaient certes pas les statues sculptées par Geroe, mais des cristaux bruts à formation spontanée — un terrible effort de la matière vers la forme. Page comprit que c'était le stade premier de l'évolution — des embryons, des larves qui avaient tenté de se dégager de leur gangue, mais qui restaient englués, à jamais.

« J'arrive au moment où ils essaient de se créer une humanité, » pensa Gil. « Je tombe bien ! »

Il se trouvait refoulé sous une arcade, contre une paroi de rubellite cyclamen qui semblait respirer, et le cauchemar prit ses proportions. Jusqu'ici il avait pu croire ses promeneurs minéraux indifférents à sa présence, ou du moins sans hostilité, mais voici qu'ils formaient un mur compact, qu'ils contournaient le pilier contre lequel il s'adossait, voici qu'ils se dispersaient en ordre parfait pour fouiller les arches... Des antennes invisibles se tendaient, on cherchait à localiser sa présence. Un être « informe, opaque et lent »... Gil n'eut pas le temps de dresser une barrière mentale : une vague de glace, une onde percutante, aiguë, l'atteignit en pleine poitrine. Un second flot meurtrier l'étendit raide sous les arcades. Il lui sembla que les murs autour de lui ricanaient ; c'était un rire digne de ce monde dément — muet, immobile, pétrifié : une grimace.

Subitement, le mur recula. Au plus profond de l'épouvante, le voyageur comprit que ces créatures de cauchemar à peine esquissées dans leur gangue étaient aveugles, sourdes et muettes. Elles ne le voyaient pas, elles lançaient au hasard des flots alternatifs de glace et de feu. Quand un troisième jet l'atteignit, Gil crut, durant une seconde, rester paralysé, stratifié, réduit à un seul frisson d'impuissance et d'horreur. Mais on lui avait appris à se reprendre aux pires instants et, profitant d'une pente, d'une accalmie entre deux vagues, il roula comme une souche et s'abrita derrière un socle rosé. Ses poignets saignaient, ce n'était qu'une question de quelques secondes. Derrière lui, un mur s'ouvrit.

— 7 —

Et ce fut un couloir resserré et chaud, comme une gorge. Page eut l'idée affreuse qu'il s'était, ainsi qu'un insecte traqué, précipité dans le gosier d'un monstre. Les parois étaient rouges, couleur de sang séché.

Ce fut à cet instant qu'une petite main — tiède, rassurante, humaine — se posa sur la sienne.

— « Maya ! » dit-il.

Une lueur d'argent scintilla dans l'ombre. Un long corps de serpent blanc ondulait sous le voile léger, les cheveux opalins étaient pleins d'étincelles.

— « Je ne suis pas Maya. Je suis E - r - i - a... »

L'inconnue l'entraînait. Ils débouchèrent dans un préau dont les murs irradiaient une phosphorescence mauve. Une ogive s'ouvrit. Dressée sur un ciel pâle, artificiel, où rayonnaient des aurores boréales, il vit Eria, la dernière œuvre de Siaô Geroe. Des tempes veinées de bleu aux talons de nacre, c'était une perfection minérale. Un feu vivant illuminait l'orthose crémeuse où Siaô avait modelé des traits qui lui étaient chers. Semblable à Maya et pourtant inhumaine, les bras croisés derrière la nuque, elle virait lentement et cette rotation atteignait le système nerveux du voyageur — ainsi en est-il d'une pierre qui, tombant dans l'eau calme, y creuse des cercles parfaits.

C'est alors qu'il s'aperçut qu'elle ne parlait pas. Il saisissait seulement ses ondes puissantes et une intimité révoltante, impensable, s'établissait entre l'homme captif et le minéral vivant. Et tandis que l'esprit de Gil Page, lucide, était paralysé d'horreur, chacun de ses nerfs frémissait d'un épouvantable délice.

« Je suis E - r - i - a... » chantait la nuit.

Il comprit : c'était cela le Rêve, le maléfice auquel l'humanité entière avait succombé. Pierre, elle s'imposait et suggérait à l'homme son sombre passé, ses expériences et ses sensations à jamais reflétées dans ce cristal et qui, d'une manière effrayante, s'accordaient aux propres désirs inavoués de Gil. Il avait toujours rêvé de l'espace. Non à cause de la beauté géométrique et glaciale des systèmes planétaires, ni de la giration des astres et de la liberté farouche du néant. On n'est jamais seul dans le néant : on a un astronef, un équipage, une mission. Mais sur la Terre mécanisée de son époque, il entrevoyait les univers sans nombre, les dimensions inconnues et leurs possibilités illimitées.

Les passions terriennes l'avaient laissé jusqu'ici réticent, il ne s'attachait nulle part et allait halluciné, de mission en mission. Un des meilleurs chronautes du monde... mais cela lui était égal — tellement égal ! Partout, toujours, au fond de son être, une voix promettait d'autres sommets à atteindre, des joies inédites à conquérir.

Eria le savait. Elle sourit. De ses longs cheveux étoilés émanait le parfum d'aromates fabuleux issus d'un abîme des temps : le nard, le benjoin, l'aloès, le thymiam amer de Belkis de Saba, la myrrhe et l'oliban de Cléopâtre. Et des astres nouveaux scintillaient dans ses yeux profonds. Elle était à la fois le passé, l'avenir

et toutes les planètes mystérieuses. Ses bras se tordaient comme des lacs de nébuleuses dans le néant.

« Tu veux me suivre, m'atteindre ? » chantait la nuit. « Montons donc. Montons. »

Les ondes concentriques s'élargirent. L'inconscient du prisonnier s'élançait à la rencontre de cette harmonie. Un abîme noir, peuplé de constellations frissonnantes, s'ouvrit. Gil Page tomba dans ce gouffre tournoyant.

C'était étrange de rencontrer, dans cette nième dimension, des amas stellaires qu'il avait visités dans ses raids réels. Le diamant glacé de l'Etoile Polaire le situa aussitôt, puis les perles éparses du Chariot. Plus loin, le Dragon tordait ses spirales et cette poussière d'astres était, sans contredit, la Chevelure de Bérénice, dont il avait vu de près les soleils. Véga de la Lyre irradiait l'azur. Page avait parcouru ce coin de l'hypersphère en astronef à gravité artificielle, mais il s'émerveillait de se retrouver dans ces étincelantes ténèbres — si loin de sa planète natale — et si léger ! Des filets de photons le portaient sur d'immenses ailes. Il traversa d'un bond l'abîme ruisselant de feux qui devait être la Couronne Boréale et se blessa à l'énorme saphir d'Arcturus. Un halo le suivait — marées cosmiques, pluies de diamants, magies minérales, et cette chose vivante l'enserrait dans ses anneaux, elle buvait sa vie.

« Montons. Plus haut ! Plus loin ! »

Il contempla les choses que, gênés par leurs écrans périscopiques limités, les pilotes sidéraux n'avaient jamais vues : la Fosse du Cygne bouillonnait de soleils obscurs, Altaïr à son état pur était un océan de rubis. Les Pléiades venaient à sa rencontre, elles éclataient, elles s'éparpillaient en tourbillons d'astres fous, les géantes et les naines retombaient en d'étincelantes cascades, elles se résorbaient en stries écarlates ou bleues et se fondaient en un énorme et unique brasier. « Plus haut et plus vite encore ! » Une douleur lancinante se muait en volupté. La griserie charnelle se confondait avec le délire cosmique. Gil se sentait roulé, dissous parmi l'écume astrale, cependant qu'au fond, très loin, comme un souffle de glace, une sensation d'horreur plus qu'immonde passait.

La nuit chuchota :

« Arrête-toi. Oui, ce système obscur, ce soleil infime, cette cendre de planètes. C'était ici. La cellule, la matrice, la prison. C'est ici qu'un corps céleste éclata, se brisa, et que la matière aboutit à une naissance pire que la mort. »

Le choc fut si terrible que Gil Page — ce qui était le corps vulnérable et concret de Gil Page — violemment projeté hors de l'étreinte minérale, put reprendre haleine. Un seul moment... et ce fut une épouvante inexprimable. Car son cerveau vivant avait

réalisé qu'il avait vécu et partagé les souvenirs et les sensations d'une pierre. Il avait explosé sur une planète inconnue, brûlé dans un soleil de mort, roulé à travers l'abîme sidéral, pris vie et conscience à travers une chute démente. Son enveloppe réelle gisait sur les dalles d'un temple souterrain et l'abîme, le puits, s'était refermé sur lui, l'effroyable symbiose s'était accomplie. Il était condamné — comme toute l'humanité.

⁂

Sur la grève, la vague d'acier affleurait les récifs, l'horizon était pâle et la brise glacée. Au ras des flots se dressaient d'énormes falaises aux pans vertigineux. Des trous profonds creusaient le roc et parfois le vent balayait l'haleine fétide qui s'en échappait. Les Réserves étaient là — l'unique agglomération humaine du pays, peut-être même du globe. Maya frissonna et s'enveloppa étroitement dans sa mante grise ; le sel sur ses lèvres avait un goût de sang.

Une silhouette indistincte émergea des brumes. Jacques le Spacien recula en jetant un cri :

— « Il n'est pas venu ! »

— « Non, » dit Maya. « Il est descendu dans Petrea, pour suivre sa mission, et sans doute est-il leur prisonnier. Mais je viens à sa place. »

— « Qui êtes-vous ? Vous ressemblez à une pierre-rogue ! »

— « Je suis Maya Geroe, » dit-elle, se redressant. « Demande à ceux de la Réserve ce que ce nom signifie. Et s'ils connaissent Siaô Geroe qui descendait sur cette grève pour les aider. »

Des voix dans l'ombre murmurèrent :

— « Nous connaissons Siaô Geroe... »

— « Je viens à la place du voyageur parce que l'heure est venue. Vos camarades sont-ils prêts au combat ? »

— « Parlons-en ! » ricana le Spacien. « Qu'on me donne seulement l'équipage d'un vaisseau stellaire et je... Ils sont des dizaines de milliers ici, mais de quel secours peuvent-ils être ? Ce sont des morts-vivants ! »

— « Je veux leur parler, » dit Maya.

— « Ils ne comprennent pas ! »

Elle, cependant, marcha vers la foule égarée qui dégorgeait des cavernes. Des fantômes. De transparents squelettes bleus à l'épiderme racorni — ou des outres gonflées, livides. Des enfants pareils à des belettes. Très peu conservaient des haillons. Beaucoup rampaient sur le sol. Tous les yeux étaient vitreux.

— « Vous avez crié au secours, » dit Maya. « Et il est venu. Maintenant, c'est lui qui a besoin de notre aide. Ecoutez-moi qui vous parle : je suis humaine comme vous, je suis vivante — touchez mes mains, elles sont chaudes. Suivez-moi... »

Ils ployèrent, chuchotant dans le vent. Maya n'apercevait dans la brume que les taches blêmes des visages, les vastes creux des orbites. Le plus âgé dit enfin :

— « Nous te suivrons. »

— « Quel est ton nom, à toi qui parles ? »

— « Je me suis appelé Jayme Aguéda, » fit l'ombre. « J'étais... oh ! Seigneur ! J'étais le maître de la Cité des Livres. »

— « Jayme, Jacques, » dit-elle, semblant peser sur eux de toute sa force nerveuse, « écoutez : cette nuit il y a fête à Petrea. J'y descends. Je ramène l'Etranger ou non. Mais vous, rendez-vous à la Cité des Livres. Vous devez la connaître mieux que moi, Jayme Aguéda. »

— « Je la connais. »

— « Il y a une grande horloge dans l'ancienne serre qu'on nomme aussi la Salle des Lutrins. Elle marche, je l'ai remontée. Quand elle indiquera minuit, vous agirez suivant *Popol-Vuh.*

— 8 —

— « Venez, » dit Erys.

Gil émergeait du vol tumultueux si rempli d'images et d'éclat qu'il croyait avoir vécu mille vies. Mais il reconnut la voix lente et tout son être se figea. Un mot fulgura dans son cerveau : DANGER. Même dans ces circonstances de cauchemar, son conditionnement de chronaute jouait. Il savait maintenant que les extases et les tortures précédentes n'étaient qu'un seuil, qu'une opération préliminaire, tendant à préparer son être à il ne savait quel usage abusif, quelle effrayante trahison. Intérieurement, sa volonté se raidit et — miracle — les derniers vestiges du Rêve Minéral s'éloignèrent comme un rideau de fumée. Il lui sembla tout à coup qu'il avait déjà vécu des minutes semblables dans ce décor... le préau où Eria l'avait entraîné s'ouvrait devant une pyramide qui devait prolonger sous le sol la Cité des Livres. Elle rappelait vaguement le Castillo de Chichen Itza — le cénote glauque ne manquait pas, ni les palmes métalliques ombrageant l'escalier. Ils avaient pénétré dans une salle immense constellée de cadrans, d'écrans, dont un viseur énorme formait toute une paroi, et Page ne put se retenir de murmurer :

— « Le Centre des Recherches Temporelles ! »

— « Ah ! » dit Erys, « vous savez encore parler — et, j'espère, entendre ! J'en suis ravi. Oui, c'est le Centre des Recherches et il date à peu près de votre temps. Il y eut, même avant notre arrivée, des séismes gigantesques et cet édifice est descendu sous la Terre. Par-dessus, les hommes ont construit une autre Cité. Beaucoup de

choses ont été détruites — j'en ai reconstitué certaines. Et voici la Salle des Départs... »

Gil regardait. De tous ses yeux ! Il y avait toujours la salle de cristal et plusieurs dizaines de chronoscaphes à énergétos prêts à fonctionner. Et cela éclairait tout à coup d'un éclat insoutenable les inquiétudes du Grand Maître des Recherches et la présence, un certain matin, aux portes de sa carlingue, du grand chronaute à l'armure irisée... Après avoir ravagé la Terre de l'avenir et détruit toute vie, les Minéraux voulaient — ils pouvaient peut-être — se répandre dans le temps, du moins dans son temps à lui. Sans doute ne savaient-ils pas manier la fission temporelle, mais ils possédaient aux deux bouts du chemin des machines prêtes ; ils pouvaient donc...

Erys lut l'épouvante dans ses yeux et saisit sa pensée.

— « Oui, » dit-il. « Nous pourrions déjà aller... où j'ai été. Mais j'ai dû revenir précipitamment, car Siaô nous a trahis : nous ne ressemblons pas aux hommes de votre époque, aux hommes en général, pas même moi. Il n'existe que peu de machines et, arrivés isolément, nous serions détruits. Bien sûr, plus tard, nos enfants et ceux d'Humains et d'Humaines seront mieux appropriés, mais nous ne pouvons pas attendre. Au cours de mon voyage dans votre siècle, j'ai appris qu'il existait un autre moyen de voyager, plus parfait. Vous le connaissez. Vous allez nous le révéler. »

— « Non ! »

C'était un cri. Il aurait dû le retenir, mais sa volonté était affaiblie. Cependant, il ne cédait pas.

— « Regardez-moi, » dit Erys.

Le chronaute eût voulu éviter ce regard. Mais impossible. Il eût voulu fuir, essayer de pénétrer dans une des carlingues, si proches — mais impossible aussi ; ses muscles étaient de marbre, raides et pesants. Deux lames, deux vibrations — glace et feu — percèrent ses paupières, plongèrent dans ses iris. Qu'était la magie enveloppante d'Eria, comparée à cette emprise ? Une fraction de seconde, et son corps ne fut plus qu'un marbre vivant, pétrifié jusqu'au fond de ses veines rigides. A la différence d'Eria qui abolissait le monde extérieur et sa matérialité, Erys laissait à ses victimes l'angoisse, la révolte de l'être lié à son maître minéral qui semblait se délecter de cette agonie.

— « Vous ne voulez pas ? » dit-il avec sa même lenteur. « Eh bien... vous changerez peut-être d'avis. Cette nuit, moi, Maître des Pierres, j'épouse Maya Geroe, une Humaine. Maya qui pourrait être le prix de votre soumission. Car je paie les services qu'on me rend : Maya et vous pourriez être renvoyés libres si vous ouvrez les portes de votre temps. Non ?... Vous résistez encore ? Vous assisterez à la cérémonie. »

Une sorte de sourire :

« Les hommes ont fait suivre leurs triomphes à leurs ennemis enchaînés. Vous tiendrez ce rôle, Gil Page. Ensuite, vous mourrez. Ne croyez pas que je vous hais. De tous les Terriens que je connais, c'est vous que j'eusse accepté le plus volontiers pour allié. Mais cette affaire dépasse de si loin nos attachements et nos antipathies personnelles que je n'ai pas le choix. »

***

— « Minuit moins quinze, » dit le Spacien. « Et elle n'est pas là. Mais voici la Salle des Lutrins, l'horloge et le Livre. »

— « Oui, » dit Jayme Aguéda, immobile devant l'antique volume cloisonné d'or et d'émaux, qu'une chaîne de platine fixait à la plus haute cathèdre. Il était ouvert et des feuillets devenus transparents et jaunes comme des pétales de rose-thé frissonnaient sous la brise nocturne.

Aguéda lut : « *Ceci arriva à l'aube des temps...*

» *...Des Siyabuicoobs ou modeleurs ont édifié les villes de pierre. Ils travaillaient dans l'obscurité et dès que le soleil paraissait, ils étaient eux-mêmes changés en pierre. On voit leurs images parmi les ruines.*

» *Il y avait alors un chemin suspendu dans le ciel : Zacbé ou Cuxaamzum, « route blanche et corde vivante ». Le long de cette voie, leur nourriture parvenait aux ancêtres de pierre. Puis la route des étoiles fut coupée et leur fin survint...* »

— « La route blanche et la corde vivante ! » répéta Jayme Aguéda. « Les premiers envahisseurs minéraux que connurent les peuples Inca et Maya recevaient donc aussi un courant de vie de leurs réserves. Et ce flux coupé, ils cessèrent de vivre. Oui, mais coupé par quel moyen ?... »

— « Jayme, » appela tout à coup le Spacien, « tu n'as jamais pensé à ceci : pourquoi de toutes les villes, de tous les édifices de la Terre, la Cité du Livre seule n'a-t-elle pas été détruite ? »

— « Respect d'une culture ancienne, peut-être ? »

— « Certainement pas. Il y avait d'autres centres qu'ils ont laminés entièrement. En plus, dans leur état originel de minéraux, je ne pense pas qu'ils se doutaient de l'existence d'une culture. Cherchons autre chose. Cette Cité avait-elle une protection singulière ? »

— « Oh ! » fit Aguéda, soudain réveillé entièrement, « tu m'y fais penser. C'était une expérience, tout au plus. Nous venions juste d'établir une barrière magnétique au-dessus de ce centre. Du genre des ceintures magnétiques de la Terre, tu sais, mais la force du champ augmentée de plusieurs millions... C'était l'idée d'un de nos savants : les ceintures terrestres auraient été formées jadis

pour défendre la Terre contre les invasions et elles se sont montrées efficaces pendant des millénaires... »

— « Celle-ci s'est montrée efficace aussi, » dit le Spacien en étudiant sur le sol de la Salle des Lutrins un pointillé de gemmes mortes qui le conduisit vers la cathèdre de *Popol-Vuh*. Lentement, précautionneusement, il souleva le Livre. « Regarde, » dit-il. « Voici le bouton de commande. D'ici l'on pouvait projeter le champ de force sur la Pyramide, sur Petrea par conséquent, ou du moins sur son accès. Il est bloqué maintenant, mais à l'heure de l'invasion quelqu'un l'avait tourné. Et les minéraux dévièrent sur leur trajectoire, ne pouvant pénétrer dans la Cité. »

Ils se regardèrent, pâles. Ils touchaient la clef du mystère.

— « Oui, » dit Aguéda, « mais ils ont fini par entrer ! »

— « Parce que quelqu'un a coupé le courant ! »

— « Oui, » confirma la voix grelottante d'un très vieux robot. « Moi. Je suis KWRX. Je peux porter, balancer, tourner les boutons. Et je devais amuser une petite fille toute seule — Maya Geroe. Nous avons tourné tous les boutons... »



En bas, le cauchemar continuait. Chaque pas de Gil arrachait des tonnes de granit ; mais il marchait devant lui, la volonté impérative d'Erys cinglant ses nerfs comme un fouet d'acier. Ils traversaient maintenant une Petrea féerique, inoubliable. Des voûtes de jade et des terrasses de nacre et d'agate, irradiaient des faisceaux lumineux, denses, pailletés. Ces lueurs dédoublaient et prolongeaient la cité de cristal. Les tours s'entouraient de luminescences mauves, d'invraisemblables jardins étincelaient sous une rosée de diamants.

Et la foule onduleuse et brillante qui s'ouvrait sur leur passage était aussi un triomphe minéral, un chaos de triangles et de cônes. Tous les monstres inventés ou repris par Siaô dans son ultime effort pour sauver la Terre des temps formaient désormais un cortège. Sous les arches étincela, flamba, se déroba dans un brasier — ambre et turquoise — un serpent-à-plumes venu d'un mythe inca. Un épervier d'hyacinthe translucide, venu de Thèbes, déploya ses ailes près d'une chauve-souris Camazotz, et Gil vit passer tout près un dieu de la mort de Copal, avec son faciès de squelette, près d'une Kâli en obsidienne noire, jouant avec des têtes de décapités. Et des escaliers vertigineux s'ouvraient devant eux, tous conduisant au sommet du Castillo. Page se mit à monter. Il avait maintenant la perception aiguë du temps aboli. Ce temple avait toujours appartenu aux Siyabuicoobs, les nains minéraux des légendes, les monstres qui conquéraient la Terre à des époques différentes. Ils avaient dormi durant des millénaires (tant que la

« corde vivante » était coupée), mais ils s'étaient réveillés un jour... Et ce monde leur appartenait.

Erys et Gil montaient, avec leur cortège. L'émissaire temporel avait cessé de compter les paliers. Une douleur effroyable était en lui, faite de la sensation physique de pétrification et d'un désespoir aigu : Maya était donc aussi tombée dans ce piège, elle était perdue. Un silence indicible, inconcevable, régnait cependant dans cet univers, rompu seulement par le crissement des pierres sur les pierres, par le faible frisson des cristaux choqués. Durant un instant, un faible bourdonnement parvint au prisonnier, il se tourna avec peine et vit, sur l'avant-dernière plateforme, trôner une corbeille de femmes très belles, couvertes de joyaux fabuleux. Des femmes humaines. Mais l'œil humain relevait les signes de leur déchéance : un éclat glacé de la peau, un aspect lisse, légèrement nauséeux, une prodigieuse sécheresse de lignes. Leurs yeux n'avaient pas de caroncule ni leurs joues de duvet. Les enfants qu'elles tenaient dans leurs bras plongèrent Gil dans un abîme d'horreur : plusieurs d'entre eux n'étaient que des cailloux difformes.

Les pierres-rogues ! Les enfants issus d'un hymen monstrueux !

Tous les yeux étaient vitreux...

Gil finit presque par bénir sa souffrance : elle lui laissait du moins sa lucidité. Sa volonté se tendait comme un arc.

— « Si les hommes de 2700 te valent, Terrien, » dit Erys avec son intraduisible sourire, « notre victoire sera dure. »

Ils avaient atteint le sommet de la pyramide tronquée.

Et là, sur un trône de diamant, Gil vit une étincelante, une imprévisible idole : Maya Geroe.

Parée comme pour un sacrifice, elle ressemblait plus encore à un lys, à une lueur incertaine d'aurore sur des nuages. Un instant, Page frémit, il crut lire dans son regard l'angoisse tournoyante, cette passivité qui marquait les victimes hallucinées. Mais une lumière violette, vivante, passa dans les iris de la jeune fille. Elle disait : « Luttez. Ne vous abandonnez pas. Nous allons jouer notre vie. Tout à l'heure quelque chose d'épouvantable va se passer... » Elle ne pouvait pas parler plus nettement, ils étaient entourés de télépathes, mais cela suffit, Page se sentit immédiatement libéré des liens hypnotiques, prêt au combat. Cependant la cérémonie se déroulait selon l'ordre prévu : Erys vint se placer aux côtés de Maya et des sortes de prêtres, des Nacones palmés à sextuples tiares, les entourèrent.

— « Maya Geroe, » dit Erys d'une voix presque humaine, « tu es venue à moi cette nuit, de ta propre volonté. Devant ces dieux, les tiens et les miens, consens-tu à devenir ma femme et la reine des Minéraux, présents, passés et à venir ? »

Un mouvement s'était produit tout au bas de la pyramide. Un discoïde de métal blanc survolait les degrés, il en jaillissait une

silhouette d'or et de nacre. Singulièrement calme, Gil vit la nouvelle venue courir, bousculer les pierres, trébucher. Elle hurla ; elle aussi avait maintenant une voix humaine :

— « Erys ! Ils ont bloqué la barrière ! Nous périrons tous. »

— « Quelle barrière ? » demandait Erys. « Tu es folle, Eria. »

Elle arrivait, elle était là. Elle tomba à genoux devant lui.

— « Oh ! je savais que cela finirait ainsi ! Tu aurais dû détruire les Humains, tous les Humains ! Maintenant Petrea est fermée, elle est enclose sous un globe magnétique, rien n'y pénètre et rien ne peut en sortir ! Tu sais ce qui va arriver, ce n'est pas la première fois ! Nous perdrons peu à peu cette vie que nous puisons dans ces créatures organiques, nous la perdrons d'autant plus vite qu'elle sera aspirée par le noyau terrestre — et nous redeviendrons ce que nous avons été sur Mercure et tant d'autres globes : des matières pétrifiées, mortes... Et ce sera notre fin, Erys ! »

— « De quelle barrière parles-tu ? »

— « Le dôme qui défendait autrefois la Cité des Livres, que nous ne pouvions pas attaquer... Il est de nouveau là ! Oh ! Erys, fais quelque chose ! Il me semble que nous manquons déjà de souffle ! Fais quelque chose, vite, vite ! »

— « Cesse tes simagrées, » fit-il violemment. « Tu t'es gorgée de la vie de celui-là, et tu es ivre. Toutefois je vais me rendre compte. » Il se tourna vers Gil, menaçant. « Si ce sont vos Temporels qui interviennent de cette façon, vous le payerez. Et cher. »

— « Non, » dit la voix légère de Maya. « C'est moi qui vous tue, Erys. Avant de descendre ici, j'ai mis un mécanisme en marche. Rien ne peut l'arrêter. Vous périrez tous. »

Il se tourna vers elle, sans étonnement.

— « Toi ? J'aime mieux cela. Mais tu es là, dans notre ville condamnée, et tu sais ce qui t'attend si Eria a dit vrai. Nous périrons sans doute pétrifiés, étouffés, prisonniers de ce magma terrestre, et des générations futures s'effrayeront de trouver de nouvelles statues de l'île de Pâques, de nouveaux Siyabuicoobs... Mais il y a tout de même pour nous une chance sur un million de revivre. Cette planète peut éclater à son tour. Incoercibles et puissants, nous pouvons retraverser l'espace. C'est arrivé, déjà. Pour toi et pour celui-ci... » (il montra Gil) « la mort sera sans recours. »

— « Tu as oublié, » jeta Maya avec un triomphe amer, « que nous avons cette chose que tu as cherché en vain à t'approprier. Ce souffle, cette étincelle de vie : l'âme. Et qu'elle du moins est éternelle. »

Erys ne l'écoutait plus, il se tournait vers les losanges qui cernaient les prisonniers.

— « Enfermez-les. Ils ne perdront rien à attendre. Eria, tu peux rester avec le Temporel. »

— 9 —

— « Je n'ai pu agir autrement, » dit Maya, se tournant vers le chronaute. « Pardonnez-moi. »

On les avait poussés dans une salle aux parois de gemmes lisses. Eria, que la chaleur vitale semblait abandonner, s'était tassée dans un coin. Gil essuyait distraitement sur son visage et sur son cou les stries sanglantes laissées par les tentacules et les griffes. La porte retomba sur eux, comme une dalle de sépulcre. Il dit :

— « C'est vous qui devez me pardonner, Maya. J'ai présumé de mes forces. » Et, après un silence : « Qu'est-ce que cette barrière magnétique ? »

— « Oh ! une ancienne installation. J'espérais tout de même vous tirer de Petrea. Mais vous étiez pris... par cela. » Elle indiqua vaguement la belle statue. « Alors, mes amis là-haut ont actionné les commandes. Presque tous les minéraux animés étaient réunis là, c'était une occasion de les détruire. »

— « Et de sauver le reste de l'humanité. Dans ce cas... »

— « Je ne regrette rien. »

— « Moi non plus, si nous mourons ensemble. »

Ils étaient graves, attentifs, étrangers au Rêve Minéral.

— « C'est étrange, » dit Maya. « Il y a à peine quelques heures que je vous ai rencontré, et il me semble que nous avons vécu ensemble une longue vie. Nous avons partagé nos peines et nos joies. Je connais vos dégoûts et vos préférences. Tout ce qu'un Minéral n'a point, ne possédera jamais... »

— « Dites. »

— « L'espace et l'aventure, les étoiles et la mer, qu'elle soit calme et furieuse. La justice, tempérée par la compassion. La fine pointe de l'aube et le parfum, sous la pluie, du trèfle incarnat. La forêt, les intelligentes et peureuses bêtes sauvages, la liberté. L'amitié et la tendresse qui vous ressemble. Cette Terre. C'est cela que vous préférez, n'est-ce pas ? »

— « Vous oubliez le plus important, Maya : vous. »

— « Mais, » fit-elle, « je suis tout le contraire ! Vous aimez l'aventure et je suis le devoir. Vous aimez la liberté et je suis la lutte ! »

— « On lutte pour se libérer et l'aventure est souvent un devoir librement choisi. Vous, Maya, qu'aimez-vous ? »

— « Tout ce qui brille, frémit, ploie et se redresse. Les astres et les couleurs. L'avenir. Vous, Gil. »

— « Maintenant nous nous connaissons. Le temps n'est qu'une abstraction. Nous sommes unis depuis longtemps... comme vous avez de beaux cheveux d'argent, Maya ! Rappelle-toi le prunier en fleur sous lequel je t'ai demandé de devenir ma femme. Tu avais une robe verte et des pétales dans tes boucles... »

— « Je me rappelle, » dit-elle en fermant les yeux. « Et aussi l'exode des temps paniques, le froid, la faim, notre cabane dans la forêt... nous n'avions emporté qu'un peu de sel et un volume de Dante. Nous dormions sur des feuilles sèches... Mais que nos deux jumelles ont été jolies ! »

— « Nous sommes tellement mêlés l'un à l'autre que nous sommes sûrs de nous retrouver n'importe où, après ce repos qu'on appelle la mort. Tu n'as pas peur de mourir avec moi, chérie ? »

— « Non, si tu me prends dans tes bras. »

Ce qu'il fit, et Eria ne bougea pas.

Mais ils perçurent sous la porte des pas menus, pressés ; de petits poings furieux martelèrent la cloison. Brutalement arraché à son aire lumieuse, à la chevelure opaline où il plongeait son visage, Gil Page cria :

— « Ne faites pas tant de bruit ! Qui êtes-vous ? »

— « On nous appelle les filles-rogues, » répondirent les voix haletantes, « mais nous sommes humaines comme vous. Et nous avons des enfants. Les Pierres nous ont enfermées dans ce palais, pour elles nous ne sommes qu'un stock de matières organiques, mais nous ne voulons pas mourir ainsi. Cette barrière est impénétrable pour les Minéraux, mais peut-être y a-t-il des passages pour les hommes... Ouvrez-nous ! Sauvez-nous ! »

Gil s'était levé — la chevelure de lune glissa comme une nasse défaite. « C'est vrai, Maya, » dit-il, « elles ont des enfants. Nous devons les aider... »

— « Non ! » formula une voix pesante.

C'était Eria qui parlait. Elle s'était traînée à genoux jusqu'au seuil, il semblait qu'elle fût pétrifiée à mi-corps, mais ses lèvres bougeaient. Maya regardait, avec épouvante, cette image d'elle-même en train de mourir.

« Non, » répéta la femme minérale, « vous - ne - sortirez pas. Elles veulent vous tuer. Leurs enfants agonisent. C'est pour eux - pour ces êtres cristallins - qu'elles ont besoin de la vie. Ce sont des mères. Ainsi... »

Un concert d'injures derrière la porte confirma cette révélation. Eria retomba, la nuque sur les dalles. Il était affreux de voir comme la face tournée vers les Humains se stratifiait. Les muscles faciaux se tendirent, durcirent, la cornée se vitrifia. Il restait encore un peu de vie dans les pupilles rétrécies en tête d'épingle et attachées à Gil. Un souffle agita les lèvres pétrifiées. Elle dit :

— « Ne m'approchez pas. » Et à Gil : « Je t'ai aimé. »

Maya n'était pas sûre qu'il existât des issues secrètes dans la barrière. Mais il y avait toujours les carlingues du Centre Temporel. Y parvenir... A cet instant les lumières de Petrea s'éteignirent

d'un coup. Instinctivement, Gil reprit Maya entre ses bras. Une tache phosphorait dans les ténèbres : son chronomètre. Il le regarda, se souvint : « Où que vous soyez, Gil Page, nous vous rechercherons par fission dimensionnelle. » Il lui restait un quart d'heure à demeurer dans ce pli du temps...

Tout à coup un bruit sec comme un glissement attira son attention. Ploc ! Une suite de chocs sourds, rythmés. La porte était toujours close, les fenêtres bloquées, mais quelqu'un se déplaçait dans la salle. Et Eria était morte — de la mort des pierres.

Mais y avait-il une mort des pierres ? L'être qui se déplaçait dans les ténèbres était affreusement lourd et lent : ses pas semblaient défoncer les dalles. Ils étaient espacés, ces pas. *Ploc.* Un silence, pendant lequel on pouvait compter jusqu'à dix, puis, de nouveau, *ploc.* Gil se rappelait des récits d'angoisse anciens, qui paraissaient absurdes : des morts, des êtres monstrueux venus des mondes parallèles marchaient ainsi. Si Eria...

Ploc.

Que connaissait-il des Minéraux ? Qu'ils rêvaient et qu'ils buvaient des vies. Eria, vivante, l'avait aimé. Mais dans l'obscurité, cette chose obtuse, lourde, morte, n'était qu'une faim sauvage, une angoisse et une avidité sans espoir.

La faible lueur du chronomètre devait le guider, Gil l'arracha et l'écrasa sous son talon, puis il entraîna Maya et, vaille que vaille, d'un coup sec poussa la porte de bronze qui s'ouvrit. L'immense hall paraissait désert dans la lueur qui tombait des hautes ogives. Gil trouva à tâtons derrière lui un verrou qu'il repoussa. Les fugitifs respirèrent. Un instant, un seul...

Au haut de l'escalier une ombre parut — une fille-rogue armée d'une torche électrique. Elle poussa un cri, d'autres se précipitèrent. Ce fut une mêlée confuse, Gil en repoussa une grappe qui s'accrochaient à sa cuirasse, et Maya devenue soudain une petite louve silencieuse arracha et brisa la torche électrique. De longs cheveux semblables à des algues fouettèrent les visages des Humains. Au fond du hall, une grande fille livide éleva très haut au-dessus de sa tête un informe caillou noir, hideuse caricature d'enfant, et se servant d'une torchère comme d'une fronde, elle projeta le petit monstre en direction des fugitifs. Le cristal vint s'écraser, avec un long crissement, contre les marches. Gil et Maya atteignirent le seuil. En même temps, du fond de la salle, monta un long hurlement d'épouvante — la porte de bronze s'était ouverte comme sous un coup de bélier et les Rogues attardées refluèrent, marée inhumaine, animée d'un étrange balancement (Gil se rappela un vieux conte où un serpent fascinait les troupeaux de singes). Il n'avait pas à regarder, il savait ce qui provoquait ce remous nauséeux, ces plaintes aiguës — une grande forme blanche, une pierre morte, avançait vers le groupe affolé des filles-rogues. Elles

avaient oublié qu'elles étaient — aussi — humaines, et Eria avait faim.

Portant Maya évanouie, le Temporel s'enfonça alors dans le labyrinthe de la ville, rues barrées de discoïdes immobiles, places encombrées de foules pétrifiées en plein mouvement. Maintenant, il se rendait compte à quel point le génie désordonné de Siaô et la volonté d'Erys avaient préparé l'invasion en imprimant au chaos les caractères d'une espèce. Ces effigies de quartz, de silex ou d'orthose groupées sur les terrasses ou entassées le long des trottoirs étaient indiciblement humaines ! Petrea surprise par le désastre évoquait Pompéi.

Mais un nouveau danger vint s'ajouter à ces présences effrayantes, aux périls cachés : quelque part, un court-circuit s'était produi, enflammant un rideau de fibres synthétiques, une tunique de lowlon sur un corps pétrifié, et déjà l'incendie se propageait, éclaboussant les façades. Ce feu que nul ne pouvait éteindre consumerait vite l'oxygène du souterrain — il fallait se presser. Gil, talonné par les flammes, vit enfin devant lui le porche du Centre des Recherches Temporelles. Mais les deux sphinx roses qui en gardaient le seuil s'interposèrent, ils vivaient encore, incapables de bondir mais souples et acharnés. Au même instant, un oiseau d'onyx noir tomba des voûtes — une des œuvres les plus parfaites de Siaô, le vautour de Prométhée. De son seul bras gauche, serrant contre lui son unique richesse dans cet univers de cauchemar — la blanche jeune fille évanouie — Gil lutta contre les trois bêtes qui le cernaient. Sous les griffes, le sang jaillit. Un vaste gémissement semblable à un râle monta de l'avenue, et des ombres bougèrent...

— « Humain, » dit une voix lente, « si les tiens te ressemblent ! »

Gil crut qu'il était perdu. Mais à ses côtés la grande statue blanche et or entrait en lutte.

Désormais la perspective souterraine débordait de formes minérales en délire. Des monstres vaguement luminescents — suprême manifestation de leur vie — montaient à l'assaut. Mais Gil emportait Maya et Erys, une arme thermique à la main, protégeait leur retraite. Les mouvements d'Erys étaient lents mais précis et, sauf un durcissement des traits, sauf un éclat glacé des iris, rien n'indiquait que la mort était en lui. Les fugitifs finirent par pénétrer au centre et Erys, brûlant la terre derrière lui, bloqua la porte.

Il restait dix minutes avant la fission dimensionnelle...

— « Montez dans cette carlingue, » dit Erys. « C'est la seule intacte. Dans dix minutes tout sera fini. »

— « Venez avec nous, » dit Gil.

Les sourcils à l'arc éblouissant se levèrent.

— « Perdez-vous la raison, Gil Page ? Inviter dans votre précieuse époque un monstre minéral ! Non. Mon royaume est ici. Je ne puis abandonner les miens. »

— « Mais, Erys, vous êtes humain, vous ! »

— « Vous avez sans doute raison : je porte en moi la malédiction, l'empreinte du génie de Siaô. J'ai aimé Maya d'une passion humaine. C'est par là que se venge l'esprit humain. Eternellement, parmi les pierres mortes emportées sur cette planète, il y aura une pierre où brûlera le génie d'un homme. Mais, minéral, je suis enchaîné à mon rêve. Vous êtes libres, partez ! »

La grande statue de cristal s'adossa à la paroi qui tremblait, protégeant, même dans la mort, leur départ. Avec une rapidité effrayante ses traits reprenaient leur immobilité originelle, ses yeux, leur éclat de diamant noir. Portant Maya, Gil monta dans la carlingue, assujettit leurs casques à électrodes. Les quatre dimensions se contractèrent autour d'eux et le temps s'ouvrit.

Dehors, dans l'aube bleue, la Terre s'éveillait du Cauchemar Minéral.

Tout de même — tout au fond de son être — Gil était heureux que Maya n'assistât pas à la mort d'Erys.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison de l'abondance des manuscrits français que nous recevons et du nombre de nouvelles retenues pour les numéros à venir, nous prions les auteurs de *bien vouloir s'abstenir désormais, et jusqu'à nouvel ordre,* de nous en adresser.

Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

MICHEL DEMUTH

Les jardins de Ménastrée

Antérieurement à ce texte, dix nouvelles de Michel Demuth ont déjà paru dans **Fiction.** Et il avait auparavant fait ses débuts dès 1955 dans **Galaxie** et **Satellite.** Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que, malgré ses références passées, ce jeune auteur n'est encore âgé que de 24 ans. Il est dommage qu'il ne vive pas aux U.S.A., où le marché de la science-fiction, plus étendu qu'en France, lui aurait déjà assuré une confortable position. Nous souhaitons en tout cas qu'il développe ses dons, et nous continuerons de le publier à l'avenir. Dans le récit qui suit, avec une aisance de touche et une finesse caractéristiques, il mêle un vieux mythe classique au thème d'une lutte temporelle se déployant sur des millénaires.

IL frappa deux fois contre la porte de bois verni puis se plaqua contre le mur quand il entendit approcher les pas. A l'intérieur, on cherchait la serrure. Les grosses mains d'Archie devaient tâtonner dans l'ombre. Il n'avait pas allumé, sans doute par prudence. Finalement, la serrure joua et la porte fut entrebâillée de quelques centimètres.

Glément se pencha.

— « Bonsoir, » dit-il.

Le dos contre la pierre froide, suintante, il lança un éclair bleu à l'intérieur. La porte fut brutalement claquée, mais trop tard. L'instant d'après, Archie hurla, dans le hall, tandis que le brasier commençait à se développer.

Glément se décida enfin à bouger. Souriant, féroce, il frappa de nouveau. La porte s'ouvrit toute grande, immédiatement. Le hall entier semblait en flammes. Mais des stalactites de glace se formaient sur les galeries. La vapeur d'eau se pétrifiait et composait une grotte arctique dans la noble demeure des d'Immarsys.

Archie reculait pas à pas tandis que le visiteur avançait. Il s'arrêta auprès d'une armure tout à fait authentique.

— « Archie, » dit Glément, « dire qu'il a fallu que j'utilise un Flambe-Hiver contre toi ! *Ici !...* »

Le vieux serviteur passa une de ses mains de géant contre son front. Puis il frissonna de froid.

— « Arrêtez, maintenant, » murmura-t-il. « Ils ne sont pas là. Vous devriez le savoir... »

Glément traversa le hall. Les tourbillons de lumière nés du Flambe-Hiver dansaient autour de lui, tournoyaient près de sa tête. Il était immense et maigre. Archie le suivait des yeux, impassible. Glément se retourna quand il fut au pied de l'escalier qui menait aux étages.

— « Ne trouves-tu pas que je fais songer à Belzébuth, dans un tel cadre ? » Il éclata de rire. Son visage était long, sa peau sombre et luisante. Il portait un haut-de-forme brillant. « Et toi, tu es presque un Cerbère acceptable ! »

— « Arrêtez, » dit Archie, « et ne me tutoyez pas. »

Des frises de glace couraient sur les galeries, aux arêtes des cadres dorés des tableaux. Du gel brillait sur les marches de l'escalier.

— « C'est bon, » fit Glément. « Pour ma part, sais-tu, je ne crains plus le froid depuis que j'ai fait connaissance avec certain coin de Mars. Mars en 2300 et quelque, vers la fin des Amorex. »

Il rit de nouveau puis s'assit sur la première marche. Ses doigts agiles fouillèrent sous sa cape noire et ramenèrent une paillette de métal qu'il déposa sur le sol avec un luxe ironique de précautions. Archie soupira. Son visage était lourd, blême. Les coins de sa bouche tremblaient légèrement et ses yeux étaient réduits à deux fentes noires. La haine et la crainte se mêlaient en lui.

Les deux hommes attendirent encore un instant. La glace se mit à fondre. Les volutes lumineuses du Flambe-Hiver commencèrent à disparaître. Sur le sol, la paillette de métal diminuait lentement.

— « Il fait nettement meilleur, » dit Glément.

Il se releva et frotta ses mains l'une contre l'autre avec une expression de satisfaction bourgeoise. Archie demeura immobile, surveillant ses gestes. L'irruption de Glément l'avait surpris mais, maintenant, il reprenait tous ses moyens.

— « Faites comme chez vous, » murmura-t-il.

Il passa devant Glément et grimpa l'escalier.

— « Pas si vite, » dit Glément, « il fait sans doute plus chaud à l'étage. »

Il suivit Archie en ricanant, satisfait de se trouver ici, dans la maison même de ses ennemis, à des siècles de ses zones de combat habituelles.

« J'aime cette maison, » dit-il, « mais elle fait trop neuf. »

— « Elle a été bâtie il y a trois ans, » grommela Archie.

— « Exact, sans doute. Moi, je ne l'ai connue qu'en 1951 et en 1974. A cette date, les Chinois l'avaient transformée en lupanar. »

Archie, devant lui, haussa les épaules. Ils arrivaient au premier

et suivaient le couloir, leurs pas amortis par un tapis épais de couleur pourpre.

« Je pense à cette bonne Virginie, » reprit Glément, « elle a toujours eu une tête à figurer dans une photo de cette époque. A côté d'un Albert à longues moustaches et... »

Il se tut : Archie venait de se retourner, une expression menaçante sur son visage carré. Les coins de sa bouche ne tremblaient plus. Ses mains semblaient peser très lourd de part et d'autre de son corps trapu.

— « Glément Mournier, » gronda-t-il, « que faites-vous ici, dans cette demeure, en 1904 ? Est-ce à moi que vous désirez parler ? »

Glément prit un air réfléchi. Dans le hall, l'ombre était redevenue totale. Ici, dans la galerie, de véritables chandelles brûlaient. Il soupira d'un air affecté.

— « Vraiment, je regrette, Archie. C'est, hélas, *vraiment à toi* que je désire parler. »

Le serviteur prit un pas de recul. L'étonnement se lisait dans ses yeux soudain grands ouverts. Il gardait néanmoins une apparence asiate. Glément l'avait toujours présumé né après la seconde bataille de Genève qui n'avait pas tourné à l'avantage des Blancs.

— « A moi ? » dit Archie. « Et... à quel sujet ? »

Glément désigna le fond de la galerie où une porte entrouverte laissait filtrer une claire lumière.

— « Ne serons-nous pas beaucoup mieux là-bas ? »

L'autre n'acquiesça pas. Se retournant, il obtempéra. Glément pénétra dans le salon à sa suite et ferma avec précaution.

La pièce était petite, avec des coussins et des fauteuils recouverts de satin rose. Le tapis était usé mais encore très épais. Il y avait une bibliothèque garnie de volumes uniformément reliés. A droite, dans une petite cheminée, un tas de bûches flambait.

La lumière était fournie par une sphère de petites dimensions qui flottait, sans aucun support, au-dessus d'une tablette ronde.

— « Ah ! » dit Glément, « une Lampe d'Agédon. Une invention de la République Antarctique, si je ne m'abuse. Une application de la dégravitation... Eh oui, eh oui... Le vaisseau d'Agédon partant pour Canopée comme un immense lustre stellaire... »

En parlant, il agitait les mains en direction d'Archie et des tics déformaient son long visage. Ainsi, il évoquait quelque démon occupé à jeter des sorts.

Archie le contempla un instant. Il ne prêtait aucune attention à ses paroles. Puis il s'assit, ferma à demi les yeux et dit :

— Vous pouvez boire. »

— « Ah... merci. »

Le visage de Glément se fit grave comme il allait jusqu'à la bibliothèque. Seul, les goulots des bouteilles étaient visibles dans un rayon, au-delà de deux ou trois livres épais. Il les avait repérés dès

son entrée. Et il savait qu'Archie n'ignorait rien de lui à ce propos. Il revint vers la table avec deux verres et une bouteille de vin foncé.

— « Du nouveau, » murmura-t-il. « Je suis toujours à l'affût de nouveau. »

Archie ne le regardait pas. Il semblait dormir. Glément emplit les deux verres et vida le sien d'un trait. Il claqua la langue, l'air satisfait.

— « Pas très fort, mais... diablement parfumé, Archie. »

— « Avez-vous autre chose à dire en dehors de remarques à propos d'alcool ? »

Glément reposait son verre, lentement. Ses yeux semblaient fixés quelque part dans les reflets du cristal. Une larme sombre d'alcool dévala vers le fond et cela parut réveiller Glément.

— « En effet, » dit-il, « j'ai autre chose à dire... A faire, du moins. »

— « Et il s'agit ?... »

Archie avait parlé dans un soupir. Ses doigts épais tapotaient les accoudoirs de son fauteuil.

— « De toi, » lâcha Glément.

Il hésitait. Finalement, il se versa encore un verre et le fit tourner entre le pouce et l'index.

— « Assez, maintenant, » gronda Archie. « Pourquoi moi ? Je ne suis que le serviteur des d'Immarsys. »

Glément esquissa une grimace de doute. Il éleva le verre devant ses yeux.

— « Je ne le crois pas tellement, vois-tu. En fait... je ne suis venu que pour te tuer. » Il porta un toast. « Alors... A ta mort, Archie. »

Il allait boire mais s'arrêta, décontenancé. Car Archie était tout à coup plié en deux de rire.



C'était sur Ménastrée, planétoïde central du Gouvernement Impérial, en 820 des d'Immarsys.

Il n'y avait pas un nuage au ciel d'un jaune aigu et les arbres innombrables des jardins, auprès du palais, avaient leurs feuillages immobiles. Des vies criardes, pourtant, habitaient les nids naturels de branches. Les promeneurs étaient rares dans les pâles allées. De toute façon, la cité de Ménastrée n'était pas très peuplée et, en cette saison, moins que jamais, car l'on était en Période de Don.

Virginie et Albert avaient donc tout loisir pour passer de longs moments seuls, alanguis, à l'ombre des grands arbres, écoutant les bandes d'oiseaux engagés dans de furieuses batailles.

— « Tout, » dit Virginie les yeux à demi fermés, « est à l'image de notre lutte. »

Albert cessa pour un instant de gratter machinalement le sol de ses ongles immenses. Son visage blanc vint s'appuyer contre celui de sa femme.

— « Tu deviens prétentieuse. Pour toi et tous nos pareils. Nous sommes à l'image de la lutte, *des* luttes de l'univers. Nous ne servons pas de modèle... bien au contraire. »

En disant cela, son regard se fit triste. Il soupira et regarda le ciel.

« Ménastrée est presque à notre image. Certains mondes le sont vraiment. Te souviens-tu de Clézidor, dans les Chemins de Ronde ? »

— « Ces rochers noirs, » dit Virginie, « et ces immenses océans blêmes. »

— « Et le ciel, ma douce, surtout le ciel. Il était si rouge, si rouge, que... » Il s'interrompit. « Clézidor nous appartient, comme une bonne moitié de la Galaxie. Ménastrée est notre plus haut lieu dans le temps. Avant l'Empire, c'était la crainte ; après, c'est la lutte, puis la crainte de nouveau. »

Comme il parlait, sa voix devenait de plus en plus tendue. Sa femme allongea une main transparente et posa ses doigts sur ses lèvres minces.

— « Je t'en prie... Tu n'aurais pas dû parler de lutte. Tout est sécurité, quiétude, ici. Nous régnons... »

— « Et Glément ?... Que fais-tu de Glément ? »

Virginie parut s'éveiller d'un rêve aux couleurs du ciel de Ménastrée. Elle se dressa et ses cheveux blonds s'accrochèrent, l'espace d'un instant, au feuillage d'un grand arbre noir. Elle regardait au loin mais ses yeux ne voyaient pas vraiment les premières tours du palais, sur la droite, et les alignements de pierre blanche, sur la colline plus lointaine.

— « Glément, » dit-elle, « c'est un démon. Nous ne pouvons plus l'épargner. »

Albert soupira et, de nouveau, ses doigts aigus fouillèrent l'herbe fraîche, la terre qu'il aimait tant.

— « Il est le seul exemple, » dit-il, « d'un être qui ait réussi à glisser sans limitation dans le temps... sans appartenir à notre race. Je le connais... il n'est pas dangereux. »

— « Pourtant, il a réussi, parfois, à nous contrer durement. Il est des points du temps où nous avons du mal à subsister parce que règne sa vigilance. »

— « J'aime l'étudier, » dit Albert — sa voix était plus ferme, tout à coup. « Glément Mournier, seul voyageur du temps qui ne soit pas des nôtres. Mais, quand je le connaîtrai bien, très bien... » Il sourit en se levant et prit le bras de sa femme. « Songe bien, ma chérie, qu'il sera fatalement des nôtres. »

Presque rassurée, elle se fit plus douce.

« Viens, » dit-il en l'entraînant plus loin dans les jardins, « il faut profiter de la Période de Don. »

Ensemble, en marchant plus vite, ils sentirent l'inextinguible soif qui revenait en eux.

***

Archie riait toujours, en 1904, très loin de Ménastrée et à trente-trois siècles de l'établissement du Gouvernement Impérial.

— « Assez ! »

Glément sortit une arme effilée de dessous sa cape. Il la tint par la poignée curieusement ouvragée qui portait un système de détente complexe. A l'extrémité du canon, pareil à un couteau, une larme de diamant brillait.

— « Ceci... Tu le connais, non ? »

Mais Archie continuait de rire de plus belle.

Et Glément le regardait, furieux. Le Dard de Lumière qu'il serrait lui paraissait inutile. Inconsciemment, il éprouvait un sentiment d'angoisse, d'impuissance. La maison des d'Immarsys, perdue dans le temps, loin des tourbillons politiques et planétaires, lui apparaissait comme un piège.

Enfin, Archie cessa de rire et fixa son visiteur, gravement.

— « Glément Mournier... Il est incroyable que, durant toute votre vie, vous n'ayez pas compris. »

Glément se pencha, fronçant les sourcils.

— « Je n'ai pas compris *quoi*, Archie ? »

— « Le secret des d'Immarsys... et, en même temps, celui de toute l'Histoire. »

Glément leva le Dard de Lumière vers le large visage du serviteur.

— « Ne cherche pas à me raconter des légendes, Archie. Je glisse dans le temps aussi bien que toi, Albert, Virginie et toute leur bande... J'ai *vu* la plupart des légendes et je peux te dire que... »

Il se tut. Archie se levait et ouvrait une petite porte dans le meuble-bibliothèque. Il revint s'asseoir sans se préoccuper de l'arme braquée sur lui. Il tenait un livre volumineux, relié en rouge vif. Il l'ouvrit avec une expression de respect et tourna quelques pages. Celles-ci étaient d'une matière fine mais rigide qui produisait un son presque métallique quand on la pliait.

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Le Livre Rouge, » dit Archie. « C'est ainsi que nous l'appelons. Mais son véritable titre est Chronique. »

Glément se leva et vint derrière son adversaire. Sans lâcher son arme, il se pencha et essaya de lire.

— « Il faudrait des mois pour en venir à bout, » murmura-t-il. Sa voix se fit forte : « Et je n'ai pas le temps, cette nuit. »

Archie haussa les épaules et posa le livre à côté de la bouteille et des verres.

— « Tant pis, » dit-il, « il contient toute l'explication. Maintes et maintes fois vous auriez pu le lire mais vous ne l'avez pas fait. »

Glément sourit.

— « La lutte, pour moi, est bien lourde. Les d'Immarsys et d'autres familles de tyrans tiennent le peuple dans un étau, tout au long des siècles. Connais-tu seulement *mon* histoire, Archie ? »

— « Bien sûr... Je connais tout de vous. »

— « La façon dont ma mère et mon père sont morts, sur Ménastrée, quand je n'étais qu'un enfant. La façon dont j'ai grandi, protégé par les cruels d'Immarsys... »

Archie regarda vers la bouteille.

— « Et la suite, » dit-il.

Glément pâlit légèrement.

— « Je suis bien certain que la mort te fait peur, » gronda-t-il. « Tu ne ris que pour me dérouter... Tu y es presque parvenu, vois-tu ! »

— « Glément Mournier, » dit lentement Archie, « essayez de comprendre *pour la première fois* : la mort ne me fait pas peur. Elle ne peut rien sur moi pas plus que sur un d'Immarsys ou un autre membre de notre race. *Parce que, Glément Mournier, nous sommes morts !* »

Ce fut le tour de Glément de rire. Quand il s'arrêta, il se versa à boire et avala deux verres coup sur coup.

— « Un peu ridicule, Archie, tu ne trouves pas ? »

Le serviteur le fixait avec un mépris évident.

— « Vous avez toujours aimé boire, n'est-ce pas ? » demanda-t-il.

— « Et toi, Archie ? »

— « Oui... Mais je ne bois pas la même chose. »

Glément se versa un autre verre. Il avait posé l'arme sur ses genoux mais ne quittait pas son adversaire des yeux.

— « Et... que bois-tu, Archie ? »

— « Du sang. Toujours du sang. »

Glément but une gorgée, claqua la langue.

— « Très intéressant, Archie. Quelle imagination... Mais, dis donc, il me semble avoir perçu de telles histoires dans les siècles des siècles. »

— « Je vois qu'il vous faut une démonstration... »

Soudain, il bondit et ses deux mains se refermèrent sur les bras de Glément. Celui-ci poussa un juron et, se redressant, essaya de lutter. Il grimaça puis gémit. Les mains d'Archie étaient comme deux outils de métal et rien, semblait-il, ne pourrait parvenir à desserrer leur étreinte.

Quand le serviteur des d'Immarsys le lâcha, il resta à demi paralysé.

C'était Archie, à présent, qui tenait l'arme.

Glément se raidit dans l'attente de la mort. Il était bouleversé de cette défaite, de cette fin stupide qui allait survenir...

Mais Archie pointa l'extrémité aiguë du Dard de Lumière contre sa tempe et appuya sur la détente.

Il y eut un éclair aveuglant. Archie reposa l'arme sur les genoux de Glément. Il souriait.

— « Etait-ce convaincant ? » demanda-t-il.

Glément restait comme pétrifié. Machinalement, il se frottait les avant-bras contre les accoudoirs du fauteuil.

— « Immortels, » dit-il enfin, « c'est cela, n'est-ce pas ? Vous êtes tous Immortels ? »

— « D'habitude, » dit Archie, « nous portons un autre nom. »

Il ouvrit la bouche et montra les deux incisives à sa mâchoire supérieure.

— « Ça ? Mais... »

Archie tendit la main.

— « Albert sait expliquer mieux que moi. Voulez-vous que nous allions... boire un verre avec lui et Virginie, sur Ménastrée ? »

Machinalement, Glément reprit l'arme en main.

— « Parler avec mes ennemis... face à face ? »

— « N'avez-vous pas de courage ? »

Glément acquiesça à regret.



Il n'y avait plus d'hiver en 1904. C'était un bel été de Ménastrée, en 820 des d'Immarsys.

Glément suivait Archie au long des couloirs, à la recherche d'Albert et Virginie.

Ils débouchèrent tout à coup dans une salle très vaste, mais basse de plafond.

Glément reconnut ses ennemis. Lui, debout auprès de sa compagne, devant une table. Il y avait une bouteille, sur la table, et un unique verre.

— « Voyez, » dit Albert d'Immarsys en suivant le regard de Glément, « nous vous attendons toujours. »

Archie s'inclina devant ses maîtres :

— « Il est venu en 1904, dans la maison. Il voulait me tuer... »

Albert et Virginie sourirent.

— « Et où était votre épieu ? » demanda Albert.

Glément secoua la tête.

— « Ecoutez... Archie m'a dit que le moment était venu d'une explication entre vous et moi. Il a tiré contre lui-même avec ceci... »

Il montra le Dard de Lumière. « Et ceci a été mis au point par les Tueurs de Malchéron, qui vivront dans quelques siècles, au moment de la désagrégation de votre bel Empire... Alors, j'aimerais comprendre. »

Albert lui désigna un siège.

— « Enfin comprendre, » dit-il, « enfin... »

⁂

— « Nous glissons dans le temps, » disait Albert. « Il fut une époque, pourtant, où nous ne le pouvions pas. Mais la vie pour nous était très dure, trop dure, et notre talent naquit de la faim, du besoin. Obligée de survivre, notre race a conquis le temps... Et ce temps, cet amoncellement de siècles, il nous a fallu l'organiser. »

Glément débouchait la bouteille, très ancienne, où scintillait une liqueur verte.

« ...pour survivre sans détruire complètement notre réserve. Les hommes ordinaires, une fois morts, deviennent des nôtres. Et cela crée de nouveaux besoins. Sans cesse, nous croissons et, en certains points du temps, nous avons été obligés de ménager des « vides » où nous n'apparaissons pour ainsi dire plus. Ainsi, les hommes redeviennent nombreux et, un peu plus loin, nous les attendons. Ménastrée, capitale de l'Empire, est le plus haut lieu de notre règne, Glément. Chaque année, à la Période de Don, des milliers de fidèles sujets nous sont offerts dans les Jardins. »

Glément but son second verre et dit : « Les vampires, c'est cela, je m'en souviens, maintenant. Ma mère m'avait dit, un soir... »

— « Nous-mêmes, » poursuivit imperturbablement Albert d'Immarsys, « nous provoquerons la disparition de l'Empire. Il s'ensuivra — il s'ensuit — une longue période où les hommes, redevenus innombrables, prépareront notre retour. »

Glément buvait son quatrième verre sous le regard d'Archie.

« ...l'Eternité est à nous. Il n'est plus de limitation pour nous depuis que le premier d'entre nous a fait un écart dans le temps, poussé par la terrible soif... »

Le mot frappa Glément qui posa son verre, vide : « Et pouvez-vous me dire pourquoi j'ai pu, moi aussi, glisser dans le temps et détruire d'innombrables châteaux avec les meilleures armes des meilleurs techniciens ? »

— « Parce que, » dit doucement Virginie d'Immarsys, « vous pouvez, tout comme nous, glisser dans les siècles à cause de votre besoin... »

Glément se dressa.

— « Mon besoin ?... »

— « La soif, » dit Albert, « la terrible soif. Mais pas de sang,

celle-ci... Exemple unique d'un vice à ce point énorme qu'il donne la clé du temps. »

— « Parlez pour vous, » gronda Glément.

Archie haussa les épaules.

— « Notre soif, » dit-il, « n'est pas un vice. La faim de l'homme ordinaire n'en est pas un non plus. »

Glément parut cesser de respirer. Brusquement, ses doigts s'écartèrent et lâchèrent le verre qui se brisa au sol.

Ses lèvres tremblaient quand il parla :

— « Je sais... Je sais ce que vous vous apprêtez à faire. C'est mon sang que vous voulez maintenant, hein ? Comme celui des autres, de mon père, de ma mère... »

— « Mais non, » dit Albert. Il se baissa et ramassa posément les débris de verre. « Vous allez continuer de lutter contre nous, si le cœur vous en dit. Nous avons l'Eternité pour nous. C'est justement là que nous gagnons, Glément. Nous ne vous toucherons pas. *Ainsi, quand vous mourrez, ce sera de mort ordinaire et à jamais!* »

Glément fut saisi de vertige, tout à coup. Il entrevoyait une sombre image : celle des siècles se rabattant sur lui comme un linceul. L'immensité du temps, retournée, s'apprêtant à l'étouffer.

Albert, Virginie et le fidèle Archie le regardaient en souriant tristement.

— « Ainsi, » dit Glément, « vous ne voulez pas de mon sang ? »

Albert d'Immarsys regarda la bouteille dont le niveau avait considérablement baissé.

— « Un sang tel que le vôtre ? Non, ma foi... »

Et ils firent une grimace de dégoût, à l'unisson.

ALFRED BESTER

Ces derniers temps

Alfred Bester, parmi les auteurs américains de S.F., est celui qui a le plus de tours dans son sac. Sans s'être jamais pris au sérieux comme écrivain, il a produit deux romans (**L'homme démoli** et **Terminus les étoiles**) qui comptent parmi les meilleures réussites du genre, ainsi que des nouvelles frappantes dont plusieurs ont paru dans **Fiction.** Critique, il apporte à l'examen des œuvres de ses confrères une verve pleine de fraîcheur, comme en témoignent ses articles de la série **Livres d'Amérique** (voir **Fiction** 99, 104, 106, 110 et 114). Vous trouverez dans le présent numéro (page ??) un nouvel article de lui, qui est un savoureux autoportrait. Rappelons enfin que Demètre Ioakimidis lui a consacré une étude : **Alfred Bester, le dilettante de la S.F.** (n° 110). Le voici qui s'attaque au thème, usé jusqu'à la corde, du dernier homme et de la dernière femme sur Terre. En vit-on jamais une version aussi peu orthodoxe, une telle réduction à l'absurde, que dans cette histoire d'un Adam qui a la tête ailleurs et d'une Eve qui a la tête en l'air ? Un vrai régal...

La fille au volant de la jeep était belle. Elle avait le type scandinave. Ses cheveux blonds étaient ramenés derrière sa nuque en une queue de cheval. Un cheval qui aurait une longue, une très longue queue. Sa tenue se composait en tout et pour tout d'une paire de sandales et d'un blue jeans taché. Son corps était admirablement bronzé. Tandis qu'elle virait à l'angle de la 5e Avenue et gravissait en cahotant les marches conduisant à la Bibliothèque Municipale, ses seins dansaient d'ensorcelante façon.

Elle arrêta la jeep devant la porte, sauta à terre, mais, au moment d'entrer, quelque chose attira son attention de l'autre côté de la rue. Elle plissa les yeux, parut hésiter ; puis elle considéra son jeans et fit une grimace. Elle l'enleva, le lança en direction des pigeons qui se faisaient une cour éternelle en roucoulant sur le perron. Ils s'envolèrent avec un froufrou effrayé mais, déjà, la fille remontait en courant vers l'avenue. Elle s'immobilisa devant une vitrine derrière laquelle était exhibée une robe en lainage, couleur prune. La taille haute, la jupe longue. Pas exagérément mitée. 79 $ 90, annonçait l'étiquette.

La fille entreprit d'examiner de près les vieilles voitures de guingois et finit par trouver ce qu'elle cherchait : un pare-chocs

mal assujetti. Elle le détacha et s'en servit pour faire voler en éclats la porte vitrée du magasin. Elle avança précautionneusement parmi les débris et commença de s'affairer parmi les cintres poussiéreux. Elle était grande ; aussi eut-elle du mal à trouver quelque chose à sa taille. Finalement, renonçant à la robe prune, elle se rabattit sur un ensemble écossais. 120 $, sacrifié à 99,90. Elle repéra un registre et un crayon, souffla pour chasser la poussière et inscrivit soigneusement : *A mon débit : $ 99,90. Linda Nielsen.*

Cela fait, elle regagna la Bibliothèque, franchit le portail qu'il lui avait fallu une semaine pour forcer, traversa le grand hall que, depuis cinq ans, les pigeons qui y avaient élu domicile avaient recouvert d'excréments. Tout en courant, elle croisait les mains au-dessus de sa tête pour protéger ses cheveux des fientes perdues. Elle grimpa trois étages et parvint à la salle des estampes. Comme à l'accoutumée, elle signa le livre d'entrée : *Date :* 20 *juin* 1981. *Nom : Linda Nielsen. Adresse : Central Park, Grand Bassin. Raison sociale : Dernier homme sur Terre.*

Cette ultime mention avait été l'objet d'un long débat intérieur, le jour où elle était venue pour la première fois à la Bibliothèque. A strictement parler, Linda était la dernière femme sur Terre ; mais elle avait eu l'impression que cela aurait un petit air chauvin. Et « dernière personne sur Terre » aurait été pédant. Comme quand on dit breuvage au lieu de boisson.

Elle sortit les cartons et se mit à en feuilleter le contenu. Elle savait exactement ce qu'elle voulait — quelque chose de chaud avec des harmonies bleues, correspondant à un cadre de 20 sur 30. Pour sa chambre à coucher. Elle jeta son dévolu sur un ravissant et inestimable paysage d'Hiroshigé. Elle déposa une note sur le bureau et s'en fut avec son estampe sous le bras.

Au rez-de-chaussée, elle signa à nouveau le registre, s'approcha des rayonnages du fond pour y choisir deux grammaires et un dictionnaire italiens, puis elle revint sur ses pas, traversa en sens inverse le hall, remonta dans la jeep. Elle posa les livres et l'estampe sur le siège de droite à côté d'une exquise poupée de porcelaine. Elle saisit alors une feuille sur laquelle était notée une liste d'objets :

est. jap.
italien
cadre 20 × 30
bisque de homard
pâte pour cuivres
savon
encaustique
balai

Elle fit une croix devant les deux premiers articles, remit sa liste en place sur le tableau de bord et la jeep redescendit cahin-

caha le perron de la bibliothèque. Linda enfila la 5ᵉ Avenue en faisant du slalom à travers les décombres. Au moment où elle passait devant la cathédrale St. Patrick, un homme surgit devant elle.

Il enjamba un amoncellement de débris et, sans regarder ni à droite ni à gauche, s'engagea sur la chaussée juste devant le capot de la jeep. Linda poussa une exclamation, actionna l'avertisseur qui demeura muet et freina à mort. Le véhicule dérapa et vint s'écraser contre les vestiges d'un autobus de la ligne nº 3. L'homme émit un piaulement aigu, fit un bond et s'immobilisa, comme paralysé, les yeux braqués sur la conductrice.

— « Et alors ! » s'écria cette dernière. « Vous ne pouvez pas regarder, espèce d'abruti ? Vous vous figurez peut-être que la ville est à vous ? »

Il continuait de la considérer en bégayant des phrases inaudibles. C'était un individu de haute taille à l'épaisse chevelure poivre et sel. La barbe rousse et le cuir boucané. Il portait des treillis militaires, de lourdes chaussures de ski ; un sac volumineux et une couverture roulée en boudin étaient accrochés à ses épaules. Il était armé d'un fusil de chasse bosselé et ses poches étaient pleines de bric-à-brac. On aurait dit un chercheur d'or.

— « Bon Dieu, » murmura-t-il enfin d'une voix rauque. « Enfin quelqu'un ! Je le savais ! J'ai toujours su que je finirais bien par rencontrer quelqu'un ! » Soudain, il remarqua les longs cheveux de Linda et sa mine s'allongea. « Mais une femme... » grommela-t-il, « une femme... C'est bien ma chance, tiens ! Elle me quittera donc jamais, cette foutue poisse ? »

— « Vous êtes cinglé ou quoi ? Je vous demande un peu... Traverser quand le feu est au vert ! »

Il la dévisagea avec ahurissement : « Le feu ? Quel feu ? »

— « Oui, d'accord... Il n'y a pas de feu. N'empêche que vous devez regarder où vous allez. »

— « Je suis désolé, madame. A dire vrai, je ne m'attendais pas à trouver de la circulation. »

— « Simple question de bon sens, » maugréa-t-elle en faisant une marche arrière.

— « Eh, madame ! Attendez une minute ! »

— « Oui ? »

— « Dites... Est-ce que vous y connaissez quelque chose, à la télé ? A l'électronique comme on dit... »

— « Vous vous croyez drôle ? »

— « Non, je parle sérieusement. Parole ! »

Elle eut un petit reniflement de mépris et fit mine de vouloir poursuivre son chemin. Mais l'autre ne l'entendait pas de cette oreille.

« Je vous en prie, madame, » insista-t-il en lui barrant la route.

« C'est que j'ai une bonne raison pour vous demander ça. Est-ce que vous vous y connaissez ? »

— « Non. »

— « Crénom ! Il sera dit que la poisse me quittera pas ! Dites, madame, sans vouloir vous offenser, y aurait-il pas des gars dans cette ville ? »

— « Il n'y a que moi. Je suis le dernier homme sur Terre. »

— « Marrant ! J'avais toujours pensé que c'était moi. »

— « Oui... eh bien, je suis la dernière femme. »

Il secoua la tête. « Ça se peut pas qu'il y ait pas d'autres gens. Ça se peut pas. Raisonnablement, faut qu'il y en ait. Dans le sud, vous croyez pas ? Je viens de New Haven. Je me suis dit qu'en me dirigeant vers un pays où qu'il ferait comme qui dirait plus chaud, je rencontrerais sûrement des gars à qui je pourrais demander quelque chose. »

— « Demander quoi ? »

— « Oh ! une femme peut pas comprendre, sans vouloir vous offenser. »

— « Eh bien, si vous allez dans le sud, vous n'êtes pas dans la bonne direction. »

— « Comment ? C'est pas le sud par là ? » interrogea-t-il en tendant le bras vers le bas de la 5e Avenue.

— « Si. Mais si vous continuez par là, vous allez vous casser le nez. Manhattan est une île. Ce qu'il faut, c'est remonter et traverser le pont George Washington pour gagner Jersey. »

— « Remonter ? Mais par où ? »

— « Tout droit jusqu'à Cathedral Park. Là, vous tournez à gauche et vous n'avez plus qu'à suivre le fleuve. Il n'y a pas moyen de se tromper. »

Il la dévisagea d'un air désespéré.

« Vous êtes étranger à la ville ? » poursuivit-elle.

Il acquiesça d'un coup de menton.

« Oh... bon ! Montez. Je vais vous faire un bout de conduite. »

Elle transféra les livres et la poupée à l'arrière et l'inconnu s'installa à côté d'elle. La voiture démarra. Linda jeta un coup d'œil sur les chaussures usées de son compagnon.

« Vous faites la route à pied ? »

— « Oui. »

— « Pourquoi pas en voiture ? Vous en trouverez facilement une en état de marche. Et il y a de l'essence et de l'huile en veux-tu en voilà. »

— « Je ne sais pas conduire, » répondit-il avec abattement. « C'est le drame de mon existence. »

Il poussa un profond soupir, ce qui eut pour effet d'imprimer une secousse à son sac à dos qui vint heurter l'épaule de la jeune femme. Linda examina l'homme du coin de l'œil. Il avait un torse

puissant, un dos massif et des jambes fortes. Ses mains étaient épaisses et coriaces et les muscles de son cou saillaient. Elle médita un instant, secoua le menton et freina.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? » s'enquit l'homme. « Ça ne marche pas ? »

— « Comment vous appelez-vous ? »

— « Mayo. Jim Mayo. »

— « Et moi Linda Nielsen. »

— « Bon. Enchanté de faire votre connaissance. Pourquoi que la voiture s'est arrêtée ? »

— « Jim, j'ai une proposition à vous faire. »

— « Ah ? » Il la regarda avec méfiance. « Je l'écouterai avec plaisir, madame... je veux dire Linda... mais il faut que vous sachiez que j'ai quelque chose en tête qui va me donner de l'occupation pendant un bon moment et... » Sa voix se perdit dans un murmure tandis qu'il se détournait pour éviter le regard intense de Linda.

— « Jim, si vous faites quelque chose pour moi, je ferai quelque chose pour vous en échange. »

— « Quoi, par exemple ? »

— « Eh bien, la nuit, je me sens affreusement seule. Le jour, ça passe encore parce qu'il y a toujours une foule de choses à faire qui vous absorbent. Mais, la nuit, c'est épouvantable. »

— « Oui, je sais, » murmura-t-il.

— « Il faut que je trouve une solution. C'est indispensable. »

— « Mais qu'est-ce que j'ai à y voir, moi ? » demanda Jim avec inquiétude.

— « Pourquoi ne resteriez-vous pas à New York pendant quelque temps ? Si vous acceptez, je vous apprendrai à conduire et je vous trouverai une voiture pour que vous puissiez vous rendre dans le sud à votre volant. »

— « Eh ! Mais c'est une idée ! C'est dur, de conduire ? »

— « Vous apprendrez en deux jours. »

— « Je ne suis pas assez calé pour apprendre aussi vite. »

— « Bon... disons en deux semaines. Mais pensez au temps que ça vous fera gagner au bout du compte. »

— « Ouais... ça me paraît formidable. » Mais, à nouveau, il se détourna. « Seulement, moi, qu'est-ce que j'aurai à faire ? »

Les joues de Linda rosirent tant était grande son excitation. « Jim, je veux que vous m'aidiez à déplacer un piano. »

— « Un piano ? Quel piano ? »

— « Un piano à queue en palissandre. Il se trouve chez Steinway, dans la 57e Rue. Je meurs d'envie de l'avoir chez moi. Il ne manque que lui dans le salon, ce n'est pas compliqué ! »

— « Oh ! vous voulez dire que vous êtes en train de vous meubler, hein ? »

— « Oui, mais je veux aussi jouer du piano après le dîner. On

ne peut pas écouter tout le temps des disques. J'ai tout prévu : des livres pour apprendre à jouer et des livres pour apprendre à l'accorder. Oui, j'ai tout prévu sauf un seul point : comment le déménager. »

— « Je comprends, mais... mais il y a plein d'appartements qui en ont, des pianos, dans cette ville. Des centaines au bas mot. Question de bon sens. Pourquoi que vous ne vous installez pas dans un de ces appartements ? »

— « C'est absolument exclu. J'aime mon chez-moi. J'ai mis cinq ans à en faire la décoration et il est charmant. De plus, il y a le problème de l'eau. »

— « L'eau, c'est l'éternel casse-tête, » approuva Jim. « Comment vous débrouillez-vous pour ça ? »

— « J'habite à Central Park dans la maison où l'on entreposait les petits voiliers autrefois, juste en face du bassin où ils évoluaient. C'est un logis adorable que j'ai entièrement installé. On pourra y mettre le piano, Jim. Ça ne devrait pas être difficile. »

— « Euh... je ne sais pas, Lena... »

— « Linda. »

— « Pardon. Linda. Je... »

— « Vous paraissez être suffisamment fort. Qu'est-ce que vous faisiez, avant ? »

— « J'étais lutteur professionnel. »

— « Je savais bien que vous étiez un costaud ! »

— « Oh ! je ne fais plus de lutte. Je suis devenu barman et je me suis occupé de bistrots. J'en ai ouvert un à New Haven, « *Le Coup dans l'Aile* ». Vous en avez peut-être entendu parler ? »

— « Non, je regrette. »

— « Il était pas mal connu dans les milieux sportifs. Et vous, vous faisiez dans quoi, avant ? »

— « J'étais enquêtrice du B.B.D.O. »

— « Qu'est-ce que c'est que ça ? »

— « Une agence de publicité, » expliqua-t-elle sur un ton impatienté. « Mais on pourra parler de tout ça plus tard si vous restez. Alors, je vous apprendrai à conduire, on déménagera le piano et il y a encore quelques petites choses que je... mais cela peut attendre. Ensuite, vous pourrez partir pour le sud. »

— « Ben... je ne sais pas trop, Linda... »

Elle lui saisit les mains. « Allons, Jim, soyez chic ! Restez avec moi. Je suis une excellente cuisinière et j'ai une jolie chambre d'amis... »

— « Pour quoi faire ? Je veux dire que, puisque vous êtes le dernier homme sur Terre... »

— « C'est une question idiote ! Une maison digne de ce nom doit posséder une chambre d'amis ! Vous verrez que ça vous plaira. J'ai transformé les pelouses en potagers et en jardins d'agrément,

vous pourrez vous baigner dans le bassin, je vous trouverai une Jag... je sais où il y en a une de toute beauté. »

— « Je préférerais une Cadillac. »

— « Ce sera comme vous voudrez. Alors, Jim ? Qu'est-ce que vous en pensez ? Marché conclu ? »

— « D'accord, Linda, » murmura-t-il de mauvaise grâce. « Marché conclu. »

***

C'était vraiment une maison adorable avec son toit de pagode en cuivre vert-de-grisé par les intempéries, ses murs en meulière, ses fenêtres aux embrasures profondes. Sur le bassin ovale dont le soleil de juin faisait miroiter l'eau bleue, des canards sauvages nageaient en caquetant d'un air affairé. Les pelouses qui s'élevaient tout autour en pente douce étaient cultivées. La demeure faisait face à l'ouest et la vue plongeait sur l'étendue broussailleuse de Central Park qui ressemblait à une propriété en friche.

Mayo considéra le bassin et poussa un sifflement. « Il faudrait qu'il y ait des bateaux. »

— « Il y en avait plein quand je me suis installée. »

— « J'ai toujours désiré avoir un voilier quand j'étais gosse. Une fois même, j'ai... » Mais Jim s'interrompit brusquement : une série de bruits, une sorte de martellement, retentissaient. Des chocs irréguliers et sourds évoquant le vacarme de l'eau qui se fracasse sur les brisants. « Qu'est-ce que c'est ? »

Linda haussa les épaules. « Je ne sais pas exactement. Je pense que c'est la ville qui s'écroule. De temps en temps, on voit des immeubles qui dégringolent. Vous vous y ferez. » Et elle ajouta avec un regain d'enthousiasme : « Entrez. Je veux tout vous montrer. »

Débordante de fierté, elle attira l'attention de Jim sur les détails d'un aménagement qui le plongèrent dans un abîme de stupéfaction. Si, toutefois, le salon victorien, la chambre à coucher Empire, la cuisine rustique avec son poêle à pétrole ne laissèrent pas de l'impressionner, la chambre d'amis de style colonial (lit à colonnes, tapis à points noués) lui fit froncer le sourcil.

— « C'est un peu féminin, non ? »

— « Naturellement ! Je suis une femme. »

— « Oui... bien sûr... je veux dire... » Il regarda autour de lui avec méfiance. « Un homme a l'habitude de trucs moins délicats. Sans vous offenser. »

— « Ne vous en faites pas. Le lit est suffisamment solide. Mais faites attention à ne pas poser vos pieds sur le couvre-lit. Enlevez-le donc avant de vous coucher. Si vos chaussures sont sales, ôtez-les avant d'entrer. Ce tapis provient du musée et je ne voudrais pas qu'on l'abîme. Avez-vous des vêtements de rechange ? »

— « Non. Je ne possède que ce que j'ai sur le dos. »

— « Nous irons en chercher d'autres demain. Vos affaires sont dans un tel état que ça ne vaut pas la peine de les laver. »

— « Je ferais peut-être mieux de bivouaquer dans le parc, » proposa-t-il d'un air désespéré.

— « Pourquoi donc, au nom du ciel ? »

— « C'est que je suis plus accoutumé à dormir à la belle étoile qu'entre quatre murs. Mais n'ayez crainte, Linda, si vous avez besoin de moi, je ne serai pas loin. »

— « Pourquoi aurais-je besoin de vous ? »

— « N'importe comment, vous n'aurez qu'à crier. »

— « C'est absurde, » lança-t-elle d'une voix ferme. « Vous êtes mon hôte : vous coucherez ici. Maintenant, allez faire un brin de toilette pendant que je prépare le dîner. Oh ! mon Dieu, j'ai oublié de prendre la bisque de homard ! »

Elle organisa un menu astucieux à base de conserves qu'elle servit dans d'exquises assiettes de porcelaine fine ; les couverts étincelants étaient en acier suédois. Ce fut un dîner typiquement féminin ; Mayo était encore affamé en sortant de table mais il était trop poli pour le dire. Sa fatigue était telle qu'il n'eut pas le courage d'imaginer une excuse pour s'absenter afin d'aller à la recherche de quelque chose de plus substantiel à se mettre sous la dent. Il s'en fut se coucher sans omettre de se déchausser. En revanche, il oublia d'enlever le dessus de lit.

Des caquets sonores et des bruissements d'ailes le réveillèrent le lendemain matin. Il s'extirpa de son lit et arriva devant la fenêtre juste à temps pour voir les canards chassés du bassin par une sorte de ballon rouge. Quand sa vision commença à fonctionner correctement, il constata que ce dernier n'était qu'un bonnet de bain. Alors, il sortit et s'approcha de la pièce d'eau en s'étirant et en grognant. Avec un cri joyeux, Linda fendit les flots en direction du bord et se hissa sur la terre ferme. Le bonnet de bain était son seul vêtement. Mayo fit un bond en arrière pour éviter de se faire éclabousser.

— « Bonjour, » dit-elle. « Bien dormi ? »

— « Bonjour. Je ne sais pas. Ce lit m'a défoutu le dos. Dites donc, elle doit être froide, l'eau ! Vous avez la chair de poule. »

— « Non. Elle est merveilleuse. » Linda retira son bonnet et secoua sa chevelure. « Où est la serviette ? Ah ! ici. Allez, Jim, plongez ! Vous verrez comme c'est bon. »

— « Je n'aime pas me baigner quand l'eau est froide. »

— « Ne faites pas votre mijaurée. »

Un coup de tonnerre troubla le calme environnant. Mayo, étonné, leva la tête vers le ciel sans nuage.

— « Ça alors ! Qu'est-ce que c'est ? »

— « Regardez... »
— « On aurait dit une bombe sonique. »
— « Là-bas ! » s'écria Linda en désignant quelque chose à l'ouest. « Vous voyez ? »
Majestueusement, un gratte-ciel était en train de s'écrouler au loin. Il semblait rentrer en lui-même, comme ces timbales pliantes constituées d'anneaux, au milieu d'une pluie de corniches et de briques. Des poutrelles mises à nu se tordaient et se déformaient. Bientôt, le bruit de l'effondrement parvint à leurs oreilles.
— « C'est quelque chose ! » murmura Mayo avec une sorte de crainte respectueuse.
— « Le déclin et la chute de l'Empire. Vous vous y habituerez, Jim. Allez, sautez ! Je vais vous chercher une serviette. »
Elle s'élança vers la maison tandis qu'il enlevait sa culotte et ses chaussettes. Mais quand Linda réapparut avec une gigangesque serviette de bain, il était toujours au bord du bassin, agitant d'un air morne un orteil dans l'eau.
— « Elle est horriblement froide, » fit-il plaintivement.
— « Vous ne preniez pas de douches froides quand vous étiez pugiliste ? »
— « Moi ? Non. Je les prenais brûlantes. »
— « Jim, si vous restez comme ça, vous n'entrerez jamais dedans. Regardez ! Vous commencez à grelotter. Qu'est-ce que vous avez autour de la poitrine ? Un tatouage ? »
— « Quoi ? Oh ! oui. C'est un python. Il est en cinq couleurs. Et il fait tout le tour, vous voyez ? » Fièrement, il pivota sur lui-même. « Il a été tatoué à Saïgon en 1964 quand j'étais dans les *marines*. C'est un python oriental. Il est joli, hein ? »
— « Ça vous a fait mal ? »
— « Franchement, non. Il y a des gars qui essayent de faire croire qu'un tatouage, c'est un vrai supplice chinois, mais ils racontent ça rien que pour épater la galerie. C'est pas tellement douloureux. Sauf que ça gratouille. »
— « Vous étiez *marine* en 64 ? »
— « Exact. »
— « Quel âge aviez-vous ? »
— « Vingt ans. »
— « Vous en avez donc trente-sept, maintenant ? »
— « Trente-six. Je vais sur mes trente-sept. »
— « Alors, vos cheveux sont devenus prématurément gris ? »
— « Probable. »
Linda contempla Jim d'un œil rêveur. « Si vous vous décidez à prendre ce bain, ne vous mouillez pas la tête. »
Sur ces mots, la jeune fille prit en courant la direction de la maison. Honteux de ses hésitations, Jim se força à sauter dans le bassin. Au retour de Linda, dans l'eau jusqu'à la poitrine, il était

en train de s'asperger le visage et les épaules. La jeune fille apportait un tabouret, une paire de ciseaux et un peigne.

— « N'est-ce pas qu'elle est merveilleusement bonne? »

— « Non. »

Linda se mit à rire. « Eh bien, sortez. Je vais vous couper les cheveux. »

Il se hissa sur le bord, se sécha et s'assit docilement sur le tabouret, offrant sa tête aux ciseaux. « Je vais aussi vous couper la barbe, » déclara Linda avec décision. « Je veux savoir à quoi vous ressemblez réellement. » Elle la lui tailla d'aussi près qu'elle le put, l'examina et, satisfaite, hocha la tête. « Très élégant. »

Jim rougit. « Oh... dites pas ça. »

— « Il y a de l'eau chaude sur le fourneau. Allez vous raser. Inutile de vous habiller. On ira vous chercher des vêtements neufs après le petit déjeuner. Et ensuite, le piano... »

Il lui jeta un regard scandalisé. « Je ne pourrai jamais me promener tout nu dans les rues. »

— « Ne soyez pas bête. Qui voulez-vous qui vous voie? Allez... dépêchez-vous. »

Ils se rendirent dans la jeep jusqu'au magasin Abercrombie & Fitch, au coin de Madison Avenue et de la 54e Rue. A son compagnon pudiquement enveloppé dans sa serviette, Linda apprit qu'elle se servait là depuis des années et elle lui montra le monceau de bordereaux d'achat qu'elle avait accumulés. Mayo les étudia avec curiosité pendant qu'elle prenait ses mesures et se mettait à la recherche d'effets. Quand elle revint, les bras chargés de vêtements, il était au bord de l'indignation.

— « J'ai trouvé de ravissants mocassins en peau d'élan, une tenue de chasse, des chaussettes de laine, des chemises de marin et... »

Mais il l'interrompit : « Dites donc, est-ce que vous savez à combien se monte ce que vous devez, en tout ? Il n'y a pas loin de quatorze cents dollars. »

— « C'est vrai ? Passez d'abord le caleçon. »

— « Mais vous êtes folle, Linda ! Qu'est-ce que vous voulez faire de toute cette camelote ? »

— « Les chaussettes sont-elles assez grandes ? De quelle camelote parlez-vous ? Il n'y a rien que des choses qui me sont nécessaires. »

— « Ouais ? Par exemple... » Il fouilla dans la pile de fiches. « Par exemple : une paire de lunettes de plongée sous-marine avec optique en plexiglass, 19,95 dollars ? C'est pour faire quoi ? »

— « Pour voir distinctement le fond du bassin. »

— « Et ça : un service acier inoxydable quatre personnes, 39,95 dollars? »

— « C'est pour quand j'ai la flemme de faire chauffer de l'eau

pour la vaisselle. L'acier inoxydable se lave à l'eau froide. » Elle le contempla admirativement. « Oh ! Jim, venez vous regarder dans la glace... Ce que vous avez l'air romanesque ! On dirait un vieux chasseur sorti tout droit des récits d'Hemingway. »

Il secoua la tête. « Je ne sais pas comment vous arriverez jamais à rembourser, Linda. Vous devriez surveiller vos dépenses. Si on laissait tomber le piano, hein ? »

— « Pas question, » répondit la jeune fille avec force. « Je me moque de son prix. Un piano, c'est un investissement. Ça dure toute une vie. Et ça vaut le coup. »

Elle frétillait d'excitation en se rendant au hall d'exposition de Steinway. Après d'épuisants efforts qui leur prirent toute l'après-midi, des manœuvres délicates impliquant l'emploi de moyens de levage improvisés et d'une plateforme qu'il fallut au prix d'efforts terribles haler tout au long de la 5e Avenue, le piano finit par arriver à bon port dans le salon de Linda. « Bon Dieu, » maugréa Jim, « j'aurais préféré faire la route à pied pour aller dans le sud ! »

Linda le serra avec effusion entre ses bras. « Jim, vous êtes un ange ! Ça va bien ? »

— « Ça va, » grogna-t-il, « mais lâchez-moi : vous m'étouffez. »

— « Je ne pourrai jamais vous remercier. Il y a une éternité que je rêve de ce piano. Je ne sais pas quoi vous donner en échange. Vous n'avez qu'à demander ce qui vous ferait plaisir... n'importe quoi. »

— « Ben... vous m'avez déjà coupé les cheveux. »

— « Je parle sérieusement. »

— « Vous n'allez pas m'apprendre à conduire ? »

— « Bien sûr que si, et le plus tôt possible. C'est vraiment la moindre des choses. » Elle s'assit sur une chaise sans quitter le piano des yeux.

— « Faut pas faire tant d'histoires pour si peu, » dit Mayo. Il se leva, s'installa devant le clavier, tourna la tête vers Linda en souriant d'un air embarrassé et se mit à attaquer tant bien que mal un menuet de Mozart.

Linda, bouche bée, bondit sur ses pieds. « Vous savez jouer ! » fit-elle dans un souffle.

— « Non. Seulement j'ai pris des leçons quand j'étais gosse. »

— « Mais vous vous en souvenez. »

— « Un petit peu. »

— « Vous déchiffrez ? »

— « J'ai su. »

— « Est-ce que vous pouvez m'apprendre ? »

— « Je pense. C'est quand même pas facile. Tenez, il y en a un autre que j'ai appris. » Il commença à mutiler *L'éveil du printemps.* Avec cet instrument désaccordé et ses fausses notes, c'était atroce.

— « Admirable, » déclara Linda dans un murmure. « Absolu-

ment admirable ! » Son regard était braqué sur le dos de Mayo ; une expression de détermination se peignit sur son visage. Elle s'approcha lentement de l'homme et posa sa main sur son épaule.

Jim leva les yeux vers elle. « Vous voulez quelque chose ? »

— « Non, rien. Jouez. Moi, je vais préparer le dîner. »

Mais elle paraissait si préoccupée et si tendue pendant le reste de la soirée que cela rendit Jim nerveux. Il se coucha tôt.

*
**

Ce ne fut qu'à quinze heures, le lendemain, qu'ils finirent par trouver une voiture en état de marche. Ce n'était pas une Cadillac mais une Chevrolet. Une conduite intérieure parce que Mayo n'avait aucune envie d'être exposé aux intempéries dans une décapotable. Ils quittèrent à son bord le garage de la 10e Avenue et revinrent vers l'est où Linda se sentait davantage chez elle. Elle avoua à son compagnon que son univers était limité par la 5e et la 3e Avenues en largeur, par la 42e et la 86e Rues en hauteur. Hors de ces frontières, elle n'était pas à son aise.

Elle confia le volant à Mayo et le laissa descendre et remonter la 5e, s'entraîner à freiner et à démarrer. A cinq reprises, il manqua de justesse de s'écraser contre un obstacle, cala onze fois et pénétra en marche arrière dans une boutique, heureusement veuve de sa vitrine. L'énervement le faisait trembler.

— « C'est rudement difficile, » dit-il plaintivement.

Elle le rassura. « C'est uniquement une question d'entraînement. Ne vous faites pas de bile. Je vous promets de faire de vous un excellent conducteur, même si cela doit prendre un mois. »

— « Un mois ! »

— « Vous m'avez vous-même prévenue que vous étiez lent à apprendre, n'est-ce pas ? Ce n'est pas moi qui suis à blâmer. Arrêtez-vous ici une minute. »

La Chevrolet s'immobilisa avec une secousse. Linda mit pied à terre.

« Attendez-moi. »

— « Qu'est-ce qui se passe ? »

— « C'est une surprise. »

Elle pénétra dans un magasin. Quand, une demi-heure plus tard, elle en ressortit, elle portait un fourreau noir qui accusait sa sveltesse, des perles autour du cou et des escarpins à hauts talons. Ses cheveux étaient ramenés en torsade au-dessus de sa tête. Mayo la contempla avec stupéfaction tandis qu'elle remontait dans la voiture.

— « Qu'est-ce que ça veux dire ? »

— « Ça fait partie de la surprise. Prenez la 52e. »

Il négocia péniblement son virage. « Pourquoi cette robe du soir ? »

— « C'est une robe de cocktail. »

— « Bon. Mais pour quoi faire ? »

— « Là où nous allons, il faut être habillé. Attention, Jim ! » Linda tourna brusquement le volant afin d'éviter une ambulance démantelée. « Je vous emmène dans un restaurant réputé. »

— « Manger ? »

— « Non, grande bête. Boire. Vous êtes mon hôte et il faut que je vous sorte. Voilà... c'est à gauche. Essayez de vous ranger quelque part. »

Il se rangea d'une façon abominable. Tous deux descendirent mais, soudain, Mayo s'immobilisa, la curiosité peinte sur ses traits.

— « Vous sentez ? » demanda-t-il.

— « Quoi ? »

— « Cette sorte d'odeur sucrée. »

— « C'est mon parfum. »

— « Non. C'est dans l'air. A la fois sucré et lourd. Ça me rappelle quelque chose mais je n'arrive pas à définir quoi. »

— « Aucune importance. Entrons. » Elle le guida à l'intérieur du restaurant. « Vous devriez avoir une cravate, » murmura-t-elle, « mais peut-être que ça pourra quand même passer. »

Mayo ne fut pas impressionné pour un sou par le décor mais il était hypnotisé par les photos de célébrités qui ornaient le bar. Pendant plusieurs minutes, se brûlant les doigts avec des allumettes, il contempla avec ravissement les portraits de Mel Allen, Red Barber, Casey Stengel, Frank Gifford, Rocky Marciano. Lorsque, une bougie à la main, Linda émergea de la cuisine où elle avait disparu, il se retourna avec vivacité vers elle.

— « Ces vedettes de la télé, vous en avez déjà vu ici ? »

— « Je suppose. Vous avez envie d'un verre ? »

— « Oui. Bien sûr. Mais je voudrais parler d'eux, les stars de la télé. »

Il l'accompagna jusqu'à un tabouret sur lequel il souffla pour en chasser la poussière, et aida fort galamment Linda à s'installer. Cela fait, il passa d'un bond de l'autre côté du comptoir, sortit en le faisant claquer son mouchoir de sa poche et entreprit d'astiquer l'acajou du bar d'un geste tout à fait professionnel. Il sourit : « C'est ma spécialité. » Il avait revêtu le masque tout à la fois cordial et impersonnel du barman classique. « Bonsoir, madame. Belle soirée. Qu'est-ce que ce sera ? »

— « Seigneur, j'ai eu une journée épouvantable. Ah ! ces magasins ! Donnez-moi donc un Ambassadeur. Double, pendant que vous y êtes. »

— « Certainement, madame. »

Mayo farfouilla dans les étagères et finit par récupérer du whisky,

du gin et plusieurs bouteilles de soda en partie évaporées malgré leur capsule.

— « Je suis désolé, madame, mais j'ai bien peur que nous ne soyons à court. Qu'est-ce qui vous tente en dehors de ça ? »

— « Eh bien, donnez-moi donc un scotch. »

— « Vous savez, » la prévint-il, « le soda doit avoir perdu son gaz et il n'y a pas de glace. »

— « Cela ne fait rien. »

Il rinça un verre à l'eau minérale et le remplit de whisky.

— « Merci. Prenez-en un pour vous, barman. Comment vous appelez-vous ? »

— « Jim, madame. Je vous remercie mais je ne bois jamais quand je suis de service. »

— « Eh bien, lâchez le service et buvons ensemble. »

— « Je ne bois jamais quand je ne suis pas de service, madame. »

— « Vous pouvez m'appeler Linda. »

— « Merci, miss Linda. »

— « C'est sérieux, Jim ? Vous ne buvez vraiment pas ? »

— « Oui. »

— « Alors, à votre santé. »

— « Que vos nuits soient agréables. »

— « C'est gentil, ça. C'est de vous ? »

— « Je sais pas trop. C'est un peu la routine du métier, de dire ça. Surtout aux hommes. C'est plein de sous-entendus, vous comprenez. Sans vouloir vous offenser. »

— « Rassurez-vous. »

Brusquement, Mayo s'exclama : « Les abeilles ! »

— « Quoi, les abeilles ? » fit Linda, surprise.

— « L'odeur de tout à l'heure. C'est comme ça que ça sent, dans les ruches. »

— « Oh... j'ignorais, » répondit-elle avec indifférence. « Remettez-moi ça. »

— « Tout de suite. Dites donc, ces vedettes de télé, vous les avez réellement vues ici ? En chair et en os ? »

— « Vous n'avez qu'à citer leur nom : je les ai toutes vues. » Elle se mit à rire. « Vous me rappelez le gosse des voisins. Il fallait tout le temps que je lui dise le nom des gens célèbres que j'avais vus. »

Mayo eut l'air vexé. Linda était sur le point de lui dire des paroles consolantes, craignant de l'avoir blessé, quand le bar commença à frémir doucement. En même temps, un grondement lointain se fit faiblement entendre. Cela semblait approcher lentement, puis disparaître. Quand les vibrations se furent arrêtées, Mayo dévisagea sa compagne.

— « Bon Dieu ! Vous croyez pas que c'est la maison qui s'apprête à dégringoler ? »

Elle fit non de la tête. « Sûrement pas. Quand les immeubles s'écroulent, c'est toujours avec une explosion. Vous savez à quoi ressemblait ce bruit ? A celui du métro. »

— « Du métro ? »

— « Oui. Celui de Lexington Avenue. »

— « C'est idiot ! Comment voulez-vous que le métro roule ? »

— « Je n'ai pas dit que c'était lui mais seulement que ça faisait le même bruit. Donnez-moi encore un verre, s'il vous plaît. »

— « Il faudrait encore du soda. » Mayo s'en fut en exploration. Il revint avec des bouteilles et un menu grand format à la main. « Il faudrait y aller doucement, Linda. Vous savez quel est le tarif ? Un dollar soixante quinze la consommation. »

— « Au diable l'avarice ! Vivons, mon cher ! Allez, barman, servez-m'en un double. Vous ne savez pas, Jim ? Si vous restiez à New York, je pourrais vous montrer où habitaient vos héros ! Merci. A la bonne vôtre. Je vous conduirais au B.B.D.O. pour vous faire voir leurs films et vous passer leurs enregistrements. Qu'est-ce que vous en pensez ? Des vedettes comme... comme Red... Red... comment dites-vous ? »

— « Barber. »

— « Red Barber, et Rocky Gifford, et Rocky Casey, et Rocky l'Ecureuil Volant. »

— « Vous me mettez en boîte, » dit Mayo à nouveau vexé.

— « Moi, Monsieur ? » s'exclama dignement Linda. « Moi, vous mettre en boîte ? Pourquoi le ferais-je ? J'essaye simplement de vous être agréable. De vous faire passer du bon temps. Ma mère me disait... oui... elle me disait, ma mère : Linda, habille-toi comme l'homme veut que tu sois habillée et dis-lui ce qu'il aime qu'on lui dise. Qu'elle me disait, ma mère. Cette robe, c'est ce que vous voulez ? »

— « Elle me plaît si c'est de ça que vous parlez. »

— « Vous savez combien je l'ai payée ? Quatre-vingt dix-neuf dollars cinquante. »

— « Quoi ? Cent dollars pour ce petit machin tout étriqué ? »

— « C'est pas un petit machin tout étriqué. C'est une robe de cocktail classique. Et j'ai payé vingt dollars pour les perles. Ce sont des perles de culture, vous comprenez ? Soixante pour les escarpins. Deux cent vingt dollars pour vous donner du bon temps. Est-ce que vous avez du bon temps ? »

— « Un peu ! »

— « Vous voulez me respirer ? »

— « C'est déjà fait. »

— « Barman, remettez-moi ça. »

— « Je suis désolé, madame, mais je ne peux pas. »

— « Et pourquoi ? »

— « Vous avez assez bu comme ça. »

Linda le foudroya d'un regard indigné. « Je n'ai pas assez bu comme ça ! Qu'est-ce que c'est que ces manières ? » Elle s'empara de la bouteille de whisky. « Allez... on va encore s'en jeter quelques-uns en parlant des vedettes de télé. A la bonne vôtre. Et puis on ira au B.B.D.O. et je vous ferai passer leurs films et leurs enregistrements. Ça vous va ? »

— « Vous me l'avez déjà demandé. »

— « Vous ne m'avez pas répondu. Je vous ferai du cinéma. Vous aimez le cinéma ? Moi, je déteste mais je ne peux plus en dire du mal. Il m'a sauvé la vie au moment du grand boum. »

— « Comment ça ? »

— « C'est un secret, vous comprenez ? Juste entre vous et moi. Si jamais une autre agence apprenait... » Linda regarda tout autour d'elle et poursuivit en baissant la voix : « Le B.B.D.O. avait repéré une cachette pleine de films muets. Des films perdus, vous voyez ce que je veux dire ? Personne n'était au courant de l'existence de ces copies. Ça aurait fait une série d'émissions sensationnelles à la télé. Alors, ils m'ont envoyée à Jersey dans cette galerie de mine abandonnée pour en dresser le catalogue. »

— « Dans une mine ? »

— « Tout juste. A la bonne vôtre. »

— « Pourquoi ils étaient dans une mine, ces films ? »

— « C'étaient des vieilles bandes. A l'acétate. Fallait les entreposer comme du vin. C'est pour ça. Alors, j'y ai été pour le week-end avec deux assistantes. Pour vérifier. »

— « Vous êtes restée dans cette mine pendant tout le week-end ? »

— « Ouais. On était trois filles. Du vendredi au lundi. Enfin, c'est ce qui était prévu. On pensait qu'on s'amuserait bien. A la bonne vôtre. Bon... Où j'en étais ? Ah ! oui... On a donc pris des lampes, des couvertures, du linge, tout ce qu'il fallait pour pique-niquer. Et puis on s'est mises au travail. Je me rappelle exactement quand l'explosion s'est produite. Je cherchais la troisième bobine d'un film de la U.F.A., *Gekronter Blumenorden an der Pegnitz*. On avait la une, la deux, la quatre, la cinq et la six. Mais pas la trois. Et... bang ! A la vôtre. »

— « Mince ! Et ensuite ? »

— « Mes filles ont paniqué. Pas moyen de les retenir. Je ne les ai plus jamais revues. Mais moi, je savais. Je savais. J'ai fait durer les provisions du pique-nique pendant une éternité. Et puis j'ai eu faim plus longtemps encore. Finalement, je suis remontée. Mais pour quoi ? Pour qui ? » Linda commença à sangloter. « Il n'y avait plus personne. Plus rien. Rien ni personne. » Elle étreignit les mains de Mayo. « Pourquoi ne restez-vous pas ? »

— « Rester ? Où ça ? »

— « Ici. »

— « Mais j'y suis. »

— « Je veux dire : rester longtemps. Hein ? Pourquoi pas ? Est-ce que je n'ai pas une jolie maison ? Et on peut se procurer tout ce qu'on veut, à New York. On peut faire pousser des légumes et des fleurs. Elever des vaches et de la volaille. Aller à la pêche. Conduire des voitures. Visiter les musées. Les galeries d'art. Il y a des distractions... »

— « Vous vous en tirez très bien, maintenant. Vous n'avez pas besoin de moi. »

— « Oh ! si, si ! »

— « Pour quoi faire ? »

— « Pour les leçons de piano. »

Mayo laissa tomber après un long silence : « Vous êtes ivre. »

— « Pire que ça. Ivre-morte. »

Elle laissa tomber sa tête sur le comptoir, lui décocha un regard fripon et ferma les yeux. Mayo, quelques instants plus tard, comprit qu'elle avait perdu conscience. Serrant les lèvres, il enjamba le bar, calcula le montant de l'addition et glissa quinze dollars sous la bouteille de whisky. Cela fait, il secoua doucement l'épaule de la jeune fille qui s'écroula entre ses bras tandis que sa coiffure se défaisait. Jim souffla la bougie, souleva Linda et la porta dans la Chevrolet. Alors, l'angoisse au cœur, il se mit au volant. Il lui fallut quarante minutes pour regagner le bassin en pleine nuit.

Il traîna Linda jusqu'à sa chambre et l'assit sur le lit où étaient alignées une multitude de poupées. Immédiatement, la jeune fille en saisit une et, recroquevillée sur elle-même, se mit à la bercer. Mayo alluma une lampe et essaya de redresser Linda qui lui échappa en riant nerveusement.

— « Linda, il faut enlever votre robe. »

— « Mmmmfffff. »

— « Vous ne pouvez pas dormir avec une robe de cent dollars sur le dos. »

— « Quatre-vingt-dix-neuf cinquante. »

— « Allez, mon petit... »

— « Mmmmfffff. »

Avec une grimace d'exaspération, Mayo se résigna à la déshabiller. Il accrocha avec soin la robe de cocktail après un cintre et rangea les escarpins à soixante dollars la paire dans un coin. Renonçant à ouvrir le fermoir du collier, il coucha la jeune fille avec ses perles (de culture) autour du cou. Nue au milieu des draps bleu pâle, elle ressemblait, ainsi parée, à une odalisque nordique.

— « Vous n'avez pas dérangé mes poupées ? » demanda-t-elle d'une voix pâteuse.

— « Non. Elles sont près de vous. »

— « C'est bien. Je ne dors jamais sans elles. » Elle tendit un

bras et les caressa amoureusement. « A la bonne vôtre. Que la nuit vous soit agréable. »

— « Ah ! les femmes ! » grommela Mayo avec mépris. Il éteignit et sortit en traînant les pieds. La porte claqua derrière lui.

***

Le lendemain matin, Mayo fut encore une fois réveillé par la clameur des canards dérangés. Le chaud soleil de juin faisait rutiler le bonnet de bain qui flottait à la surface du bassin et Jim regretta que ce ne soit pas des petits voiliers qui naviguent de la sorte au lieu de cette fille qui s'enivrait dans les bars. Il s'approcha à pas comptés de la pièce d'eau et plongea aussi loin que possible de Linda. Il était en train de s'asperger le torse quand quelque chose lui pinça la cheville. Il poussa un cri et se trouva brusquement devant la jeune fille qui, épanouie, émergeait de l'eau.

— « Bonjour, Jim, » lança-t-elle avec un rire cristallin.

— « Très drôle, » grommela-t-il.

— « Vous ne me paraissez pas de très bonne humeur, ce matin. »

Il émit un grognement inarticulé.

« Je ne vous le reproche pas, Jim. Je me suis conduite d'une manière épouvantable hier soir. Je ne vous ai rien donné à dîner. Je voudrais vous faire mes excuses. »

— « Ce n'est pas au dîner que je pensais, » répondit Mayo, tout à la fois digne et lugubre.

— « Non ? Alors, au nom du ciel, pourquoi faites-vous une tête pareille ? »

— « Je déteste les femmes qui boivent trop. »

— « Qui est-ce qui a trop bu ? »

— « Vous. »

— « Ce n'est pas vrai, » s'écria-t-elle, indignée.

— « Ah ! oui ? Alors, qui a été obligé de vous déshabiller et de vous mettre au lit comme un petit enfant ? »

— « Qui est-ce qui a été trop empoté pour détacher mon collier ? » répliqua-t-elle du tac au tac. « Il s'est cassé et c'est comme si j'avais dormi sur des cailloux. Je suis couverte de bleus. Là, et là, et... »

— « Linda, » l'interrompit-il sévèrement, « je suis un brave gars de New Haven. Les filles perverties qui accumulent les dettes, qui passent leur temps à se pomponner et vont se poivrer dans les bistrots chics, moi, j'ai rien à faire. »

— « Si ma compagnie vous déplaît, je ne vois pas pourquoi vous restez. »

— « Je m'en vais. » Il sortit de l'eau et se mit à se frictionner. « Je prends la route du sud pas plus tard que tout à l'heure. »

— « Eh bien, bonne promenade ! »

— « Je pars en voiture. »

— « Quoi ? Dans une voiture à pédales, alors ? »

— « Dans la Chevrolet. »

— « Jim, ce n'est pas sérieux ? » Elle sortit à son tour du bassin et le regarda avec inquiétude. « Vous ne savez pas encore conduire. »

— « Non ? Je ne vous ai peut-être pas ramenée cette nuit quand vous étiez ivre ? »

— « Mais vous allez au-devant des pires catastrophes ! »

— « Quoi qu'il arrive, je m'en sortirai. N'importe comment, je ne peux pas glander ici éternellement. Vous êtes une fille qui aime à sortir et à s'amuser. Moi, j'ai des choses sérieuses en tête. Il faut que j'aille dans le sud pour trouver des types qui s'y connaissent, question télé. »

— « Jim, vous vous trompez sur mon compte. Je ne suis pas une fille comme ça. Voyons ! Regardez comme j'ai organisé mon installation. Est-ce que j'y serais arrivée si j'avais passé mon temps dans les réceptions ? »

— « Vous avez fait du bon travail, » concéda-t-il.

— « Ne partez pas aujourd'hui, je vous en prie. Vous n'êtes pas encore prêt. »

— « Ouais... Tout ce que vous voulez, c'est que je vous apprenne la musique. »

— « Qui est-ce qui vous a raconté cela ? »

— « Vous. Cette nuit. »

Elle fronça les sourcils, ôta son bonnet de bain et, s'emparant de la serviette, entreprit de se sécher. « Jim, » dit-elle enfin, « je serai franche avec vous. C'est vrai : j'ai envie que vous restiez ici quelque temps, je ne le nie pas. Mais je n'aimerais pas que vous soyez tout le temps dans mes jambes. Après tout, qu'est-ce que nous avons en commun, vous et moi ? »

— « Vous êtes drôlement snob, » fit-il avec hargne.

— « Non... absolument pas. Simplement, moi, je suis une fille et, vous, vous êtes un garçon. Aucun de nous deux n'a quoi que ce soit à offrir à l'autre. Nous sommes différents. Nous avons des goûts et des centres d'intérêt différents. Je n'ai pas raison ? »

— « Si. Tout à fait. »

— « Mais vous n'êtes pas encore prêt à prendre la route. Ecoutez-moi : nous allons consacrer la matinée à vous familiariser avec la voiture et ensuite nous nous distrairons un peu. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Faire des courses ? Acheter d'autres vêtements ? Visiter le musée d'art moderne ? Partir en pique-nique ? »

Les traits de Mayo s'épanouirent : « Hé ! Je vais vous dire quelque chose : je n'ai jamais été en pique-nique de toute mon existence. Une fois, je me suis bien occupé du bar à l'occasion

d'une fête en plein air mais ce n'est pas pareil. C'est pas comme quand on est gamin. »

— « Dans ce cas, nous allons faire un véritable pique-nique de gamins, » s'exclama Linda, aux anges.

Elle emporta ses poupées. Jim s'était chargé du panier et tous deux se dirigèrent vers la statue représentant Alice au Pays des Merveilles. Mayo, qui n'avait jamais entendu parler de Lewis Caroll, considéra le monument avec une certaine perplexité. Tout en installant ses poupées et en déballant les provisions, Linda lui raconta sommairement l'histoire et lui expliqua que c'étaient les enfants qui, en grimpant sur le monument, avaient poli l'Alice de bronze, le Chapelier et le Lièvre.

— « C'est drôle, » murmura Jim. « Je connais pas tout ça. »

— « Je ne pense pas que vous avez eu une vraie enfance. »

— « Que diriez-vous si je vous... » Jim s'interrompit et, la tête penchée, parut écouter quelque chose avec attention.

— « Qu'y a-t-il ? » s'enquit Linda.

— « Vous n'entendez pas le geai bleu ? »

— « Non. »

— « Mais si... Il fait un drôle de bruit. Comme de l'acier. »

— « De l'acier ? »

— « Oui. Ça ressemble à... à un cliquetis d'épées. »

— « Vous vous fichez de moi ? »

— « Pas du tout. C'est vrai. »

— « Les oiseaux, ça chante. Ça ne fait pas des bruits. »

— « Pas toujours. Le geai bleu imite des tas de bruits. Le sansonnet aussi. Et le perroquet. Seulement, pourquoi est-ce que celui-là imite un combat de sabres ? Où est-ce qu'il a pu entendre ça ? »

— « Vous êtes un vrai campagnard, Jim, n'est-ce pas ? Les abeilles, les sansonnets, les geais bleus et toute la lyre... »

— « Sans doute. Mais je voulais vous demander pourquoi vous m'avez dit un truc comme ça, que je n'ai pas eu une vraie enfance ? »

— « Oh ! parce que vous ne connaissez pas *Alice au Pays des Merveilles*, que vous n'avez jamais été en pique-nique, que vous avez toujours désiré avoir un petit voilier. Vous saisissez ? » Elle déboucha une bouteille. « Vous voulez un peu de vin ? »

— « Je vous conseille d'y aller mollo, Linda. »

— « Oh ! ça suffit ! Je ne suis pas une pocharde. »

— « Est-ce que, oui ou non, vous avez pris une cuite la nuit dernière ? »

Elle capitula. « D'accord. J'ai pris une cuite. Mais seulement parce que c'était la première fois que je buvais depuis je ne sais combien d'années. »

L'aveu fit plaisir à Jim. « Evidemment. Evidemment. Ça se comprend. »

— « Alors ? On trinque ? »

— « Et puis zut ! Pourquoi pas ? » Il eut un large sourire. « Il faut vivre un peu. Dites, c'est un drôlement chouette de pique-nique ! Et puis j'aime bien ces assiettes. Où est-ce que vous les avez dénichées ? »

— « Chez Abercrombie & Fitch, » répondit imperturbablement Linda. « Service inox quatre personnes. Trente-neuf dollars cinquante. Skôl ! »

Jim éclata de rire. « Je suis complètement idiot d'avoir fait tout ce ramdam, hein ? A votre santé. »

— « A la vôtre. »

Ils burent et mangèrent en silence en s'adressant de temps en temps des sourires amicaux. Linda ôta son chemisier de soie afin de bronzer et Mayo, courtoisement, le suspendit après une branche.

— « Pourquoi n'avez-vous pas eu d'enfance ? » demanda soudain Linda tout à trac.

— « Ben, j'en sais rien. » Jim médita quelques instants avant de reprendre : « Probable que c'est parce que ma mère est morte quand j'étais tout môme. Et aussi parce que j'ai dû travailler. Beaucoup. »

— « Pourquoi ? »

— « Mon père était instituteur. Et vous savez ce que ça gagne, un instituteur ! »

— « Oh ! c'est pour ça que vous êtes contre les intellectuels ? »

— « Moi ? »

— « Bien sûr. Sans vouloir vous offenser. »

— « Au fond, vous avez peut-être raison, » admit-il. « Evidemment, ça a été une déception pour mon paternel de me voir jouer arrière, à l'école, alors qu'il espérait faire de moi une espèce d'Einstein. »

— « C'était amusant, le football ? »

— « Pas autant que les jeux. Le foot, c'est tout un travail. Hé ! Vous vous rappelez comment qu'on faisait quand on était gosse pour former les camps ? *Amstramgram, pic et pic et colégram...* »

— « *Bourre et bourre et ratatam.* »

— « Et puis : *Un, deux, trois de bois. Quatre, cinq, six de buis. Sept, huit, neuf de bœuf...* »

— « *J'aime le thé. J'aime le café. J'aime les garçons. Les garçons m'aiment...* »

— « Ça, je parie que c'était vrai, » déclara solennellement Mayo.

— « Moi pas. »

— « Comment ça ? »

— « J'ai toujours été trop grande. »

Il la regarda avec stupéfaction. « Mais pas du tout, » affirma-t-il.

« Vous avez juste le format qu'il faut. Parfait ! Et vous êtes rudement bien bâtie. J'ai remarqué quand on a déménagé le piano. Vous êtes musclée, pour une fille. Surtout question jambes. Et c'est ce qui compte. »

Elle rougit. « Taisez-vous, Jim. »

— « Non. Parole ! »

— « Encore un peu de vin ? »

— « Avec plaisir. Vous aussi, reprenez-en. »

— « D'accord. »

Un coup de tonnerre ébranla le ciel, suivi du vacarme des murs qui s'écroulaient.

« Encore un gratte-ciel, » fit Linda. « De quoi parlions-nous ? »

— « Des jeux, » répondit vivement Mayo. « Excusez-moi de parler la bouche pleine. »

— « Oh ! oui... Jim, est-ce qu'on jouait à la chandelle à New Haven ? » Et Linda se mit à fredonner une ronde.

— « Mince, » laissa tomber son compagnon quand elle se fut tue. « Vous chantez drôlement bien. »

— « Ne dites pas de bêtises ! »

— « Mais si ! Vous avez une voix formidable. Et ne discutez pas. Taisez-vous une minute : faut que je réfléchisse à un truc. » Longtemps, Jim demeura plongé dans un abîme de méditation. Il acheva son vin, accepta distraitement un autre verre. Enfin, il sortit de son mutisme : « Linda, il faut que vous appreniez la musique. »

— « Mais j'en meurs d'envie, Jim, vous le savez bien. »

— « Alors, je vais rester quelque temps pour vous l'enseigner. Dans les limites de mon savoir. Mais attention, » se hâta-t-il d'ajouter pour couper court à l'enthousiasme de la jeune fille, « attention : je ne resterai pas chez vous. Je veux une maison à moi. »

— « Mais bien entendu, Jim. Tout ce que vous voudrez. »

— « Et je suis toujours décidé à aller dans le sud. »

— « Je vous apprendrai à conduire. Je n'ai qu'une parole. »

— « Et pas de conditions, Linda. »

— « Bien sûr. Quelle sorte de conditions ? »

— « Vous le savez bien. Par exemple, de décider brusquement de me faire trimballer un divan Louis XV. »

— « Louis XV ? Où avez-vous appris ça ? » demanda-t-elle, surprise.

— « Pas chez les *marines*, vous pouvez être tranquille ! »

Ils se mirent à rire, choquèrent leurs verres et finirent le reste du vin. Subitement, Mayo bondit sur ses pieds, tira les cheveux de Linda et se rua à l'assaut du monument d'Alice. En un clin d'œil, il l'eut escaladé.

— « Je suis le Roi des Montagnes ! » lança-t-il à pleins poumons,

perché sur la tête de l'héroïne. « Je suis le... » Il n'acheva pas sa phrase. Linda le vit examiner quelque chose derrière la statue.

— « Qu'y a-t-il, Jim ? »

Sans un mot, Mayo redescendit et entreprit de fouiller le monceau de détritus qui disparaissaient à moitié sous les forsythias. Il s'était mis à genoux et procédait par gestes délicats. Linda le rejoignit en courant.

— « Qu'est-ce qui se passe, Jim ? »

— « C'étaient des voiliers miniature, » murmura-t-il.

— « Oui. Ce n'est que ça ? J'ai cru que vous aviez un malaise ou je ne sais quoi. »

— « Comment ça se fait, qu'ils soient là ? »

— « Parce que je les ai jetés, bien sûr. »

— « Vous ? »

— « Dame ! Je vous l'ai déjà expliqué : quand j'ai emménagé, il a fallu que je débarrasse la maison de tous ces bateaux. Ça ne date pas d'hier. »

— « C'est vous qui avez fait ça ? »

— « Oui. Je... »

— « Vous êtes une criminelle, » lâcha-t-il d'une voix rauque. Il se releva et lui adressa un regard plein de fureur. « Une criminelle. Vous êtes comme toutes les femmes. Vous n'avez pas de cœur. Pas d'âme. Faire une chose pareille ! »

Il se détourna et s'avança lentement vers le bassin. Linda, complètement médusée, le suivit.

— « Je ne comprends pas, Jim. Pourquoi vous mettez-vous en colère de cette façon ? »

— « Vous devriez avoir honte. »

— « Mais il me fallait faire place nette. Vous ne me voyez quand même pas vivre au milieu de toute une escadre ! »

— « Oubliez tout ce que j'ai dit. Je plie bagage et je m'en vais. Je me refuse à rester en votre compagnie, même s'il n'y avait plus que vous de vivante sur la Terre ! »

Recouvrant ses esprits, Linda prit son élan et se rua en avant. Quand Mayo pénétra dans la maison, il la trouva adossée à la porte de la chambre d'amis, brandissant une lourde clé de fer.

— « Je l'ai trouvée, » annonça-t-elle d'une voix haletante. « La porte est fermée. »

— « Donnez-moi cette clé. »

— « Non. »

Il s'avança mais, se redressant, elle le regarda d'un air plein de défi.

« Allez-y ! Frappez-moi ! »

Jim s'arrêta. « Je ne me bats qu'avec des adversaires de ma catégorie. »

Immobiles, ils se mesuraient tous deux du regard. C'était l'impasse complète.

— « Je n'ai pas besoin de mon barda, » murmura finalement l'homme. « Je pourrai trouver d'autre matériel ailleurs. »

— « Si c'est comme ça, faites vos paquets et allez-vous-en ! » Elle lui lança la clé et s'écarta de la porte. Mayo s'aperçut alors que celle-ci n'avait pas de serrure. Il l'ouvrit, jeta un coup d'œil à l'intérieur de la pièce, referma et dévisagea Linda, toujours aussi raide. Mais elle commençait à être secouée de spasmes d'hilarité. Il sourit et tous deux éclatèrent de rire.

— « Ça alors, » dit Jim, « vous m'avez bien roulé ! Ça ne me plaisait pas, cette partie de poker. »

— « Vous vous y entendez aussi, pour bluffer, Jim. J'avais terriblement peur que vous ne me tombiez dessus à bras raccourcis. »

— « Vous auriez dû savoir que je suis incapable de faire du mal à quelqu'un. »

— « Oui, j'aurais dû. Maintenant, asseyons-nous et parlons raisonnablement de cette affaire. »

— « Ah ! laissez tomber, Linda. J'ai comme qui dirait perdu la tête rapport à ces bateaux. Je... »

— « Ce n'est pas à cela que je pense mais à votre intention de vous en aller. Chaque fois que vous vous mettez en colère, ça recommence : vous voulez prendre la route. Pourquoi ? »

— « Je vous l'ai dit : pour trouver des types qui s'y connaissent en télé. »

— « Mais pour quelle raison ? »

— « Vous ne comprendriez pas. »

— « Je peux toujours essayer. J'aimerais que vous m'expliquiez. De manière précise. Je serai peut-être en mesure de vous aider. »

— « Non. Vous êtes une femme. »

— « Les femmes, ça a quelquefois leur utilité. Je peux tout au moins écouter. Et vous pouvez avoir confiance en moi. On est copains, non ? Allez, Jim, expliquez-vous. »

***

Eh bien, commença Mayo, quand tout a sauté, je me trouvais dans les montagnes du Berkshire avec Gil Watkins. Gil, c'était mon pote. Un type épatant et drôlement intelligent. Il avait travaillé deux ans au M.I.T. Il était ingénieur en chef ou un truc dans ce goût-là à la W.N.H.A., la station de télé de New Haven. Il avait des dadas en pagaille. L'un d'eux était la spé... spélo... je ne me rappelle plus le nom. Enfin, ça veut dire explorer les grottes.

Bref, on passait le week-end dans cette montagne à repérer les galeries, à essayer de dresser des cartes et de deviner d'où venait la rivière souterraine. On avait de la nourriture, du matériel, des

couvertures. Et puis, pendant vingt minutes, notre boussole est devenue folle. Ça aurait dû nous mettre la puce à l'oreille, mais Gil a mis ça sur le compte de minerais magnétiques. Seulement, quand on est ressortis, dans la nuit de dimanche, c'était pas joli à voir, vous pouvez me croire ! Gil a compris tout de suite ce qui s'était passé.

— « Bon Dieu, Jim, » il m'a dit, « ils y sont arrivés ! Comme on l'avait toujours prévu. Ils se sont fait sauter, volatiliser. On va redescendre dans cette foutue grotte jusqu'à ce que ça soit fini. »

Alors on est revenus dans la grotte, on s'est rationnés et on a tenu le plus longtemps possible. En définitive, on est remontés à la surface et on est rentré en voiture à New Haven. C'était mort, là comme ailleurs. Gil a bricolé des machins de radio pour essayer de capter quelque chose. Rien ! Alors, on a rassemblé des vivres et on s'est baladés un peu partout dans le coin : Bridgeport, Waterbury, Hartford, Springfield, Providence, New London... un grand cercle, quoi. Personne. Rien. Du coup, on a rappliqué à New Haven et n'en a plus bougé. Une vie bien agréable qu'on a menée là !

Le jour, on allait récupérer du ravitaillement et du matériel et on bricolait dans la maison pour que tout fonctionne bien. Le soir, quand on avait fini de dîner, Gil se rendait sur le coup de sept heures au W.N.H.A. et il émettait en se servant des batteries de secours. Moi, je me rendais au « *Coup dans l'Aile* » ; j'ouvrais le bar, je balayais et puis je mettais le téléviseur en marche. Gil m'avait branché un générateur.

C'était drôlement amusant, ses émissions, à mon copain. Il commençait par les actualités et le bulletin météo qui était toujours faux. Il n'avait rien d'autre que quelques almanachs et une espèce de vieux baromètre, un peu comme votre horloge, là, sur le mur. Je crois d'ailleurs qu'il marchait pas tellement bien. Peut-être aussi que Gil n'avait pas potassé la météo, au M.I.T. Après, c'était le spectacle. Il y en avait un tous les soirs.

Dans le bar, moi, j'avais mon fusil de chasse. En cas qu'il y aurait eu un hold-up. Chaque fois qu'il y avait un truc qui me plaisait pas, je visais l'écran et pan... j'appuyais sur la détente. Après, je sortais le poste démoli dans la rue et je le remplaçais par un autre. Je devais en avoir des centaines en réserve. Je consacrais deux jours par semaine à me réapprovisionner.

A minuit, Gil s'arrêtait d'émettre, je fermais l'établissement et on se retrouvait à la maison pour prendre le café. Il voulait savoir combien de postes j'avais massacrés et il riait quand je le lui disais. Il m'expliquait qu'on n'avait jamais inventé un référendum des téléspectateurs aussi précis. Je lui demandais ce qu'il y aurait comme programme la semaine suivante, je discutais avec lui sur... je ne sais pas... sur les films ou les matches qui étaient prévus.

Les westerns, ça me plaisait pas trop. Et puis je détestais les grands laïus cérébraux.

Seulement, le bon temps, ça dure jamais beaucoup. C'est toute ma vie, ça ! Au bout de deux ans, je me suis aperçu qu'il ne me restait plus qu'un seul appareil de télé. Et c'est alors que les ennuis ont commencé. Un beau soir, Gil a passé sur l'antenne une de ces publicités à la graisse de bouc où c'est qu'il y a une dame qui sauve un ménage grâce à la bonne lessive. Moi, nature, en voyant ça, j'ai empoigné mon fusil. Au dernier moment, je me suis quand même rappelé qu'il fallait pas que je tire. Après, ça a été un navet épouvantable, l'histoire d'un musicien incompris. Ce coup-là encore, il s'en est fallu d'un rien que je crapahute mon dernier poste. Quand on s'est retrouvés chez nous, avec Gil, j'en étais encore tout secoué.

— « Qu'est-ce qui t'arrive ? » il m'a demandé.

Je lui ai raconté.

— « Je croyais que tu aimais regarder le petit écran, » il m'a dit.

— « Oui, » j'ai répondu, « mais seulement quand je peux tirer dessus. »

Il s'est mis à rigoler. « Quelle cloche, » il a fait. « Tu es devenu un téléspectateur obsessionnel. »

— « Tu pourrais peut-être modifier les programmes, » je lui ai suggéré, « à cause de la situation où je me trouve. »

Il m'a répliqué : « Il faut être raisonnable, Jim. On est obligés de passer des variétés. C'est le grand principe commercial : une chose pour chaque catégorie de clients. Si un spectacle ne te plaît pas, tu n'as qu'à prendre une autre chaîne. »

— « C'est idiot, ce que tu dis. Tu sais parfaitement qu'il n'y a qu'une chaîne à New Haven. »

— « Alors, éteins le poste. »

— « Mais c'est pas possible ! La télé, ça fait partie du commerce. Si je la coupais, je perdrais ma clientèle. Ecoute, Gil, est-ce que c'est vraiment indispensable de passer ces bon dieu de films à la gomme ? Comme celui d'hier, cette espèce de comédie musico-militaire où on voyait des gens qui dansaient, qui chantaient et qui s'embrassaient sur des chars Sherman ? »

— « Les femmes aiment l'uniforme, mon vieux. »

— « Et les publicités ! Des souris qui regardent avec mépris les jarretelles de leurs copines, des tapettes qui fument des cigarettes, des... »

— « Tu n'as qu'à envoyer une lettre de réclamation à la station. »

C'est ce que j'ai fait. Une semaine plus tard, je recevais la réponse : *Cher Monsieur Mayo, nous sommes très heureux de savoir que vous êtes un téléspectateur fidèle de W.N.H.A. et nous*

vous remercions de l'intérêt que vous manifestez pour nos programmes. Nous espérons que nos émissions continueront à vous satisfaire. Veuillez agréer l'expression de nos sentiments distingués. Le directeur : Gilbert Watkins. Il y avait dans l'enveloppe deux billets donnant droit à une interview. J'ai montré la lettre à Gil qui s'est contenté de hausser les épaules.

— « Tu vois ce contre quoi tu te dresses ? Ils se moquent bien de ce que tu aimes et de ce que tu n'aimes pas. Tout ce qu'ils veulent, c'est que tu regardes. »

Pendant deux mois, ça a été infernal. Parole ! Impossible d'éteindre le poste et, d'un côté, je ne pouvais pas regarder cet écran sans sauter sur mon fusil au moins douze fois par soirée. Il me fallait toute ma volonté pour résister à l'envie d'appuyer sur la détente. Mais je devenais si nerveux qu'il était absolument indispensable de faire quelque chose avant de perdre entièrement les pédales. C'est pourquoi, un soir, j'ai ramené le fusil à la maison et j'ai tué Gil.

Le lendemain, ça allait beaucoup mieux et quand, à sept heures, j'ai ouvert le bar, je sifflotais joyeusement. J'ai balayé, j'ai astiqué le comptoir et puis j'ai allumé le poste pour prendre les nouvelles et le bulletin météo. Croyez-moi si vous voulez, mais l'appareil était cuit. Pas moyen de décrocher une seule image. Même la sono qui ne marchait pas. Mon dernier poste ! En panne !

Vous comprenez maintenant pourquoi il faut que j'aille dans le sud. Il faut que je mette la main sur un réparateur.

Quand Mayo eut achevé son récit, il y eut un long silence. Linda examina attentivement son compagnon en s'efforçant de masquer l'éclat de son regard. Enfin, elle lui demanda avec une indifférence feinte :

— « Où l'avait-il trouvé, ce baromètre ? »

— « Qui ? Quoi ? »

— « Votre ami Gil. Son vieux baromètre. Hein ? Où l'avait-il trouvé ? »

— « Ça, alors, j'en sais rien. Les antiquités, ça faisait aussi partie de ses dadas. »

— « Il ressemblait à ma pendule ? »

— « Son portrait tout craché ! »

— « C'était un instrument français ? »

— « Aucune idée. »

— « En bronze ? »

— « Il me semble. Comme votre pendule, je vous dis. Elle est en bronze ? »

— « Oui. En forme de soleil ? »

— « Non. Il était exactement comme la pendule. »

— « Mais elle est en forme de soleil. Il était de la même taille ? »
— « Tout à fait. »
— « Où se trouvait-il ? »
— « Je ne vous l'ai pas dit ? Dans notre maison. »
— « Où est-elle située ? »
— « Grand Street. »
— « Quel numéro ? »
— « 315. Dites, à quoi riment toutes ces questions ? »
— « Rien d'important, Jim. Simple curiosité de ma part. Sans vouloir vous offenser. Eh bien, je crois qu'il faudrait aller chercher nos affaires de pique-nique. »
— « Ça ne vous fait rien si je m'absente un moment ? J'ai envie de me promener seul. »

Elle lui décocha un coup d'œil en coin. « N'essayez pas de prendre le volant sans moi. Les mécaniciens sont encore plus rares que les dépanneurs de télévision. »

Il lui sourit et s'en fut. Mais, après dîner, la raison de sa disparition se révéla sans ambiguïté lorsqu'il plaça sur le piano un monceau de feuilles de musique et poussa Linda vers le tabouret.
— « Jim, vous êtes un ange ! » s'exclama-t-elle, à la fois ravie et touchée. « Où avez-vous trouvé tout ça ? »
— « De l'autre côté de la rue. Quatrième face. Les locataires s'appelaient Horowitz. Ils avaient aussi des tas de disques. Et je peux vous dire que c'était plutôt macabre de farfouiller dans le noir avec rien que des allumettes pour m'éclairer ! C'est marrant : tout le haut de la maison est couvert d'une sorte de glu. »
— « De glu ? »
— « Oui. Comme une gelée blanchâtre sauf que c'est dur. Pareille à du ciment qui serait clair. Bon. Alors, vous voyez cette note ? C'est un do. Un do moyen. Ça correspond à cette touche blanche. Et puis... »

La leçon dura deux heures, deux heures d'une pénible contention d'esprit qui les épuisa tellement que chacun d'eux regagna sa chambre en vacillant après un vague bonsoir de pure forme.
— « Jim ! » appela Linda.
— « Oui ? »
— « Vous ne voulez pas une de mes poupées pour mettre dans votre lit ? »
— « Non. Merci bien, Linda, mais vous savez, les poupées, c'est pas tellement intéressant pour un garçon. »
— « C'est bien ce que je pensais. Tant pis. Demain, je vous apporterai quelque chose de nature à intéresser un garçon. »

⁂

Jim fut réveillé par un léger coup frappé à sa porte. Il s'assit péniblement et s'efforça d'ouvrir les paupières.

— « Oui... Qui est-ce ? »

— « C'est moi. Linda. Je peux entrer ? »

Il jeta rapidement un coup d'œil à la ronde. La pièce était dans un ordre irréprochable. Le tapis n'avait pas la moindre tache. La précieuse contrepointe était soigneusement pliée sur la commode.

— « Oui. Entrez. »

Linda avait revêtu une robe en piqué. Elle s'assit au bord du lit et tapota amicalement l'épaule de Mayo.

— « Bonjour. Ecoutez-moi, Jim. Je dois vous abandonner pour quelques heures. J'ai des choses à faire. Le petit déjeuner est prêt. En tout cas, je serai là pour le déjeuner. D'accord ? »

— « Bien sûr. »

— « Vous ne vous sentirez pas trop solitaire ? »

— « Où allez-vous ? »

— « Je vous le dirai à mon retour. » Elle lui ébouriffa les cheveux. « Soyez sage et ne faites pas de bêtises. Ah ! encore une chose ! N'allez pas dans ma chambre. »

— « Pourquoi voulez-vous que l'idée m'en prenne ? »

— « On ne sait jamais. »

Un sourire et elle disparut. Quelques instants plus tard, Mayo entendit tousser le moteur de la jeep. Aussitôt, il se leva et se précipita dans la chambre de Linda. Un ordre parfait y régnait comme d'habitude. Le lit était fait. Les poupées étaient amoureusement disposées sur le couvre-pied. Et puis, il la vit.

— « Mince ! » murmura-t-il, le souffle coupé.

C'était une superbe goélette, toutes voiles dehors. La mâture et le gréement étaient en parfait état mais la proue s'écaillait et la voilure s'effilochait. Elle était posée sur la coiffeuse à côté de la corbeille à couture de Linda. La jeune fille avait déjà taillé de nouvelles voiles. Mayo s'agenouilla devant le navire et le caressa tendrement.

— « Je le peindrai en noir avec une baguette dorée tout autour, » fit-il à mi-voix. « Et je le baptiserai le *Linda N.* »

Il était tellement ému que c'est à peine s'il toucha à son petit déjeuner. Il se baigna, s'habilla, prit son fusil, une poignée de cartouches, et partit à l'aventure dans le parc. Il dépassa les terrains de jeu, les manèges délabrés, la piste de patins à roulettes crevassée. Finalement, sortant du jardin, il s'engagea nonchalamment dans la 7e Avenue. Il prit la 57e Rue où il passa un bon moment à essayer de déchiffrer les affiches en lambeaux annonçant le prochain spectacle du Radio City Music Hall, puis il poursuivit son chemin en direction du sud. Un sonore cliquetis métallique le fit s'arrêter net. On aurait dit un duel opposant des géants. Un duel de titans se battant au sabre. Une petite bande de chevaux, terri-

fiés par le vacarme, déboucha d'une voie latérale. Leurs sabots dépourvus de fers tambourinaient sourdement sur le pavé. Le tintamarre, enfin, s'apaisa.

— « Voilà donc ce que ce geai avait entendu, » murmura Mayo. « Mais qu'est-ce que ça peut bien être ? »

Il obliqua vers l'est pour en avoir le cœur net, mais il oublia le mystère en atteignant le quartier des joaillers. L'éclat bleuté des diamants scintillant derrière les vitrines l'étourdit. La porte d'une bijouterie bâillait : Jim entra sur la pointe des pieds à l'intérieur du magasin. Quand il en ressortit, il avait en poche un collier de perles naturelles qui lui avait coûté, sous forme d'une reconnaissance de dette, la valeur du loyer annuel du « *Coup dans l'Aile* ».

Ses pas l'entraînèrent du côté de Madison Avenue où il se retrouva devant la devanture d'Abercrombie & Fitch. Il effectua une reconnaissance qui le fit aboutir au rayon des armes. Là, il oublia la notion du temps. Quand il recouvra ses esprits, il remontait la 5e Avenue en direction de Central Park, un fusil automatique italien, un Cosmi, entre les bras et la conscience engorgée. Il avait laissé dans la boutique une fiche où l'on pouvait lire : *A mon débit — un fusil automatique Cosmi —* 750 $. 6 *boîtes de cartouches —* 18 $. *James Mayo.*

Il était plus de trois heures de l'après-midi quand il arriva au domicile de Linda. Il rentra en s'efforçant de paraître insouciant dans l'espoir que la jeune fille ne remarquerait pas ses deux fusils. Assise devant le piano, Linda lui tournait le dos.

— « Bonjour, » fit-il d'une voix hésitante. « Je suis désolé d'être en retard. Je... je vous apporte un cadeau. C'est du vrai. » Il extirpa le collier de sa poche. C'est alors qu'il s'aperçut que Linda était en larmes.

— « Eh bien ! Qu'est-ce qui vous arrive ? »

Pas de réponse.

« Vous ne pensiez quand même pas que j'étais parti pour de bon ? Enfin, quoi... toutes mes affaires sont là. La voiture aussi. Il vous aurait suffi de regarder. »

Elle se retourna pour lui faire face. « Je vous déteste ! » cria-t-elle.

Il laissa tomber le collier de perles et recula, surpris par la violence du ton.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Vous n'êtes qu'un sale menteur ! »

— « Qui ? Moi ? »

— « Je suis allée à New Haven ce matin. » La rage faisait trembler sa voix. « Il n'y a pas une seule maison debout dans Grand Street. Tout est rasé. Il n'y a pas d'émetteur du nom de W.N.H.A. Il ne reste plus rien de l'immeuble. »

— « Non ? »

— « Si. Et je suis allée également à votre restaurant. Il n'y a pas de pyramides de téléviseurs endommagés devant. Rien qu'un seul poste à l'intérieur de l'établissement. Au-dessus du bar. Et il est complètement pourri. Le reste de votre boîte, on croirait une étable. Vous avez vécu là tout le temps. Et seul. Il n'y avait qu'un lit dans le fond. Vous m'avez menti ! Ce ne sont que des blagues ! »

— « Pourquoi est-ce que j'aurais menti ? »

— « Vous n'avez jamais tué Gil Watkins. »

— « Si, je l'ai tué. J'ai vidé deux chargeurs sur lui. Il l'avait bien cherché. »

— « Et vous n'aviez pas de téléviseur à faire dépanner. »

— « Si ! »

— « D'ailleurs, n'importe comment, il n'existe pas de station en état d'émettre. »

— « Tâchez donc d'être logique, » dit-il avec colère. « Pourquoi aurais-je tué Gil s'il n'y avait pas d'émission ? »

— « S'il est mort, comment peut-il émettre ? »

— « Vous voyez bien ? Et vous venez de prétendre que je ne l'ai pas tué. »

— « Vous êtes un fou ! Un fou ! » Elle sanglotait. « Vous m'avez simplement parlé du baromètre parce que vous avez regardé par hasard ma pendule. Et moi, j'ai cru à vos mensonges absurdes. Il y a des années que je cherche un baromètre pour faire pendant à cette pendule. » Elle se précipita vers le mur et tapa dessus à coups de poings. « Voilà sa place ! Là ! Mais vous avez menti, espèce de cinglé ! Il n'y a jamais eu de baromètre. »

— « S'il y a quelqu'un de cinglé ici, c'est bien vous ! » hurla Jim. « Vous êtes cinglée à tel point que rien de réel n'existe pour vous, sinon de décorer cette maison. »

Elle se rua à l'autre bout de la pièce, s'empara du vieux fusil de chasse de Mayo et le pointa contre ce dernier. « Vous allez partir d'ici. Sur-le-champ. Partez ou je vous tue ! Je ne veux plus jamais vous revoir. »

L'arme tressauta entre ses mains ; le recul lui meurtrit l'épaule. Les plombs pénétrèrent avec un bruit de porcelaine brisée dans une console, quelques pouces au-dessus de la tête de Jim. Linda blêmit.

— « Jim ! Mon Dieu, est-ce que vous avez quelque chose ? Je n'avais pas l'intention de... C'est parti tout seul... »

Il fit un pas vers elle, trop furibond pour répondre. Mais, à l'instant où il levait la main pour la gifler, une rumeur lointaine lui parvint. Mayo se figea.

— « Vous avez entendu ? » demanda-t-il dans un souffle.

Linda fit oui de la tête.

— « Ce n'était pas un immeuble tombant en ruines. On aurait dit un signal. »

Il empoigna le fusil, sortit en courant et tira en l'air. Au bout de quelques secondes, le même bruit étrange se fit entendre au loin : BLAM-BLAM-BLAM. Un son bizarre. Comme une succion. Des implosions plutôt que des explosions. Un vol d'oiseaux effrayés monta dans le ciel.

— « Il y a quelqu'un, » s'écria Mayo avec exaltation. « Bon Dieu ! Je vous l'avais bien dit que je réussirais à trouver quelqu'un ! Venez ! »

Il s'élancèrent en direction du nord. Mayo se fouilla, sortit de nouvelles cartouches de ses poches, rechargea son arme et tira encore.

« Merci d'avoir fait feu sur moi, Linda. »

— « Mais non, » protesta-t-elle. « Ce n'était qu'un accident. »

— « L'accident le plus heureux du monde ! Ils auraient pu poursuivre leur route sans deviner notre présence. Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien avoir comme fusils ? Je n'ai jamais entendu des détonations comme celles-là. Et pourtant, j'en connais un rayon. Eh ! Attendez une minute. »

Ils se trouvaient sur la petite esplanade située devant le monument d'Alice au Pays des Merveilles. Mayo leva son arme vers le ciel. Puis, lentement, il baissa le bras, poussa un profond soupir et jeta d'une voix rauque : « Demi-tour. On rentre à la maison. » La prenant par le bras, il fit pivoter sa compagne.

Linda le dévisagea. En un éclair, le brave ourson bonhomme s'était transformé en panthère.

— « Jim, qu'est-ce qui se passe ? »

— « J'ai peur, » balbutia-t-il. « Terriblement peur et je n'ai pas envie de vous voir dans le même état. »

La triple salve retentit encore dans le lointain.

« Ne faites pas attention, » ordonna Mayo. « Rentrons. Venez ! »

Elle s'insurgea. « Mais pourquoi ? Pourquoi ? »

— « Il faut se tenir à l'écart. Croyez-moi sur parole. »

— « Mais que savez-vous ? Vous devez me le dire. »

— « Bon Dieu ! Vous n'aurez pas de repos avant de le savoir, hein ? Eh bien, soit. Vous voulez avoir des explications sur cette odeur d'abeilles, sur ces maisons qui dégringolent, hein ? » De la main, il força Linda à se retourner, de façon que le regard de la jeune fille tombât sur le monument. « Allez ! Regardez... »

La tête d'Alice, celle du Chapelier et celle du Lièvre avaient été habilement remplacées par d'autres têtes. Des têtes terrifiantes. Des têtes de mantes religieuses, toutes en mandibules longues comme des sabres, en antennes et en yeux à facettes. Polies comme de l'acier, elles miroitaient férocement. Il en émanait une indicible cruauté. Linda eut un gémissement d'horreur et s'affaissa contre la poitrine de Mayo. Trois nouvelles déflagrations éclatèrent.

Prenant Linda dans ses bras, Mayo se rua en direction du bas-

sin. Bientôt la jeune fille, recouvrant ses esprits, émit un gémissement plaintif. « Taisez-vous, » grogna Jim. « Ça ne sert à rien de geindre. » Quand ils arrivèrent à la maison, Linda tremblait mais elle luttait pour se contrôler. « Il n'y avait pas de volets ici quand vous vous êtes installée ? » s'enquit Jim.

— « Si. »

— « Où sont-ils ? »

— « Rangés. Sous le treillis. » Elle parlait d'une voix hachée.

— « Bon. Je vais les chercher. Pendant ce temps-là, remplissez des seaux d'eau. Vous les mettrez dans la cuisine. Allez ! »

— « Va-t-il falloir soutenir un siège ? »

— « On parlera plus tard. Dépêchez-vous ! »

Elle remplit les seaux puis aida Mayo à mettre en place le dernier volet. « Bien, » dit Jim. « Maintenant, calfeutrons-nous. » Ils rentrèrent à l'intérieur de la maison dont ils barrèrent aussitôt la porte. De pâles rais de lumière filtraient par les interstices des volets. Le garçon commença à déballer les munitions du Cosmi. « Linda, vous n'avez pas une arme quelque part ? »

— « Si. Un revolver. Un 22. »

— « Avec des balles ? »

— « Je crois. »

— « Allez chercher tout ça. »

— « Va-t-il falloir soutenir un siège ? » répéta-t-elle.

— « Je n'en sais rien. J'ignore qui ils sont. Ou ce qu'ils sont. J'ignore d'où ils viennent. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut nous attendre au pire. »

Il y eut, au loin, de nouvelles explosions sourdes. Mayo, tous les sens en éveil, tendit l'oreille. A présent, Linda parvenait à distinguer son visage noyé dans l'ombre. Il avait les traits creusés. Sa poitrine luisait de sueur et, de son corps, émanait l'odeur musquée des lions captifs. La jeune fille éprouvait tyranniquement le besoin de le toucher. Mayo chargea le Cosmi qu'il disposa à côté du vieux fusil de chasse, puis il fit la ronde, allant de fenêtre en fenêtre afin de surveiller l'extérieur à travers les volets. Il attendait avec une patience de pachyderme.

— « Jim, est-ce qu'ils vont nous trouver ? »

— « Peut-être. »

— « Est-il possible qu'ils soient animés de sentiments amicaux ? »

— « Peut-être. »

— « Ces têtes étaient si horribles... »

— « Ouais... »

— « J'ai peur, Jim. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie. »

— « Je ne peux pas vous en faire le reproche. »

— « Dans combien de temps saurons-nous à quoi nous en tenir ? »

— « Une heure s'ils sont amicaux. Deux ou trois s'ils ne le sont pas. »

— « Pour... pourquoi plus longtemps ? »

— « S'ils cherchent la bagarre, ils seront plus prudents. »

— « Jim, quelle est votre opinion en réalité ? »

— « A propos de quoi ? »

— « De nos chances. »

— « Vous tenez vraiment à le savoir ? »

— « S'il vous plaît... »

— « Nous sommes des morts en sursis. »

Linda commença à sangloter. Il la secoua brutalement. « Pas de ça, hein ! Allez chercher votre pétard. »

Comme elle traversait la pièce en chancelant, elle remarqua les perles que Mayo avait laissé tomber par terre et se baissa pour les ramasser. Elle était tellement hébétée qu'elle mit machinalement le collier autour de son cou.

Il faisait noir dans sa chambre. Elle repoussa la goélette de Mayo qui l'empêchait d'ouvrir la commode. Le 22 était dans un carton à chapeau. Elle le prit, ainsi qu'une boîte de cartouches.

Une robe, songea-t-elle soudain, ne convenait pas à la situation. Elle ouvrit la penderie et choisit une tenue plus adéquate : pull à col roulé, pantalon de cheval, bottes. Alors, elle se déshabilla pour se changer. A l'instant où elle levait les bras pour détacher le collier, Mayo entra et se dirigea droit vers la fenêtre obstruée qui donnait vers le sud. Son examen terminé, il se retourna. C'est alors qu'il vit Linda, nue.

Jim s'arrêta net. Linda était incapable de faire un geste. Le regard de chacun était braqué sur celui de l'autre. Linda se mit à trembler et essaya de dissimuler sa nudité de ses bras. Jim marcha vers elle. Il trébucha sur la goélette qu'il repoussa d'un coup de pied. Une seconde plus tard, il saisissait la jeune fille à bras-le-corps et le collier s'envolait au loin. Tandis que Linda l'attirait vers le lit, lui arrachant sauvagement sa chemise, les poupées, à leur tour, vinrent rejoindre les autres laissés pour compte — le voilier, les perles et le reste du monde.

Traduit par Michel Deutsch.

Titre original : They don't make life like they used to.

---

chronique littéraire

Alfred Bester démoli par Alfred Bester

Ainsi qu'on le sait, Alfred Bester a tenu, de 1960 à 1962, la rubrique des livres nouveaux dans notre édition américaine, et ce sont certaines de ses critiques que nous reprenons parfois sous le titre **Livres d'Amérique.** « Une des plus savoureuses de ses chroniques, » écrivait Demètre Ioakimidis dans notre numéro 110, « fut celle où il parlait de lui-même à la troisième personne, se traitant de paresseux et insistant délibérément sur ses propres travers. » Il était tout indiqué, pour accompagner dans ce numéro l'une des trop rares nouvelles que Bester consent à écrire, de vous présenter cette autocritique, ou plutôt cette autodémolition.

Le rédacteur en chef de **Fantasy and Science Fiction** (1), exaspéré par une situation embarrassante, a demandé à l'auteur de ces lignes de dénoncer un écrivain du nom d'Alfred Bester, et de révéler la vérité sur ses procédés.

Il y a plusieurs années, M. Bester aurait discuté avec le rédacteur de l'idée d'un roman, en se montrant enthousiaste et plein de promesses à un point tel que le livre fut annoncé dans les pages de cette revue. De plus, une maison d'édition, trompée par l'enthousiasme inconsidéré de M. Bester, acheta ce roman non encore écrit. Depuis cette date, et avec un espoir touchant, elle le fait régulièrement figurer dans chacun de ses catalogues de nouveautés.

A ce jour, le livre n'a toujours pas été écrit. A dire la vérité, il n'a même pas été commencé. Pourquoi ? Qu'est-ce qui pourrait expliquer un comportement aussi insouciant et dépourvu de scrupules ? Il pourrait être intéressant pour le lecteur que l'auteur de ces lignes tente d'analyser la façon dont travaille ce que nous appellerons, à défaut d'une expression plus adéquate, l'esprit de M. Bester. Cela jettera peut-être quelque lumière sur la manière dont procède la pensée d'autres artistes ; mais qu'il soit cependant bien entendu que M. Bester ne doit pas être considéré comme un exemple valable de la profession qu'il est en train de déshonorer.

Tout d'abord, il est indolent et paresseux. Il n'a produit aucune œuvre d'imagination digne d'intérêt en plus de cinq ans, confirmant ainsi la

(1) C'était Robert P. Mills, qui dirigeait le magazine à l'époque où M. Bester aborda le pénible sujet développé dans cet article (N.D.T.)

conviction de l'auteur de ces lignes : il ne représentait qu'un feu de paille. Une réplique admirable figurait dans une pièce qui remonte à quelques années ; parlant d'acteurs, un producteur théâtral s'exclamait : « Acteurs ! Ils s'intitulent acteurs parce qu'ils n'aiment pas se lever le matin de bonne heure ! » Nous sommes disposés à croire que M. Bester s'intitule écrivain parce qu'il aime veiller tard le soir.

Il réplique qu'il passe de longues heures dans son cabinet de travail. Nous savons, de sources irréprochablement dignes de foi, qu'il bricole en réalité à ses hobbies, n'écrivant pas une ligne, mais prétendant « travailler à une histoire ». Cette phrase mystique semble impliquer que quelque énigmatique subconscient est en train de lutter contre un problème de création pendant que l'auteur flâne. Allons, allons, M. Bester !

Nous connaissons quelque peu un de ses compères, auteur de musique, qui utilise le même prétexte pour faire de petits sommes dans son studio. La femme du compositeur le surprit ainsi un matin, le réveilla et s'exclama, furieuse : « Gare à toi si je découvre un jour que tu n'es pas un génie !... » Nous avons fait cette découverte en ce qui vous concerne, M. Bester.

Ce monsieur se plaint que son aversion à se mettre au travail provient de la crainte. Il dit, et nous citons : « La création artistique représente une plongée dans l'inconnu pour en tirer... quelque chose que vous ignorez... et que vous devez façonner... jusqu'à obtenir quelque chose que vous ne connaissez pas non plus... »

Pour être franc, cela nous fait plutôt penser à une ménagère qui cherche le moule à gâteaux dans un réduit obscur, mais laissons continuer M. Bester : « C'est comme la crainte qu'éprouve un enfant au moment de pénétrer dans une maison vide et sombre, ou comme l'appréhension qui est celle d'un adulte devant une foule d'inconnus excités. Emotionnellement parlant, l'acte de création relève de la hantise de la violence. » Tout cela ne fait que démontrer que M. Bester appartient à une race que déteste l'auteur de ces lignes : la race des auteurs qui aiment mieux parler de l'art d'écrire plutôt que d'écrire. Et nous avançons une hypothèse : il parle pour dissimuler le fait qu'il n'a rien à dire.

La poltronnerie est un autre de ses problèmes. Un auteur doit avoir la force de s'abstraire de la vie quotidienne pour se plonger dans son travail, à l'exclusion de tout le reste. Ce travail doit devenir une réalité temporaire, en laquelle il lui faut croire, et dans laquelle il doit passer vingt-quatre heures chaque jour. De cela, M. Bester est totalement incapable.

Il mène la vie d'un bovidé satisfait, et refuse de la quitter pour les dangers et les incertitudes qui sont la souffrance et la gloire de la création. Dans une scène pénible avec le rédacteur, M. Bester eut l'effronterie de déclarer que seuls les malheureux écrivent des œuvres de fiction. « C'est leur façon de sortir de leur misère, » a-t-il dit. « Un homme heureux n'a pas besoin d'écrire sur la vie ; il la vit. » Le rédacteur s'exclama alors : « Voulez-vous dire par là que la mansarde est la vraie place de l'artiste ? » Et M. Bester répondit : « Oui. » L'auteur de ces lignes assistait à cette conversation, et se déclare prêt à en porter publiquement témoignage au cas où M. Bester tenterait de nier la vérité des propos qui lui sont ici attribués.

Jusqu'à présent, nous nous sommes limités aux problèmes que ce monsieur rencontre dans le domaine de la littérature d'imagination en général ; lorsque nous abordons la science-fiction, ses difficultés se trouvent doublées. La science-fiction représente un défi hautement stimulant à l'imagination ; et c'est pourquoi nous croyons que la meilleure science-fiction a été et sera écrite par de jeunes artistes, animés de la ferveur et de la violence de la jeunesse. Ils remplacent ce qui leur manque en expérience par la passion et l'imagination. Or, M. Bester n'est plus jeune.

Mais la science-fiction constitue aussi une soupape de sûreté pour les auteurs mûrs ; elle libère les pres-

sions créées par les exigences et les tabous auxquels l'écrivain de profession doit se soumettre. Si, dans un récit, il désire placer une affirmation qu'aucune chaîne de magazines populaires n'oserait accepter, il lui est loisible de transformer son récit en science-fiction, et de dire ainsi ce qu'il estime avoir à dire. C'est la façon dont naît, bien souvent, la meilleure science-fiction.

A cela, M. Bester répliqua qu'il n'avait récemment essuyé aucun refus motivé par ses sujets, impliquant par **suggestio falsi et suppressio veri** que les réussites coulaient à flots de sa plume, et que des éditeurs et des producteurs pleins de reconnaissance les accueillaient aussitôt avidement.

Lorsque nous le pressâmes de nommer quelques histoires qu'il avait vendues dernièrement, il fut forcé d'admettre, plein de honte, qu'il n'en avait guère écrit ; qu'il avait terminé un ou deux textes pour la télévision ; et qu'il était actuellement très occupé à rédiger des interviews pour un magazine. Ainsi, la vérité finit par se faire jour ; M. Bester n'est plus un écrivain d'imagination, et il se contente du rôle de chroniqueur mondain.

Que l'on nous entende bien. Il n'y a rien de honteux dans cette dernière occupation, et il existe au contraire un certain nombre de chroniqueurs dont le travail est aussi inspiré que captivant. Nous pensons à Red Smith, du **Herald Tribune**, à Kenneth Tynan, du **London Observer**, et assurément au précédent titulaire de cette rubrique, **Damon Knight (1)**. Ce qui est en revanche exaspérant dans le cas de M. Bester, c'est que, sans produire lui-même le moindre travail de création littéraire véritable, il s'arroge le droit de juger, de critiquer et de remettre à leur place des auteurs de science-fiction qu'il est loin d'égaler.

Résumons-nous : il mène une existence facile de parasite accroché à la partie inférieure des arts ; il a perdu l'habitude de la pensée créatrice aussi bien que la discipline du travail créateur ; il a perdu le feu de l'imagination ainsi que l'aiguillon de la frustration. En deux mots, M. Bester est devenu vieux, gras, prétentieux et content de sa personne.

Il existe, sur le Vieux Continent, une charmante superstition selon laquelle il vous faut faire très attention lorsque vous inventez des contes sur autrui, car ce que vous faites arriver à vos personnages vous arrivera à coup sûr à vous-même. C'est le sort qui a été celui de M. Bester, et a fait de lui un Homme Démoli. Mais où sont les adolescents émaciés et avides qui devraient être en train de prendre sa place ? Une génération de sécurité et de conformisme aurait-elle ajouté la science-fiction à la longue liste de ses victimes ?

(Traduit par Demètre IOAKIMIDIS.)

---

(1) Alfred Bester avait remplacé Damon Knight en qualité de chroniqueur des livres dans **The magazine of Fantasy and Science Fiction.** (N.D.T.)

revue des livres

Ici, on désintègre !

Nathalie Ch. Henneberg

Le sang des astres

Depuis qu'elle s'est attachée à continuer l'œuvre de son mari, Nathalie Charles Henneberg a révélé un élan, un style et un pouvoir visionnaire qui font d'elle un des plus originaux et des plus attachants auteurs de science-fiction écrivant en français. Il serait loisible de chercher comment cette sensibilité féminine distingue les romans signés N. Ch. Henneberg de ceux écrits par Ch. Henneberg : on trouverait peut-être un caractère plus diffus aux circonstances de l'action, ainsi qu'une réceptivité plus prononcée à l'égard des perceptions sensorielles. Mais il importe surtout de souligner, à propos de ce **Sang des astres**, l'éclatante confirmation de la personnalité de l'auteur, et l'originalité avec laquelle est traité un thème essentiellement simple et classique.

Réduit à son expression la plus élémentaire, ce thème est constitué par l'apparition d'un être dont la présence dérange l'ordre établi dans un coin de l'univers, puis par sa mise hors d'état de nuire. Quoi de plus simple ? Il y a là un sujet classique de space opera et, si l'on veut, c'est bien ce qu'a écrit Nathalie Charles Henneberg. Mais quel space opera ! Le thème en est transfiguré par la somptuosité du traitement, et par les résonances temporelles et spatiales dont il se trouve enrichi.

« **Sur la Terre, on crut d'abord qu'il s'agissait d'une comète.** » Ainsi commence le roman, et, dès le premier chapitre, un mystérieux envoyé du Conseil Suprême des Astres révèle aux Terriens abasourdis que ce qu'ils prennent pour une comète est en réalité une fuite d'Elément Pur. Ce qui apparaît dans le ciel terrestre, par le jeu des Quatrième et Cinquième Dimensions, comme un astre de flamme est en réalité une Salamandre, un esprit féminin du Feu, qui sème le désordre sur une planète lointaine. Celle-ci est une réplique de la Terre. Elle a été baptisée Anti-Sol IV, mais elle possède une géographie qui est celle de notre planète, et son histoire s'est développée parallèlement à la nôtre jusqu'au moment où s'ouvre le récit : la Terre est en l'année 2700 ; Anti-Sol IV en est au XIII[e] siècle de ce qui n'est pas l'ère de la Croix, mais l'ère du Tau.

Gilbert Deste, l'astronaute terrien qui découvre Anti-Sol IV, provoque l'intrusion de la Salamandre dans la vie de ce monde. Matérialisée sous l'apparence d'une jeune fille terrienne, « **la peau lisse et douce comme la fleur du pêcher, et d'un rose doré** », et baptisée Esclarmonde, celle-ci jettera le trouble dans bien des cœurs, et bouleversera l'histoire d'Anti-Sol IV. Avant son arrivée, cette planète suivait une destinée analogue à celle que la Terre avait connue quinze cents ans auparavant. Les noms des contrées et des villes rappelaient ceux de leurs homolo-

gues terrestres : il y a une Thérance au lieu de la France, une Jérouchalaïm, une Baodad, et ces Etats latins du Levant dont Gilbert Deste contribuera à transformer la destinée.

On retrouve donc, dans ce **Sang des astres**, un des thèmes chers à Nathalie Charles Henneberg — thème qui avait été cher, également, à son mari : celui de la répétition de l'histoire, répétition à laquelle se superpose l'intervention d'êtres venus d'une autre partie de l'univers. Ici, l'éloignement dans l'espace — Anti-Sol IV se situe dans la Nébuleuse d'Andromède — remplace le pur voyage temporel de l'inoubliable **Pêcheurs de lune.** Dans ce récit, Hugues Page, pilote d'essai de l'an 2500, devenait Aménothès 1er, pharaon de la dix-huitième dynastie. Au cours de l'action de ce **Sang des astres**, Conrad Montferrat, expert en galaxies périphériques, prend la place de son homonyme terrien, roi élu de Jérusalem, et détache l'histoire d'Anti-Sol IV de celle de la Terre en gagnant contre les Arabes la bataille de Tybérias.

Cette victoire, Conrad Montferrat la remporte parce que l'amour d'Esclarmonde l'anime. Avec lui, un autre des thèmes favoris de l'auteur s'impose à l'attention : celui des êtres qui étaient, à travers les temps et les espaces, faits l'un pour l'autre. Gilbert Deste a aimé Esclarmonde, et elle a paru l'aimer. Mais l'arrivée de Montferrat, venu de la Terre tout comme Deste, oblige la Salamandre à regarder en elle-même. Montferrat, dès qu'il est en face d'elle, sait ce qu'il vient de trouver (p. 192) :

— « **Il y a des rencontres prédestinées. Au tournoi du Sion, vous êtes entrée en moi comme une flèche, mais je vous cherchais depuis toujours. J'allais vers vous à chaque raid, à chaque abîme visité... je relevais votre trace sur toutes les planètes mortes...** »

A ce tournoi du Sion, Montferrat a vaincu Gilbert Deste. Plus que celui-ci, il représente le héros, celui qui façonne les destinées d'un monde. Mais il est moins attachant que Deste — ce d'Este dont la famille fut illustre, mais qui n'a pas laissé lui-même de trace dans l'histoire de notre Terre. Conrad Montferrat a un don d'infaillibilité qui fait de lui un indifférent et presque un égoïste. Cet égoïsme ne serait-il pas une caractéristique des êtres véritablement exceptionnels, des sur-humains ? Esclarmonde le possède aussi, et on en trouve des traces jusque chez le personnage qui, beaucoup plus que Conrad Montferrat, est le véritable meneur de jeu.

Avant d'en venir à ce dernier, il y a lieu de souligner la position particulière qui est celle de Gilbert Deste. Il est le véritable protagoniste de l'histoire, et il a manifestement la sympathie de l'auteur. Au-dessus des simples humains — dont le groupe comprend des êtres aussi dissemblables que l'amorphe Guy de Lusignan, roi de Jérouchalaim, et le volontaire Hugues de Montferrat, Grand Maître du Temple — Gilbert Deste est le descendant des héros de l'antiquité, impétueux et passionné. Il possède un peu de l'égoïsme des surhumains : n'a-t-il pas gardé « pour lui » sa découverte d'Anti-Sol IV, au lieu de signaler l'existence de cette planète à ses supérieurs ? Mais, contrairement à eux, il ne se sent pas capable de guider le cours de l'histoire. Il **sent**, alors que Conrad Montferrat **peut.** C'est pourquoi Deste succombera, alors que Montferrat réussira à trouver le bonheur auprès d'Esclarmonde. Comme un héros mythologique, Deste paie sa témérité de sa vie.

Il y a, tout au long de l'action, un meneur de jeu, un personnage qui, beaucoup plus parfaitement que Montferrat, dirige l'histoire. Ce n'est pas Isaac Ahasvérus Laquédem, le Juif Errant, dont le chemin croise celui de Gilbert Deste, et dont la connaissance de la cabbale provoque la première apparition d'Esclarmonde. Laquédem n'est, en fin de compte, qu'un instrument du hasard, dont fait usage Dom Mercurius de Famagouste.

Rien de moins impressionnant que l'entrée en scène de Dom Mercurius. En retournant un soir à Jérouchalaïm, le Juif Errant heurte un petit pèlerin, qui se dirige vers le Temple. Mais l'importance de Dom Mercurius

se révèle rapidement. La Société du Temple régit Anti-Sol, et Hugues de Montferrat en est le redoutable Grand Maître. Or, Hugues de Montferrat, « **lentement, comme ayant perdu l'habitude** », s'agenouille devant Dom Mercurius dès qu'il le voit. La suite de l'action montre l'envergure de cet étrange évêque. Là où Gilbert Deste sent, là où Conrad Montferrat peut, Dom Mercurius **sait**, et il agit en fonction de ce savoir. Il est là pour détourner la colère du roi lorsqu'elle menace Deste, il guide Conrad Montferrat à la recherche d'Esclarmonde, il est là lorsque des conspirateurs tiennent une réunion dans la crypte de la mosquée des Abbassides, et c'est lui qui mène le tribunal jugeant Esclarmonde. Bien entendu, il est beaucoup plus que ce que son apparence révèle.

Même s'il n'y avait pas cette transfiguration passagère à laquelle assiste (p. 90) Hugues de Montferrat (« **un instant, parmi les boucles blanches, mousseuses, scintilla un visage séduisant ; des ailes palpitèrent sur la bure ; au-dessus d'un front noble une étoile brilla...** »), on reconnaîtrait en lui Ariel, le génie de l'Air. Sous cet aspect, il vient tenter une dernière démarche auprès d'Esclarmonde. Mais il est aussi Pi-Hermès, le mystérieux envoyé du Conseil Suprême des Astres, qui apparaît au commencement du roman, et il devient, à sa conclusion, Marc Hermenstein, le nouvel adjoint du Grand Maître de l'Espace. Mais ces noms de Pi-Hermès, de Mercurius, d'Hermenstein, ne suggèrent-ils pas qu'il est aussi l'Hermès Trismégiste, maître fabuleux des magiciens d'antan ? On retrouve là le goût de l'auteur pour les vastes communications secrètes, qui unissent le passé et l'avenir à travers l'immensité de l'espace.

Pourtant, Mercurius — ou Ariel, puisque tel est l'aspect sous lequel il tente sa démarche auprès de la Salamandre — sera vaincu par Esclarmonde. Il ne parviendra pas à lui faire quitter cet univers où elle s'est matérialisée. Après l'avoir poursuivie et rejointe, il lui proposera en vain de reprendre sa nature première. Elle préférera rester femme, renoncer à ses pouvoirs d'Elément Pur, et partager l'existence de Conrad Montferrat. Mercurius aura du moins réussi à éliminer le danger qu'elle représentait pour cette planète et cet univers.

Ainsi, la légende et les univers parallèles, l'épopée et la magie, l'amour et le merveilleux pseudo-scientifique, s'unissent en ces pages. Le temps lui-même ne se plie-t-il pas aux exigences de ce sortilège ? L'astronef sur lequel Conrad et Esclarmonde quittent Anti-Sol IV n'est-il pas celui qu'utilisa Gilbert Deste ? Or, celui-ci constatait, quelques jours après son arrivée, que son vaisseau avait disparu. Le départ de Conrad précéda-t-il l'arrivée de Gilbert ? Cette torsion possible du temps ajoute encore à l'étrange charme de ce récit.

Et il y a, bien sûr, le style de Nathalie Charles Henneberg. Même si on ne recherche pas la véritable face de ses personnages, même si on ne dépasse pas, à la lecture, le niveau du space opera, la couleur et la vivacité du récit stimulent l'imagination et l'emportent au cœur même de l'action. Il est difficile de définir les secrets de cet envoûtement, mais on peut y distinguer les ressources d'un vocabulaire étendu et somptueusement coloré — le plus riche, sans doute, que l'insolite de langue française ait connu depuis Jean Ray — et aussi l'appel à tous les sens du lecteur. Celui de l'odorat, inexistant chez tant d'écrivains, a ici une sensibilité qui contribue puissamment au dépaysement et à la vraisemblance tout à la fois. Qui n'a pas **senti**, avec Nathalie Charles Henneberg, la subtilité insinuante de la citronelle, ou la densité du santal brûlé ?

Quant à l'impression d'ensemble, qu'il suffise de donner deux exemples de la sûreté et de la poésie des notations :

« **Et le temps passait au rythme des sabliers et des clepsydres. Les hommes d'armes faisaient rôtir à la broche des gazelles et des mouflons, sur des brasiers de sarments. La Terre avait aussi désappris cette odeur et ce goût de la chair où perle un sang rosé. Une servante brune, un rubis piqué dans l'aile palpitante de sa narine, ouvrait d'un coup de**

stylet une figue de Barbarie hérissée d'épines et offrait, à la fois, le fruit et son bras nu... » (p. 41)

« Dans la nuit dansante de khamsin, les fanfares éclataient, les tambourins battaient comme une fièvre et les flagellants s'acharnaient sur leur chair. « Chah Hussein ! Wah, Hussein ! » Le désert répondait, avec ses serpents et ses flûtes folles. Les laurieurs-roses piétinés par les processions mêlaient leur odeur sucrée à la puanteur du fauve et de la charogne. Et c'était l'odeur de Baodad, celle même de cette planète folle... » (p. 136)

Si c'est au Moyen-Orient que Nathalie Charles Henneberg a placé l'action de son récit, c'est pour accentuer encore tout ce qui le rapproche des Mille et Une Nuits. Les motivations ont changé, et les formes de l'étrange ne sont plus les mêmes. Mais le cadre a conservé sa couleur, et l'appel adressé à la faculté d'émerveillement demeure vif, en ces pages. Il est difficile de ne point y répondre. L'art de l'auteur est, essentiellement, une merveille d'équilibre : le sujet, le décor, les mécanismes de l'action et le style du récit s'unissent pour faire de ce Sang des astres un roman mémorable parmi les œuvres de science-fiction française.

Demètre IOAKIMIDIS

Le sang des astres par Nathalie Ch. Henneberg : Hachette, Rayon Fantastique, 4 F.

André Pieyre de Mandiargues

La motocyclette
Le musée noir

Deux livres de Mandiargues ont paru à quelques mois d'intervalle : **La motocyclette**, son premier roman depuis **Le lis de mer** (1956), et une réédition en livre de poche de son premier recueil de nouvelles, **Le musée noir**, devenu introuvable. Deux publications qui ont attiré à nouveau l'attention sur cet écrivain singulier, que son isolement hors du commun met à l'abri des modes littéraires.

La motocyclette est un roman d'apparence réaliste, en ce sens qu'il est situé dans un monde bien actuel et concret, lequel est décrit avec une précision que ne désavoueraient pas les tenants du nouveau roman. Mais on sait que, chez un écrivain comme Mandiargues, le réalisme en soi est une chose qui ne signifie rien. Au contraire, l'évocation la plus terre-à-terre nous entraîne, par d'imprévisibles détours, aux confins de l'insolite.

Cet insolite, comme il est de règle chez Mandiargues, revêt ici les couleurs d'un érotisme baroque et théâtral, à la valeur magique et rituelle. Plus encore qu'un vertige des sens, l'amour charnel, tel que l'auteur le transfigure, est une maïeutique des esprits. L'érotisme devient clé de la connaissance, mode d'approche mystique, ce qui n'est pas sans rejoindre la conception de la sexualité dans les sociétés primitives. Vision de poète, vision quasi-religieuse aussi : le héros de Mandiargues sacrifie à Eros comme on sacrifie à la divinité.

Ainsi voyait-on, dans **Le lis de mer**, le thème de la défloration considérée comme rite de passage : une jeune fille, Vanina, s'apprête avec respect à sa première nuit d'amour, en accomplissant toutes les phases d'un cérémonial pareil à celui d'un culte. De même, dans **La motocyclette**, une jeune femme, Rébecca,

voyage vers son amant et se prépare en esprit à cette rencontre, tout en revivant par la pensée celles qui l'ont précédé, dont chacune était un pas de plus vers la libération du moi par l'extase.

Attente de l'amour considérée comme l'attente du dieu, rôle initiatique de la sexualité, qualité mythique de l'acte charnel : ces symboles ont une qualité freudienne qu'il serait facile de démonter. Mais l'œuvre de Mandiargues ne se résout pas à un mécanisme. Ce qui compte, c'est l'univers édifié par lui autour de ces thèmes-clé, cet univers pompeux et oppressant, dont la lignée est à la fois élizabéthaine et romantique.

De cet univers, **La motocyclette** donne l'image à ce jour la plus achevée. Le registre sur lequel le roman se joue est plus riche que dans les précédents textes de l'auteur. L'éventail des significations cachées, la symbolique interne, y sont plus denses. Mandiargues est parvenu au stade où sa thématique est rigoureusement contrôlée, où il domine entièrement ses moyens d'expression. D'où ce livre de virtuose, construit comme des variations symphoniques et « monté » comme un film, qui donne à la lecture une remarquable impression de plénitude.

Œuvre métaphorique, **La motocyclette** ressemble à une tapisserie où seraient tissés, sous le motif apparent, des réseaux de fils invisibles. Autour de l'armature concrète des événements, est édifié tout un système d'allusions, de références, d'allégories, qui donnent au livre sa véritable dimension poétique. Le principal symbole est celui de la motocyclette elle-même, ce noir engin monstrueux sur lequel Rébecca traverse la Forêt-Noire pour aller rejoindre son amant. Personnification des forces déchaînées de l'amour et de la mort (le premier menant invinciblement à la seconde), la motocyclette est, on peut le dire, le personnage essentiel de l'œuvre.

La place manque pour dresser une analyse détaillée des autres significations internes. Tout au plus peut-on insister sur l'importance du symbolisme des couleurs : noir, blanc, rouge, qui jalonnent la route de Rébecca comme autant d'obscurs points de repère, autant de présages concertes. Le destin est en marche dès la première ligne comme une mécanique minutieusement remontée. Et toute l'odyssée de Rébecca n'est que le lent déroulement de cette mécanique, jusqu'à l'écrasement final et la jonction cosmique avec un univers dionysiaque.

La langue superbe de Mandiargues, enfin, force l'attention. Son style a mûri et s'est délivré de ce qu'il avait de plus contestable : la préciosité. Non qu'il ait renoncé à son goût des périodes surchargées. Mais la précision des termes, la netteté et la pureté des images, se sont chez lui accrues. Moins recherchée qu'autrefois, moins ouvertement baroque, son écriture frappe de façon plus forte. Et la phrase reste somptueuse, parée de joyaux jetés aux yeux du lecteur.

Le panthéisme orgiaque de **La motocyclette** est l'une des clés de l'univers mandiarguien ; l'autre clé est cette « surréalité romantique » qu'on trouve dans des nouvelles comme celles qui composent **Le musée noir**. Publié en 1946, ce recueil marquait à l'époque les débuts de l'auteur. Sa reprise aujourd'hui dans une collection de livres de poche est un événement intéressant, car c'est la première fois que Mandiargues est offert au grand public.

Des sept nouvelles ici réunies, l'une surtout, **Le sang de l'agneau**, est un chef d'œuvre. Ce texte est exemplaire à plus d'un titre. D'abord parce que s'y trouvent préfigurées toutes les composantes des œuvres ultérieures de Mandiargues. Ensuite parce qu'y est poussée fort loin cette alliance, chère à l'écrivain, de la poésie et de la cruauté, d'un réalisme cru et d'un romantisme forcené.

Ce que Mandiargues appelle dans sa préface l'« **envahissement de la réalité par le merveilleux** » définit bien la démarche de chacun des autres contes. Ce qu'ils ont de remarquable, c'est justement leur réalisme externe, la véracité concrète de leur ambiance. Rien de flou ni de

vaporeux, pas de décors de rêve. Au contraire, c'est le plus souvent la contemplation d'un endroit réel mais singulier qui opère la genèse du conte, en déclenchant dans l'esprit de l'écrivain le mécanisme de l'imaginaire.

Un exemple typique de ce processus est **Le passage Pommeraye,** lequel existe réellement à Nantes et, visité un jour par Mandiargues, le mit dans le « **climat propice à la transfiguration des phénomènes sensibles** ». La majeure partie du conte tient dans la description des lieux, faite avec une minutie maniaque qui évoque à la fois Flaubert et Raymond Roussel. Le passage Pommeraye de la réalité est bien tel que le montre Mandiargues, mais, par une transmutation analogue à celle d'un peintre, l'image qu'il en donne, quoique fidèle, est déjà fantastique. Il suffit ensuite d'un léger coup de pouce pour que le fantastique fasse définitivement son intrusion. Et pourtant, cet « envahissement par le merveilleux » s'est effectué sans qu'à un seul instant soit perdu de vue le décor bien réel qui en est le théâtre.

Mandiargues est donc, à sa manière, et au sens le plus pur de l'expression, un écrivain de réalisme fantastique. On pourrait le définir comme un homologue littéraire de Léonor Fini. Chez celle-ci aussi, des décors trompeusement réels, peints avec la précision de la vérité et les couleurs des natures mortes, nous entourent comme un paysage inéluctable d'où peuvent surgir tous les sphinx et tous les secrets.

Luc VIGAN

La motocyclette par André Pieyre de Mandiargues : Gallimard, 10 F.
Le musée noir par André Pieyre de Mandiargues : Plon, collection 10/18, 2 F. 50.

Daniel F. Galouye

Le monde aveugle

Il faut bien parler d'abord de la « prière d'insérer », puisqu'il s'agit d'un texte destiné à présenter l'ouvrage à celui qui est sur le point d'en commencer la lecture. Et il faut bien relever la maladresse qui s'y trouve commise : avant d'aborder ce **Monde aveugle,** on trouve, dans cette « prière d'insérer », la vérité dont l'auteur a minutieusement préparé la révélation dans son roman. On y apprend que la « force psychique incompréhensible », à laquelle le protagoniste se heurte à plusieurs reprises au cours de l'action, est tout simplement la lumière. On y apprend également que les « monstres » qui viennent hanter le monde aveugle où il vit ne sont que des sauveteurs, des humains qui n'ont pas oublié l'usage de la lumière.

Voilà donc un texte de présentation privant gauchement le lecteur d'une chute ; chute qui n'est pas le dénouement lui-même, mais que l'auteur avait préparée avec beaucoup d'adresse, livrant progressivement des indices permettant au lecteur — sans jeu de mots — d'éclairer sa lanterne. Cependant, l'intérêt du roman ne réside pas exclusivement en cette révélation, il s'en faut de beaucoup. Le récit est bâti avec grand soin, et aussi avec suffisamment d'art pour ne jamais sentir l'effort.

Le thème est proche de celui du **Pays des aveugles** de Wells, à cela

près que Daniel Galouye est allé beaucoup plus loin que l'auteur de la **Guerre des mondes** dans la minutie et la vraisemblance des détails, et que son dénouement est à l'opposé de celui choisi par Wells. Ce **Monde** aveugle est celui d'un système très étendu de souterrains, où des communautés d'humains ont vécu durant plusieurs générations, ignorant ce qu'est la lumière, et donnant à ce mot lui-même une signification purement mystique. Cette lumière, ils ont appris à s'en passer, puisqu'ils ne la rencontrent que très exceptionnellement. Et, dans de tels cas, ils ne la reconnaissent pas pour ce qu'elle est ; ils parlent de « silence rugissant », perdus qu'ils sont devant les sensations inhabituelles que leurs nerfs optiques transmettent à leurs cerveaux :

« **C'était comme si toute la Radiation se déchaînait dans ma tête. Ce n'était ni un son, ni une odeur, ni une sensation tactile** » (p. 23)

Une question, à ce propos, peut être posée à l'auteur : est-ce que, après plusieurs générations passées dans une obscurité totale, l'homme conserverait encore le sens de la vue ? Celui-ci ne s'atrophierait-il pas assez rapidement, faute d'emploi ? On peut cependant accorder à Daniel Galouye le droit de recourir à ce qui est, après tout, une invraisemblance, tant est intéressante la façon dont il présente la redécouverte de ce sens oublié chez son protagoniste.

Car, comme tous les habitants du monde aveugle, Jared a été habitué à se servir de son odorat, de son toucher et surtout de son ouïe pour accomplir les actes qui, chez nous, mettent en jeu les yeux. Il utilise, pour se guider dans des couloirs inconnus, des pierres qu'il fait se choquer, l'écho de ce bruit le renseignant sur la structure du sol, les coudes des galeries ou l'allure des êtres qui sont en face de lui. Tous ses actes sont guidés par les messages qui lui parviennent ainsi. Daniel Galouye a su imaginer un système de société et des coutumes de « bon usage » en fonction de la limitation imposée à ses personnages. Tel est, par exemple, le rite des « dix touches de familiarisation », par lequel deux nouvelles connaissances se manifestent leur confiance réciproque, et apprennent à s'identifier pour leurs rencontres ultérieures.

Daniel Galouye a également pris le soin de repenser le langage qu'utiliserait une telle société. Nous sommes heureusement très loin des effets de ponctuation arbitraire et des néologismes aussi laborieux que gratuits par lesquels certains voulaient suggérer le passage du temps. Puisque ce monde, étant « aveugle », ignore la lumière, ses habitants ont remplacé, dans les tournures courantes de leur langage, le verbe **voir** par le verbe **entendre**. La façon de compter le temps s'en trouve modifiée : on ne l'évalue pas en années, puisque l'apparence du ciel et les variations saisonnières du temps sont également inconnues, mais on parle de gestations. Il n'est pas question d'**hier**, mais de la **période précédente**, avant le sommeil. Sur ce point, le **lapsus calami** qui fait précisément apparaître ce mot de **hier** dans la bouche du Penseur, au début du chapitre VII, est dû au traducteur et non à l'auteur.

Celui-ci a pensé à la subsistance de ses « aveugles » : il les a fait disposer de plantes qui, au lieu de se nourrir de la chaleur du soleil, utilisent celle de sources chaudes, et servent de pâture à un bétail qui a suivi les hommes sous terre. La possibilité de réactions différentes des organismes humains en face de ces conditions anormales a également été envisagée. L'habileté à détecter par le son est évidemment variable selon les individus, mais il est aussi question de mutations. Certains de ces « aveugles » sentent les rayons infra-rouges, et peuvent donc se guider par la chaleur ; ils sont naturellement considérés comme anormaux par ceux qui n'ont pas ce pouvoir. On rencontre également des télépathes, des chauves-souris géantes, pour lesquelles le traducteur a conservé le terme anglais de **soubats**, et ces « monstres », dont Daniel Galouye révèle la nature moins promptement que ne le fait l'anony-

me auteur de la « prière d'insérer ». Il y a tout un monde, dont les habitants sont évoqués avec minutie et vraisemblance, dans leurs actes quotidiens aussi bien que dans leurs croyances. La nature de celles-ci suggère assez clairement quelle a pu être la cause de cette retraite sous la surface de notre globe.

Précisément, le protagoniste, Jared, se demande quelle est l'essence de ces divinités que sont « **les Démons Jumeaux Cobalt et Strontium, les Deux « U », Deux Cent Trente Cinq et Deux Cent Trente Huit, Plutonium du Niveau Deux Cent Trente Neuf, et cet habitant immense et malfaisant de l'Abîme Thermonucléaire, Hydrogène...** » Jared est un aventurier, et non un génie. Il possède des atouts appréciables sur le plan physique — sa maîtrise dans l'usage des pierres à échos n'est pas le moindre de ceux-ci — mais il n'a pas de ces intuitions géniales et peu vraisemblables qui caractérisent bien des héros de romans. Au contraire, sa simplicité est assez proche de la naïveté, et elle ne devient attachante que grâce à la décision qui l'anime : Jared veut apprendre ce qu'il y a derrière les légendes, derrière le mot **lumière**, et c'est le récit de ses découvertes qui constitue la substance du roman. C'est à travers la quête de Jared que le lecteur découvre les particularités de ce monde aveugle, que l'auteur a voulu beaucoup plus étrange qu'effrayant. La crainte de l'obscurité, en tant qu'instinct, a naturellement disparu chez des hommes qui s'y trouvent continuellement plongés.

Le récit est mené sur un rythme varié, l'action alternant avec les moments de réflexion de Jared et de sa compagne Della — dont il ne comprend pas le mystérieux pouvoir — lesquels s'efforcent d'ordonner progressivement en un ensemble cohérent ce qu'ils apprennent. Mais Daniel Galouye est trop habile pour découvrir tout son jeu d'un seul coup : à une énigme résolue succède un nouveau problème, et les pièces du puzzle ne se groupent pas toutes à la fois. C'est pourquoi la maladresse de la « prière d'insérer » est moins grave qu'on pourrait le penser de prime abord.

Au point de vue purement narratif, on peut reprocher à l'auteur d'avoir notablement ralenti son action vers la fin de son roman. Après la découverte de la lumière, Jared piétine, recule même, et son accoutumance au monde nouveau sur lequel sa quête a débouché se déroule de façon hésitante, les points étant mis assez laborieusement sur les i. Cela est probablement dû à un scrupule de vraisemblance, louable en soi d'ailleurs : l'auteur tient à présenter l' « explication » selon la même perspective qui avait été utilisée pour l' « énigme ». Le rapprochement avec un roman policier n'est pas fortuit, ce passage de l'obscurité à la lumière pouvant évidemment être symboliquement interprété comme la recherche de la vérité derrière les « apparences » — c'est-à-dire derrière les messages des sens. Comme un auteur policier qui tient à soigner la vraisemblance de son récit, Daniel Galouye refuse d'escamoter, ou même d'abréger, les dernières phases de celui-ci. Lorsque le roman s'achève, Jared a déjà fait le pas décisif, il accepte d'entrer dans cette communauté nouvelle, qui vit en pleine lumière. A la recherche matérielle, l'auteur a tenu à ajouter l'avance psychologique.

La traduction de Frank Straschitz est bonne, consciencieuse, et elle respecte le texte aussi bien que le rythme : ce que devrait en principe faire toute traduction. Comme cette généralité est très loin de correspondre à la réalité, il est juste de rendre hommage à un traducteur qui prend la peine de lire et de comprendre ce qu'il est chargé de rendre en français.

Ce roman est le premier qu'ait signé Daniel Galouye. A la convention mondiale de science-fiction de 1962, il remporta la seconde place parmi les meilleurs romans de l'année, suivant immédiatement **Stranger in a strange land** de Robert A. Heinlein. Il y a gros à parier qu'il supportera le passage des années mieux que le roman de Heinlein,

surchargé de fastidieux sermons. Ce **Monde aveugle** possède une homogénéité, une cohérence de structure et une netteté de narration qui lui confèrent cette qualité de vie qui marque la meilleure science-fiction. Daniel Galouye sait être minutieux sans devenir fastidieux.

Demètre IOAKIMIDIS

Le monde aveugle par Daniel F. Galouye : Denoël, Présence du Futur, 6 F. 15.

Jean Ray

Œuvres complètes, tome 1

Portrait d'une page dans **Match**, interview à **Lectures pour Tous** et dans **Les Lettres Françaises**, un film en projet sur **Harry Dickson**, un autre sur **La Cité de l'indicible peur**, présentation à la Maison des Ecrivains Belges, ce bastion académique, N. Henneberg citant Jean Ray comme voyant et prophète dans **Le sang des astres**, Béjart montant **La bague**, ballet tiré des **Contes du Whisky**, c'est la gloire et méritée. Une chose me gêne dans ce concert, on n'y souffle mot de **Mystère-Magazine** ou de **Fiction**, revues sans lesquelles rien de ceci ne serait arrivé, car le public de Jean Ray fut créé, imposé par elles, ce dont tous ses amis les remercient.

Et voici le tome 1 de ses œuvres complètes. Complètes ?... Disons réunion de ce qui fut signé Jean Ray, écrit en français, et qu'il est possible de retrouver. Car nous ne verrons pas trace de **Terre d'aventures**, ni de cette pièce écrite en collaboration avec un médecin gantois, et donnée au Grand Guignol en 1914. Nous aurons droit à un échantillon de **Harry Dickson**, mais de John Flanders, et l'on ignorera le Jean Ray auteur de romans de S. F. Pas trace non plus de ces contes publiés en 1931 dans **Weird Tales**, et directement écrits en anglais. Mais n'en tenons pas rigueur aux éditeurs. Comment en effet retrouver des textes dont l'auteur a détruit le manuscrit, et ne sait lui-même ce qu'ils sont devenus ? Il reste bien du travail aux chercheurs du futur. (Et n'oublions pas qu'en flamand Jean Ray a usé d'au moins une trentaine de pseudos, tous différents). Grâces soient donc rendues à Laffont, point n'est encore besoin de fouiller les tas de vieux papiers pour ramener des exemplaires en loques. Voici trois précieux recueils de contes : **Le livre des fantômes**, où Jean Ray se confesse partiellement, **Les cercles de l'épouvante**, et **La cité de l'indicible peur**.

La cité, bien que roman, n'en a que l'apparence. L'entrée en matière, « **Ils** », est déjà le poème de la grande peur anglaise, qui circule au cours des âges et s'abat sur la petite ville d'Ingersham, peuplée de personnages à la Dickens. Il suffit de l'arrivée d'un ancien constable, le plus coi de tous les hommes, calligraphe et secrétaire du commissaire, pour qu'aussitôt cliquètent tous les squelettes ensevelis dans les armoires. Chacun prend peur, les monstres s'éveillent, et l'on tue, affolé par la panique toute puissante. Pas de fantastique réel en ces contes juxtaposés, mais à sa place un fantastique oblique, tout intérieur, plus inquiétant peut-être, car dévoilant le secret des âmes.

Cette veine réaliste est bien dans la ligne de l'auteur, qui l'épancha librement dans les récits signés John Flanders, imprimés par des moines, et dont des fragments sont passés dans **La cité**, comme un conte du nº 168 de Harry Dickson, **L'ombre de minuit quarante-cinq**. Car Jean Ray,

sous ses multiples masques, marque tout de sa griffe.

Les deux autres recueils rassemblent des contes « **écrits sur n'importe quoi, des chiffons de papier, des avis mortuaires, des factures impayées ; n'importe où, en mer, en attendant un train, au café, mais jamais au b..., là j'avais autre chose à faire** » (1).

Voici la liste des nouvelles qui y figurent (en gras celles qu'on avait déjà pu lire dans **Mystère-Magazine** ou **Fiction**) :

LE LIVRE DES FANTOMES : Mon fantôme à moi, **Maison à vendre, La choucroute, M. Wohlmut et Franz Benschneider, La nuit de Pentonville,** Lhistoire de Marshall Grove, La vérité sur l'oncle Timotheus, Ronde de Nuit à Koenigstein, Le cousin Passeroux, Rues.

LES CERCLES DE L'EPOUVANTE : **La main de Goetz von Berlichingen,** L'assiette de Moustiers, **Le cimetière de Marlyweck, Le dernier voyageur,** L'homme qui osa, **Dürer l'idiot,** L'auberge des spectres, L'histoire du **Wûlkh, Le miroir noir.**

Un grand nombre d'entre elles étant déjà connues de nos lecteurs, point n'est besoin d'en démonter le mécanisme, récit d'un témoin le plus souvent, utilisation des brumes, des villes nordiques avec leurs étroites ruelles et les façades à pignon où se dissimulent les fantômes. Là se déploient les mondes intercalaires, les puissances noires, les vengeances exercées par les morts et sur les morts.

Les plus remarquables sont, à mon sens, **La choucroute** avec cette halte mystérieuse, en pleine nuit et son bar dont toutes les bouteilles sont autant d'énormes gemmes. Et surtout les trois contes **Le dernier voyageur, Le miroir noir,** et l'admirable **Vérité sur l'oncle Timothéus** où circule la mort personnifiée, la force toute puissante qui courbe les dieux mêmes sous sa loi. Et pourtant dans **Timothéus** le héros la saisit à la forge, la plie, la vainct, devient son assistant, participe à sa puissance, et sera là quand se verra la fin des dieux. Il y prêtera même la main.

Car il est remarquable que les personnages de Jean Ray se modèlent sur leur créateur, ils affrontent le danger et le surnaturel avec des yeux clairs, ils connaissent la peur, mais ils la matent, et peuvent se trouver vaincus, mais non brisés.

On a dit de cette œuvre étrange d'un des grands écrivains de notre temps : « Elle est avant tout une leçon de courage. » C'est vrai.

Jacques VAN HERP

(1) Pour citer Jean Ray lui-même, se présentant à un public choisi d'académiciens, de futurs académiciens et de dames assidues des thés littéraires...

Œuvres complètes de Jean Ray, tome 1 : **Le livre des fantômes, Les cercles de l'épouvante, La cité de l'indicible peur** : Laffont, 18 F. 55.

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris-9e*
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris-9e* (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
EDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le N° : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Algérie : 285 F ; Maroc : 2,90 DH.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

revue des films

L'écran à quatre dimensions

Avènement du cinéma maudit

Le 19 février 1963 sort à Paris **La chute de la maison Usher**, adaptation nouvelle (par le metteur en scène américain Roger Corman) du célèbre conte d'Edgar Poe.

C'est là un événement exceptionnel à plus d'un titre : d'abord parce que ce film aura les honneurs d'une exclusivité normale (y compris une version originale sous-titrée au Napoléon), ce qui n'arrive pratiquement jamais aux films fantastiques, sauf quand on prévoit que le public y viendra pour des raisons extra-fantastiques (c'est ce qui s'est passé, par exemple, avec le film de Vadim) ; ensuite et surtout, il faut bien le dire, parce que non seulement **La chute de la maison Usher** mérite d'être vu en version originale (beaucoup d'autres films insolites récents le méritaient aussi et ne l'ont pas obtenu), mais encore parce que c'est peut-être le film le mieux placé pour recruter en France un public plus large au grand cinéma fantastique et procurer des conditions d'exploitation plus normales dans notre pays aux films du même genre qui viendront après lui.

Aussi les amateurs de cinéma fantastique, depuis qu'ils ont appris la nouvelle, se considèrent comme mobilisés. Nous avons là une chance peut-être unique, si ce film a du succès, de voir dans de bonnes conditions les films à venir, voire les innombrables films insolites d'envergure sortis un peu partout depuis quinze ans et invariablement arrêtés aux frontières françaises. Une chance du même ordre (mais moins caractéristique sans doute) n'a pas été suffisamment exploitée il y a trois ans avec **Le masque du démon** et la léthargie a continué, ce dont nous n'avons cessé d'être les principales victimes. Sachons tirer les leçons de l'expérience, et laissons là les pudeurs et les remords de service : il est capital pour nous que **La chute de la maison Usher** trouve le chemin du grand public. Voilà pourquoi **Fiction**, renonçant pour une fois à arriver à la fin de l'engagement et à compter les morts, vous offre en primeur cet exploit mémorable : **un compte rendu de film qui précède la sortie en exclusivité !**

Profitons de l'occasion pour remarquer que cette démarche, fort naturelle partout ailleurs, est presque toujours impossible dans notre domaine, du simple fait que les films sortent à la sauvette et que les distributeurs n'organisent pas de pre-

views. Dans ces conditions, les comptes rendus les plus vite faits, par le simple jeu des délais d'impression d'une revue mensuelle, sortent toujours après la fin de l'exclusivité, et nos lecteurs parisiens ont les plus grandes difficultés à voir les films que nous leur conseillons (ne parlons pas des lecteurs de province, qui n'ont pratiquement jamais rien à se mettre sous la dent). Sur ce point comme sur les autres, nous avons tout à gagner à un retour à des habitudes plus normales. Et une conversion des distributeurs n'est possible que **si le cinéma fantastique cesse d'être un genre maudit en France.**

En quoi **La chute de la maison Usher** est-il un film exemplaire ? Le lecteur me pardonnera de faire ici un peu d'histoire, mais il n'est pas inutile de savoir que ce film présente un intérêt particulier, non seulement pour nous, mais au niveau même de sa conception. Le film fut tourné en 1960. Roger Corman, l'auteur, avait déjà mis en scène un grand nombre de films de science-fiction et d'épouvante à petit budget. Son idée de base fut de jouer, pour une fois, la carte de la haute qualité (l'argument était tiré d'Edgar Poe, le scénario fut écrit par notre vieille connaissance Richard Matheson) et de mettre au service de l'entreprise des moyens importants : le film coûta près de quatre millions de francs actuels. Même dans la perspective américaine, c'était une innovation périlleuse, le cinéma fantastique restant presque toujours cantonné dans les très petits budgets. Le succès fut total, et poussa Corman à réaliser de nouveaux films adaptés d'Edgar Poe : il y en eut quatre en deux ans (**Le puits et le pendule, L'enterrement prématuré, Contes de terreur** et **Le corbeau**) et la série n'est pas terminée. Ces films sont l'œuvre de la même équipe, dominée par le scénariste Richard Matheson et l'acteur Vincent Price (sauf **L'enterrement prématuré** où le scénario était dû à Charles Beaumont — autre vieille connaissance, dont la touche personnelle se sent à un script plus ironique — et le rôle principal tenu par Ray Milland). Certains sont peut-être meilleurs que **La chute de la maison Usher**, mais dans l'ensemble ils sont taillés sur le même modèle.

En quoi consiste ce qu'on pourrait appeler la « formule Corman ? » On pourrait la définir comme un dosage, remarquablement habile et efficace, de plusieurs ingrédients qui réagissent les uns sur les autres. Je sais qu'en m'exprimant ainsi j'ai l'air de présenter Corman comme un faiseur de haute volée, et que plus d'un en retiendra surtout la notion de faiseur, excellente occasion de faire la fine bouche. Mais n'est-il pas évident qu'un genre, quel qu'il soit (et le genre fantastique plus qu'aucun autre), n'existe que par la réunion d'un certain nombre d'ingrédients ? L'originalité fondamentale de ce film, c'est d'avoir changé les données de base du cinéma fantastique, c'est d'avoir inventé un mélange nouveau : ce mérite restera attaché au nom de Corman même si d'autres plus doués viennent un jour le battre sur son propre terrain. Voyons donc les ingrédients :

1o L'idée d'adapter un conte d'Edgar Poe est paradoxale pour un cinéaste. Presque tous les chefs d'œuvre de cet auteur sont très pauvres en événements, et se résument à peu près à la description d'une situation statique et d'une ambiance. On comprend à cet égard pourquoi Corman s'est tourné d'abord vers **La chute de la maison Usher**, réservant pour plus tard des opérations plus risquées comme **Le puits et le pendule** ou **Le corbeau** : il y avait là au moins une trame. Pourtant le principe reste le même, et l'on ne peut dire que la trame ait beaucoup aidé l'adaptateur. Ce que Corman et Matheson retiennent surtout d'Edgar Poe, c'est un sentiment profond où ils puisent leur inspiration. C'est bien Poe qui reste à la base de l'édifice, c'est de lui que procède l'unité de l'entreprise. Pour le reste, les adaptateurs se sont conduits en hommes cultivés : ils ont cherché à dégager et à mettre en évidence les implications psychanalytiques de l'œuvre de Poe. On appréciera à cet égard la

déclaration suivante de Corman : **« Le symbolisme me permet d'affleurer aux angoisses du subconscient. L'idée de la mort, de l'ensevelissement dans un silence définitif, le retour à la matrice sont des terreurs qui remontent à l'enfance. C'est ce qui fait la grandeur de Poe : il avait retrouvé, bien avant Freud, le chemin du subconscient. »**

Une fois la donnée fantastique rattachée à sa source humaine (ce qui suffirait à donner au film de Corman un intérêt très général, beaucoup plus grand que celui d'un film fantastique banal), le rôle de Matheson devient essentiel. C'est à lui qu'incombe la tâche de meubler la donnée, d'inventer des événements en rapport avec le feeling profond du film. Il le fait toujours avec une remarquable cohérence et un souci d'être complet plus remarquable encore : il n'y a guère de scènes possibles entre Roderick, Usher, Madeleine, Philip et Bristol qui ne figurent dans le film. Dans cette manière de construire des variations de plus en plus subtiles en exploitant à fond la donnée initiale, on reconnaîtra un procédé familier de la science-fiction : Matheson a été beaucoup servi dans ce domaine par son expérience littéraire. Ce que la littérature de science-fiction comporte de jeu intellectuel, les amateurs le retrouvent très rarement dans les films du même genre ; ils le trouveront en revanche, exploité avec un brio extraordinaire, dans **La chute de la maison Usher** qui est un film fantastique !

Il reste que cette méthode a tout pour surprendre les autres, ceux qui ne sont pas habitués à cette construction en forme de chaîne, tout à fait originale dans le cinéma contemporain. Peut-être même certains amateurs de musique, ceux qui apprécient des œuvres comme les **Variations sur un thème de Haydn** de Brahms, ont-ils plus de chance de suivre un tel rythme que les cinéphiles accoutumés à penser en termes de crise et de suspense. Non que **La chute de la maison Usher** rompe totalement avec le schéma classique, qu'elle épouse au moins en apparence, puisque le conflit se trouve porté à son paroxysme dans la scène finale. Mais en réalité ce conflit a changé d'objet : ce n'est plus celui de Philip et de Roderick Usher (Philip est à peu près disqualifié alors, et son personnage perd tout intérêt), mais celui du frère et de la sœur — et, par-delà cette dernière apparence, celui de Roderick Usher avec ses ancêtres accrochés au vouloir-vivre collectif de la lignée. Si nous voyons un jour les films ultérieurs de Corman, on pourra constater que **Le puits et le pendule** et **L'enterrement prématuré** vont beaucoup plus loin dans cette direction. Mais notre film pousse déjà très loin la subtilité, ce dont les mauvais esprits déduiront que son intelligence est plus évidente que son génie. A titre personnel, il me semble que l'intelligence, c'est déjà beaucoup.

2° Une fois le matériau initial raffiné jusqu'à un grand degré de pureté, Corman l'entoure d'un écrin aussi luxueux que possible. Sur ce point l'innovation est encore plus apparente que précédemment : la plupart des films fantastiques sont tellement fauchés qu'on ne peut pas les prendre au sérieux. Il est certain que l'imagination ne lésine jamais sur les moyens, et que le cinéma fantastique, pour éviter de la décevoir, devrait toujours lui proposer un décor de splendeur et de magnificence. Ce fut, il y a quelques années, la qualité essentielle du **Masque du démon**. Corman aujourd'hui nous comble peut-être encore plus, parce qu'il est lui aussi un maître de l'image, qu'il a plus de moyens et qu'il les emploie de manière plus hardie et plus insolite : de même que Poe est interprété à travers Freud, le décor ancien de la maison Usher est vu par des yeux modernes, ce que l'auteur a voulu affirmer de façon éclatante par la musique de Les Baxter et surtout par les admirables tableaux expressionnistes de Burt Schoenberg. Ce n'est pas là seulement une audace formelle : en fait l'auteur ne nous raconte pas l'histoire de la maison Usher, mais l'histoire d'un homme d'aujourd'hui,

très cultivé et raffiné, qui chercherait à revivre pour son compte le drame imaginé par Poe.

Ce pirandellisme d'un genre très particulier fait aussi tout le prix de la séquence du rêve. Le rêve soi-disant surréaliste est traditionnellement la pierre d'achoppement des cinéastes qui s'y risquent, de Hitchcock à Vadim. Corman innove en réussissant son rêve (comme il réussira ceux du **Puits et le pendule** et de **L'enterrement prématuré**) parce qu'il y a matérialisé les ancêtres Usher, sujets des tableaux de Burt Schoenberg : son cauchemar est surtout une étape dans cet itinéraire esthétique où l'auteur, parti de l'art moderne, cherche à se rapprocher de Poe sans jamais atteindre ce but inaccessible. Nous savons bien que l'objectivité de l'historien est un rêve irréalisable : mais Corman a trouvé ici une manière très originale de renouveler ce vieux poncif.

3o Enfin, Corman, un peu désavantagé par deux jeunes premiers très moyens, a eu la chance d'avoir pour interprète principal un homme avec qui il s'est trouvé d'un bout à l'autre du film en situation de totale complicité : cet acteur, c'est Vincent Price, bien connu des amateurs de cinéma fantastique, et qui nous donne dans ce film sa plus extraordinaire interprétation à ce jour. On peut se tromper incroyablement sur le compte de Vincent Price : il suffit d'être un peu agacé par sa diction précieuse, évidemment influencée par les récitals de poésie où il excelle ; on peut s'insurger aussi contre sa méthode de composition au niveau du grimage et son art des mimiques étudiées, très éloigné du cinéma moderne par sa complète absence de discrétion. Ceux qui s'en tiendront à ces impressions feront fausse route, et c'est dommage. Car le jeu de Vincent Price est en fait un jeu subtil, et dont la subtilité ne cesse de répondre à celle du metteur en scène, au point qu'on se demande ce que le film aurait pu être sans lui. Vincent Price est justement cet esthète raffiné, cet esprit moderne que Corman emmène en voyage dans l'univers d'Edgar Poe : s'il exagère un peu dans la composition de son grimage ou de ses mimiques, ce n'est pas par goût du « cinéma » ou du « cirque », encore moins dans une intention parodique ; c'est parce que, en bon amateur d'art, il n'aime pas seulement à s'entourer de beaux objets, mais cherche fatalement à en devenir un lui-même.

Si l'on admet ce côté pirandellien, le jeu de Vincent Price devient clair, et l'on pourra en apprécier l'extraordinaire rigueur. J'étais un peu rétif autrefois à ce personnage par trop voyant, et je crois que je ne me suis vraiment converti qu'en voyant une cinquantaine de photos tirées de **La chute de la maison Usher**. Ce qui est hallucinant dans une telle expérience, c'est que pas une de ses expressions n'est semblable à l'autre. Au bout d'un certain temps, on discerne des familles d'expressions relativement proches, qui toutes sont définies non seulement par rapport à une situation donnée, mais aussi par rapport à un personnage : dans une même scène, il a une gamme d'expressions pour Madeline et une autre pour Philip, sans compter les apartés. Pendant tout le film il distribue le jeu comme un avant-centre de l'équipe des acteurs ; bien mieux, il est lui-même toute l'interprétation, et supplée par son engagement intégral à ce que ses partenaires pourraient avoir de trop immobile. Comment les malheureux n'auraient-ils pas l'air un peu falot, face à un tel phénomène ?

Tels sont les éléments du film, du moins les principaux. J'espère qu'on voudra bien admettre que ce sont plus que des ingrédients, et que la recette n'est aussi remarquable que parce qu'elle dépasse le cadre limité d'un genre, même en le renouvelant. **La chute de la maison Usher** est un film d'une rare magnificence, qui justifie l'épithète de « Minelli du film d'épouvante » dont Benayoun décore Roger Corman. C'est aussi un film profond, dont on ne sait trop si l'inspiration vient de Poe, de Matheson, de Price ou de Corman lui-même — mais une synthèse aussi parfaite n'est-elle pas en soi une réussite extraordinaire ? L'abîme où

s'enfonce la maison Usher est un abîme grandiose, auquel on pourrait seulement reprocher d'être un peu trop refermé sur lui-même, un peu trop purement nocturne, si justement, l'espace d'un instant, Corman ne nous donnait de ces éclairs fulgurants d'humanité qui le hissent au rang d'un grand cinéaste : il suffi. de quelques arbres fleuris, ou de cris, entendus par le seul Roderick Usher, d'une femme encore malgr. tout vivante, et qui n'est pas encore tout à fait damnée. (1)

Jacques GOIMARD

(1) Les amateurs de Roger Corman trouveront tous les renseignements actuellement disponibles sur ce cinéaste dans une remarquable étude de Robert Benayoun (**Positif, n° 50-51-52**) où le présent article a puisé une bonne partie de sa substance.

LA CHUTE DE LA MAISON USHER (**The fall of the house of Usher**), film américain en cinémascope et en couleurs de Roger Corman. **Scénario** : Richard Matheson d'après le conte d'Edgar Poe. **Décors** : Daniel Haller. **Tableaux de la maison Usher** : Burt Schoenberg. **Interprétation** : Vincent Price (Roderick Usher), Mark Damon (Philip Winthrop), Myrna Fahey (Madeline Usher), Harry Ellerbe (Bristol), Bill Borzage, Mike Jordon, Nadajan, Ruth Oklander, George Paul, David Andar. **Images** : Floyd Crosby. **Effets photographiques** : Larry Butler et Ray Mercer. **Effets spéciaux** : Pat Dinga. **Son** : Phil Mitchell. **Musique** : Les Baxter.

Notule

Signalons à nos lecteurs la sortie du nº 7 de **Midi-Minuit Fantastique**, où cette revue continue à faire de l'excellent travail : une interview de Terence Fisher par Bertrand Tavernier rectifie heureusement l'image un peu trop « sadiste » que **Midi-Minuit** avait donnée de ce metteur en scène dans son premier numéro ; une autre interview, de Riccardo Freda celle-là, insiste sur les films d'épouvante du grand homme du « cinéma-bis » et comble une des lacunes de l'interview publiée dans **Présence du Cinéma**. Le reste du numéro nous apporte une nouvelle moisson de détails sur les films fantastiques distribués à l'étranger, et nous fait regretter une fois de plus la quarantaine à laquelle est soumis le public français dans notre domaine de prédilection. On remarquera enfin une liste des films fantastiques en circulation en France, très utile par elle-même, mais un peu déparée à mon point de vue par une série de cotations qui n'engagent que leurs auteurs (ne se trouve-t-il donc personne, dans l'équipe de **Midi-Minuit**, pour accorder au **Diabolique docteur Mabuse** un peu d'admiration et d'enthousiasme ?) ; mais nous sommes dans un domaine où l'objectivité est difficile, autant et plus qu'ailleurs, et cette liste rendra beaucoup de services aux candidats spectateurs en dépit de quelques parti-pris contestables.

Cinéma 63, dans son numéro du mois de décembre, publie également une interview de Riccardo Freda. Décidément le grand Riccardo est à l'honneur : on regrettera seulement que cette interview, réalisée à la loyale par un admirateur de notre cinéaste, ait été précédée d'un petit texte venimeux insinuant plus ou moins que l'auteur du **Château des amants maudits** se prend pour Murnau, ce qui ne lui ressemble guère. Je ne reprocherai pas aux rédacteurs de **Cinéma 63** de considérer Freda comme un petit maître, ils sont bien libres — d'abord parce que l'objectivité, une fois de plus, est un idéal inaccessible, et aussi parce qu'ils ont des arguments valables sinon **décisifs** ;

mais pourquoi éprouvent-ils le besoin de se disqualifier eux-mêmes par des coups bas placés au corps-à-corps, en espérant que l'arbitre ne verra rien ?

Détail piquant : ces deux interviews de Freda, qui s'ajoutent à celle de **Présence du Cinéma**, sont sorties au moment même où je venais d'en réaliser une de mon côté pour **Fiction**. J'espère qu'après cela on ne m'accusera plus de chercher l'originalité à tout prix !

J. G.

Nouvelles déjà parues des auteurs de ce numéro

Vous lirez bientôt :

Poul Anderson	Pas de trêve !
Octave Béliard	La découverte de Paris
Lloyd Biggle	La musique de la Terre
Jorge Luis Borges	Tlon Uqbar Orbis Tertius
Jean Cassou	Guérir de la mort
Mildred Clingerman	Passion incendiaire
Philippe Curval	Vivement la retraite !
Henri Damonti	Un jeu très amusant
Avram Davidson	Le siège de Santiago
Michel Demuth	A l'est du Cygne
Gordon R. Dickson	L'apprentissage
Alain Dorémieux	La chevelure
Michel Ehrwein	La nuit sera longue
Michel Ehrwein	Les statues dormantes
Albert Ferlin	La question
Paul Grégor	La vallée des monstres
Zenna Henderson	Le retour
N. Ch.-Henneberg	Les vacances du Cyborg
N. Ch.-Henneberg	La couleuvre
Rudyard Kipling	Eux
Damon Knight	L'arbre du temps
Keith Laumer	Hybride
Fritz Leiber	Jardin d'enfants
Fritz Leiber	La multiplication des pères
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme
Richard Matheson	La fille de mes rêves
Kit Reed	L'hommage
Jacques Sternberg	Textes brefs
Theodore Sturgeon	Rien que l'amour
Roland Topor	Preuve par l'absurde
Claude Veillot	En un autre pays
Pierre Versins	L'enfant né pour l'espace
Robert F. Young	Amour sidéral

A notre prochain sommaire...

...de quoi satisfaire tous vos goûts. GORDON R. DICKSON raconte, dans *Opération Grand Frère*, une captivante aventure opposant un homme et deux extra-terrestres sur une autre planète. WILLIAM TENN imagine, dans *La ruée vers l'est,* une Amérique future sous la domination des Peaux-Rouges. J. T. MAC INTOSH, dans *Le général stupide,* montre les conséquences imprévisibles de l'art de la guerre affecté à des envahisseurs de l'espace. KURT VONNEGUT, auteur apprécié du roman *Les sirènes de Titan,* brosse dans *Pauvre surhomme* une satire mordante d'un futur totalitaire. Et MICHEL EHRWEIN fait le portrait d'un charmant petit vampire de l'avenir dans *La nuit sera longue.* Côté fantastique, WALTER S. TEVIS va jusqu'au bout du thème d'un dédoublement dans l'espace et le temps, avec *A l'autre bout du fil.* JACK VANCE, dans *Magie verte,* expose les mésaventures d'un homme qui voulut sortir de la réalité. Et JOHN ANTHONY WEST (vous rappelez-vous *La fin d'un homme ?)* fait une seconde entrée fracassante dans *Fiction* avec une nouvelle dont le titre à lui seul est tout un programme : *Un mari à l'engrais.* Enfin ce numéro contiendra également une surprenante histoire d'horreur de BRAM STOKER, le père de Dracula : elle a pour titre *La Vierge de fer,* et nous garantissons qu'elle vous fera frissonner.

(Annonce faite sous réserve d'éventuels changements.)

Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)
Dépôt légal : 1er trimestre 1964 — Le Gérant : M. RENAULT.